This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. II A. 980

ZAHAROFF
FUND

passeul

LES
MILLE & UN JOUR,
CONTES PERSANS.
TRADUITS EN FRANÇOIS

Par M. PÉTIS DE LA CROIX, *Doyen des Secretaires-Interpretes du Roi, Lecteur & Professeur au Collége Royal.*

TOME SECOND.

Nouvelle Edition, corrigée.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 FEB 1972
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

LORSQU'ON a fait imprimer le premier Tome de ces Contes, on n'en avoit pas traduit davantage, & avant que d'en donner d'autres, on vouloit tâter le goût du Public. Après tous les Contes qui avoient déja paru, on craignoit d'en haſarder de nouveaux, quoiqu'on n'ignorât pas que ces ſortes de Livres ſont toûjours de débit quand ils ſont amuſans; mais

le ſuccès qu'il a eu, a excité le Traducteur à entreprendre ce travail dans ſes momens de loiſir; de ſorte que malgré les occupations qu'il a d'ailleurs, nous eſperons qu'il nous fournira tous les mois un Volume de ſes mille & un jour.

Les Sçavans auroient tort de lui reprocher d'avoir employé ſes heures perduës à de pures bagatelles, puiſque ces Contes ſont auſſi utiles qu'agréables; en effet on y marque exactement la Geographie; on y peint les Mœurs & les Coûtumes des differens Peuples de l'Aſie. Si la ſcene d'un Conte eſt

chez les Tartares, par exemple, on sent qu'on y vit autrement qu'à Bagdad, ou qu'en Egypte. Les mets, les boissons, les habillemens, tout caracterise les Nations dont on y parle. Outre cela, toute la morale des Musulmans y est répanduë. On y apprend une partie de leur Theologie; de plus, le Traducteur y a joint une infinité de remarques curieuses; il a pris toutes les précautions imaginables pour qu'on lui pardonne son amusement, & pour sauver, s'il se peut, cet Ouvrage du mépris de certains Lecteurs sérieux, qui ne sçauroient

ſouffrir les fictions les plus ingénieuſes & à qui le plus agréable Livre ne ſçauroit plaire, ſi le crédit de la verité ne le rend recommandable.

Ce n'eſt donc point ici un amas d'idées extravgantes, ce ne ſont pas des mœurs faites à plaiſir. Si l'imagination de Derviſ Moclez a produit les incidens de ſes Contes, ſon Jugement leur a prêté de la vrai-ſemblance & les a liés à des images qui repreſentent des choſes réelles, & à des uſages conſtans. Enfin, on peut regarder les mille & un Jour comme les Relations des

Voyageurs ; c'eſt-à-dire, comme un Ouvrage rempli d'obſervations veritables & dignes de la curioſité du Public.

TABLE
DES HISTOIRES
contenuës en ce Volume.

SVite & concluſion de l'Hiſtoire de Coulouf, Page 1
Hiſtoire du Prince Calaf, & de la Princeſſe de la Chine, 66
Hiſtoire du Prince Fadlallah fils de Bin-Ortoc Roi de Mouzel, 91
Continuation de l'Hiſtoire du Prince Calaf & de la Princeſſe de la Chine, 178

LES

LES MILLE ET UN JOUR.

CONTES PERSANS.

JOUR XXXVII.

CHOULOUFE, après ce qu'il venoit d'entendre, ne pouvoit plus douter qu'il ne fût avec la fille de Boyruc. Belle Dilara, s'écria-t'il, transporté d'amour & de joye, quel heureux changement ! par quel bizarre enchaînement d'avantures, suis-je parvenu au comble de mes souhaits ? quoi, c'est vous qu'on m'a fait épouser ? vous dont l'image charmante est gravée dans

mon cœur ! vous que je croyois ne revoir jamais ! Ah ! ma Princesse, si vous avez en effet plaint le fils d'Abdallah, si ma disgrace vous a coûté des pleurs, partagez en ce moment la douceur des transports que mon bonheur m'inspire. Qui m'eût dit, quand le Roi des Keraïtes me bannit de sa Cour, que le Ciel ne me faisoit éprouver ce malheur que pour me rendre le plus heureux des hommes.

Dilara n'étoit pas insensible aux tendres mouvemens que Couloufe laissoit éclater. Ils passerent tous deux la nuit à se témoigner mutuellement le plaisir qu'ils avoient de se rencontrer ; & ils s'en donnoient encore des assurances, lorsqu'un Esclave de Mouzaffer vint frapper assez rudement à la porte de leur chambre, en criant de toute sa force : Hola ho ! Seigneur Hul-

la, prenez, s'il vous plaît, la peine de vous lever : il eſt jour. Le fils d'Abdallah ne répondit point à la voix de l'Eſclave, & continua d'entretenir la fille de Boyruc. Mais il ſentit évanoüir ſa joye ; une triſteſſe mortelle ſuccéda tout à coup aux doux tranſports qui l'agitoient ; Ma Reine, dit-il, l'ai-je bien entendu ? on veut déja nous ſéparer. Mouzaffer impatient de vous voir rentrer dans ſa famille, compte les momens du divorce qui vous en a fait ſortir ; & ſon fils juſtement jaloux de mon bonheur n'en peut ſouffrir la durée ; le jour même, d'accord avec mes ennemis, ſemble avoir précipité ſon retour. A peine, helas! vous ai-je retrouvée, qu'il faut vous perdre encore malgré les nœuds, qui nous lient, car j'ai promis, j'ai juré de vous répudier. Et vous pourrez, interrompit la

Dame, garder cet affreux ſerment ? Sçaviez-vous lorſque vous l'avez fait que c'étoit à moi que vous promettiez de renoncer ? vous n'êtes point obligé de tenir une promeſſe téméraire, & quand vous le ſeriez, Dilara ne vaut-elle pas bien un parjure? Ah! Couloufe, ajoûta-t'elle en pleurant, vous ne m'aimez point, ſi vous êtes capable de balancer entre ma poſſeſſion & le vain honneur de tenir une parole qui choque l'amour & la raiſon. Mais, Madame, reprit-il, eſt-ce qu'il dépend de moi de vous conſerver à ma tendreſſe ? Quand même je violerois mon ſerment, croyez-vous qu'un Etranger ſans appui, ſans biens, puiſſe réſiſter au crédit de Mouzaffer ? Oüi, repartit la fille de Boyruc, vous le pouvez ; mépriſez ſes menaces ; rejettez ſes offres : les Loix ſont pour vous,

Si vous avez de la fermeté, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'on fera pour nous déſunir. Hé bien, ma Princeſſe, dit-il; emporté par ſa paſſion, vous ſerez ſatisfaite. Mon ſerment en effet eſt téméraire, & je ſens bien que je ne puis le garder ſans qu'il m'en coûte le repos de ma vie. C'en eſt fait, je ne vous repudierai point, puiſque je puis m'en défendre. C'eſt la réſolution que je prens. Je défie Mouzaffer & toute la terre enſemble de m'en détourner.

Tandis qu'il aſſuroit ſa femme, & qu'il ſe promettoit à lui-même de demeurer ferme dans ce deſſein, Taher à qui la nuit avoit paru beaucoup plus longue qu'à eux, vint auſſi frapper à la porte de leur chambre. Allons donc, Hulla, s'écria-t'il, le jour s'avance. On vous a déja averti de vous lever, vous vous

faites bien presser ; il y a long-tems que nous vous attendons pour vous remercier, & vous compter la somme promise. Habillez vous promptement, que nous terminions cette affaire ; le Lieutenant du Cady sera ici dans un moment. Couloufe se leva aussi-tôt, se revétit de ses habits, & ouvrit la porte à Taher qui le fit conduire au bain, & servir par un Esclave grec. Lorsque le fils d'Abdallah fut sorti du bain, l'Esclave lui donna de beau linge & une robbe très-propre, & le mena ensuite dans une salle où étoit Mouzaffer avec son fils & Danischemend. Ils saluerent le Hulla qui leur fit une profonde reverence. Ils l'obligerent de s'asseoir auprès d'eux à une table, & on leur servit entre autres mets des potages (*a*) de jus de mouton.

(*a*) Asche rischthé y guipa.

Après le repas, Danischemend prit Coulouse en particulier, & lui présentant cinquante sequins d'or avec un turban magnifique plié dans un paquet: Tiens jeune homme, lui dit-il, voilà ce que le Seigneur Mouzaffer te donne; il te remercie du plaisir que tu lui as fait, & il te prie de ne pas demeurer plus long-tems à Samarcande. Répudie donc ta femme, sors de cette Ville, & si quelqu'un te demande: As-tu vû le Chameau? (*a*) dis que non.

JOUR XXXVIII.

LE Nayb (*b*) s'imaginoit que le Hulla pénétré des bon-

(*a*) Façon de parler des Orientaux, pour dire, garde le secret

(*b*) Lieutenant du Cady

tés de Mouzaffer alloit se répandre en discours pleins de reconnoissance, & il fut fort surpris de sa réponse. Je croyois, répondit Couloufe en jettant loin de lui le paquet & les sequins, que la Justice, la bonne foi & la Religion regnoient à Samarcande, sur-tout depuis qu'Usbec-Can est parvenu à la Couronne de Tartarie : mais je m'apperçois que je me suis trompé, ou plûtôt qu'on trompe le Roi. Il ne sçait pas que dans la ville même où il fait son séjour, on veut tyranniser les Etrangers. Quoi donc j'arrive à Samarcande, un Marchand s'adresse à moi, m'invite à dîner chez lui, me careſſe, me fait épouser une Dame suivant les Loix ; je m'engage de la meilleure foi du monde, & lorsque je suis engagé, on prétend que je répudie ma femme ! Cessez, Seigneur Nayb,

ceſſez de me propoſer une action ſi indigne d'un honnête homme, où bien je mettrai de la terre(*a*) ſur ma tête, j'irai me jetter aux pieds d'Uſbec-Can & nous verrons ce qu'il ordonnera.

Le Lieutenant du Cady, à ces paroles, tira Mouzaffer à part & lui dit : Vous avez voulu prendre cet Etranger pour Hulla, vous ne pouviez faire un plus mauvais choix. Il refuſe de répudier ſa femme ; mais je vois bien que c'eſt un homme qui ne ſçait où donner de la tête, & qui voudroit vous obliger à lui faire quelque preſent conſiderable. Ho ! s'il ne tient qu'à cela, dit Mouzaffer, il ſera bien-tôt content. Offrez lui cent ſequins d'or, & qu'il ſorte de la ville avec

(*a*) Quand les Orientaux veulent donner des marques publiques d'une extrême douleur, ils ſe revêtent d'un ſac & ſe couvrent la tête de terre & de cendre.

toute la diligence & tout le ſecret que j'exige de lui. Non, non, Seigneur Mouzaffer, s'écria Couloufe en l'entendant parler ainſi! vous avez beau doubler la ſomme, vous me donneriez dix mille ſequins, vous y ajoûteriez même inutilement les plus riches étoffes de vos magaſins; je ne romprai point un ſi ſaint engagement. Jeune homme, lui dit alors Daniſchemend, vous ne prenez pas le bon parti dans cette affaire; je vous conſeille d'accepter les cent ſequins d'or, & de répudier votre femme ſans differer: car ſi vous nous réduiſiez à la neceſſité de rendre cette avanture publique, vous vous en repentirez ſur ma parole. Vos menaces, repliqua le fils d'Abdallah, ne m'épouvantent point. Vous ne ſçauriez m'obliger à détruire une union que protegent les Loix. Ah! c'en eſt

trop, interrompit en cet endroit l'impetueux Taher, qui avoit eu bien de la peine à ſe contraindre & à ſe taire juſques-là. Menons ce miſerable chez le Cady & le faiſons traiter comme il le merite. Nous allons voir s'il eſt permis d'abuſer d'honnêtes gens par de vaines promeſſes. Daniſchemend & Mouzaffer eſſayerent encore de perſuader au Hulla qu'il devoit de bonne grace faire ce qu'ils ſouhaitoient ; mais n'en pouvant venir à bout, ils le menerent devant le Cady.

Ils informerent ce Juge de tout ce qui s'étoit paſſé, & ſur leur rapport le Cady regardant Couloufe, lui parla dans ces termes : Jeune Etranger, que perſonne ne connoît dans cette ville, & qui vivois dans une Moſquée des aumônes que nos Miniſtres te donnoient chaque

jour, as-tu perdu le jugement jusqu'à t'imaginer que tu demeureras tranquille possesseur d'une Dame qui a été l'épouse de Taher? Le fils du plus riche marchand de Samarcande verroit une femme qu'il aime & qu'il veut reprendre, entre les bras d'un malheureux, dont une naissance basse est peut-être le moindre défaut! Rentre en toi-même & te rends justice. Tu n'es pas d'une condition égale à celle de ta femme, & quand tu serois d'un rang au dessus même de celui de Taher, il suffit que tu ne sois pas en état de faire la dépense qui convient à une honnête famille, pour que je ne te permette pas de vivre avec ta femme. Renonce donc à la folle esperance que tu as conçuë & qui t'a fait violer un serment; accepte l'offre du Seigneur Mouzaffer, répudie ta femme & t'en

retourne à ta patrie ; ou bien ſi tu t'obſtines à n'y vouloir pas conſentir, prepare-toi à recevoir tout-à-l'heure cent coups de bâton.

Le diſcours du Cady, bien que prononcé d'un ton de Juge, n'eut pas le pouvoir d'ébranler la fermeté du fils d'Abdallah, qui reçut les cent coups de bâton d'un air froid & ſans ſe démentir. En voilà aſſez pour aujourd'hui, dit le Cady ; demain nous doublerons la doſe, & ſi elle n'eſt pas aſſez forte pour le guérir de ſon opiniâtreté, nous aurons recours à des remedes plus violens : qu'il paſſe encore cette nuit avec ſa femme. J'eſpere que nous le reverrons demain plus raiſonnable. Taher auroit fort ſouhaité, que ſans attendre au jour ſuivant, on eût continué de frapper le Hulla, & il ne tint pas à lui que cela ne

fût ; mais le Cady ne le voulut pas : de sorte que Mouzaffer & son fils s'en retournerent chez eux avec Couloufe, qui tout meurtri qu'il étoit des coups qu'il avoit reçus, ne laissa pas de regarder comme un doux lenitif à ses maux, la liberté qu'on lui donnoit de revoir Dilara.

JOUR XXXIX.

MOUZAFFER essaya de persuader par la douceur le fils d'Abdallah. Il lui fit de nouvelles promesses ; il lui offrit jusqu'à trois cens sequins d'or, s'il vouloit sur le champ répudier la fille de Boyruc : & pendant qu'il n'épargnoit rien pour gagner son esprit, Taher entra dans l'appartement de la Dame.

Elle étoit dans une agitation

qu'on ne peut exprimer. Impatiente d'apprendre ce qui s'étoit passé chez le Cady, elle attendoit Couloufe avec toute l'inquiétude qu'on peut sentir. Quoiqu'assurée de son amour, elle apprehendoit que sa fermeté ne se fût démentie, & elle ne put s'empêcher de le croire, lorsqu'elle vit paroître son premier mari. Elle fremit à sa vûë, dans la pensée qu'il venoit lui annoncer cette nouvelle affreuse. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, & peu s'en falut qu'elle ne tombât évanoüie. Taher se laissa tromper à ces marques de douleur. Il s'imagina que quelqu'un avoit déja dit à la Dame que le Huila refusoit de la répudier, & que ce refus étoit la cause de cette profonde affliction dont elle paroissoit saisie. Madame, lui dit il, ne vous abandonnez point à votre tris-

teſſe. Il n'eſt pas encore tems de vous déſeſperer. Le miſerable que j'ai choiſi pour Hulla, ne veut pas à la vérité vous ceder à mon amour; mais que cela ne vous chagrine point. Il a déjà reçu cent coups de bâton, & demain il en aura bien davantage, s'il s'obſtine à ne pas faire les choſes dont il eſt convenu avec le Nayb. Le Cady même eſt dans la réſolution de lui faire éprouver les derniers ſupplices. Conſolez-vous donc, ma Sultane, vous n'avez plus que cette nuit à paſſer avec le Hulla; dès demain je redeviendrai votre époux. Je viens vous en aſſûrer moi-même & vous exhorter à prendre patience; car je ne doute pas que la néceſſité de ſouffrir ce gueux-là, ne ſoit pour vous une grande mortification. Oüi, Seigneur, interrompit Dilara, je vous avouë que le Hul-

la

la fait toute ma peine. Le repos de ma vie dépend de lui. Helas! je crains que cette affaire ne tourne pas au gré de mes deſirs. Pardonnez-moi, ma Reine, reprit-il avec précipitation, calmez une inquiétude ſi obligeante pour Taher. Vous pouvez vous flatter que demain notre union ſera rétablie. En achevant ces paroles, il ſortit de l'appartement de la Dame, & Couloufe y entra un moment après.

Si-tôt qu'elle apperçut le fils d'Abdallah, elle paſſa de la douleur à la joye : Ah! cher Epoux, s'écria-t'elle en lui tendant les bras, venez recevoir le prix de votre conſtance. Eſt-il poſſible que vous ayiez mieux aimé ſouffrir un indigne traitement, que de renoncer à Dilara? Taher lui-même m'a conté tout ce qui vous eſt arrivé chez le Cady, & ſi je ſuis charmée de

votre fermeté, je reſſens auſſi très-vivement la barbarie qu'on a exercée ſur vous. Je ne puis même, ſans effroi, penſer aux nouveaux tourmens qui vous menacent. Madame, répondit Couloufe, quels que puiſſent être les maux qu'on me prépare, ma conſtance n'en ſera point ébranlée ; ils ne produiront pas plus d'effet que les promeſſes que Mouzaffer vient de me faire ; on ne peut me ſéduire ni m'épouvanter. J'ignore ce que l'arbitre de nos deſtinées a ordonné de mon ſort ; j'ignore s'il veut que je meure ou que je vive pour vous, mais du moins je ſçai bien qu'il ne ſçauroit être écrit dans le Ciel (*a*) que je vous répudierai.

(*a*) Les Perſans croyent que tout ce qui doit arriver juſqu'à la fin du monde, eſt écrit ſur une table de lumiere appellée *Louh*, avec une plume de feu appellée *Calam-azer* ; & l'écriture qui eſt deſſus ſe nomme *Caza* ou *Cadar*, c'eſt-à-dire la prédeſtination inévitable.

Non, reprit la fille de Boyruc, le Ciel ne nous a pas joints l'un & l'autre d'une maniere si merveilleuse, pour nous séparer presque aussi-tôt. Je ne puis croire qu'il vous laisse périr, & je sens qu'il m'inspire un moyen de tromper nos ennemis. Avez-vous dit au Cady, ajoûta-t'elle, que vous avez été Favori du Roi des Keraïtes? Non, repartit Coulouse, car le Juge m'a d'abord fermé la bouche, en me disant qu'il ne permettra jamais que je vous possede, puisque je suis sans bien, quand j'aurois d'ailleurs de la naissance. Cela étant, dit-elle, suivez exactement le conseil que je vais vous donner. Demain lorsque vous serez devant le Cady, ne manquez pas de dire que vous êtes fils de Massaoud, C'est un Marchand de Cogende qui a des richesses immenses. Vous n'avez qu'à soutenir que

c'eſt votre pere. Avancez même hardiment que vous en recevrez bien-tôt des nouvelles, qui feront connoître à tout le monde que vous ne dites rien qui ne ſoit très-véritable.

JOUR XL.

COULOUPE promit à Dilara d'employer ce menſonge pour éviter, s'il étoit poſſible les maux qu'on lui préparoit; & l'eſperance qu'ils conçurent tous deux que par ce moyen ils obligeroient le Cady à les laiſſer vivre enſemble, les rendit plus tranquilles. Ils cederent inſenſiblement l'un & l'autre à leur penchant, & détournant leur penſée des peines de l'avenir, ils s'abandonnerent au plaiſir préſent.

Ils passerent le reste de la journée & toute la nuit comme deux époux charmés de leur sort ; mais aussi-tôt qu'il fut jour, on vint troubler leur joye. Les gens du Cady conduits par Taher, arriverent à la porte de la chambre. Ils frapperent rudement en criant: debout, debout, Seigneur Hulla ! il est tems de paroître devant le Juge : levez-vous. Le fils d'Abdallah poussa un profond soupir à ces paroles, & sa femme se prit à pleurer. Infortuné Couloufe, dit-elle, que ton Epouse te coûte cher ! Ma Princesse, répondit-il, de grace essuyez vos larmes, elles me percent le cœur ; ne nous livrons point au désespoir, ranimons plutôt notre esperance ; attendons tout du Ciel, je me flatte qu'il voudra bien me secourir ; je sens même déja un effet de sa bonté, mon courage.

redouble, & il n'eſt point de péril qui puiſſe me faire trembler.

En parlant de cette ſorte, il s'habilla, ouvrit la porte, & ſuivit les gens du Cady qui le menerent à leur maître. Mouzaffer & ſon fils les accompagnoient & paroiſſoient pleins d'inquiétude. D'abord que le Juge apperçut Couloufe: Hé bien, Hulla, lui dit-il, dans quelle diſpoſition es-tu aujourd'hui? N'es-tu pas plus ſage qu'hier? faudra-t'il te donner de nouveaux coups de bâton pour te faire répudier ta femme? je ne le crois pas: tu auras ſans doute fait des réflexions ſalutaires, & penſé qu'un homme de rien comme toi, ne doit point s'obſtiner à vouloir conſerver une femme qui ne peut être à lui. Monſeigneur, dit Couloufe, puiſſe la vie d'un Juge tel que vous, durer pluſieurs ſiécles, mais je ne ſuis pas

un homme de rien. Ma naiſſance n'eſt point obſcure, comme vous vous l'imaginez : & puiſqu'il faut enfin que je me faſſe connoître, ſçachez que je me nomme Rucneddin, & que je ſuis fils unique d'un Marchand de Cogende appellé Maſſaoud. Mon pere eſt encore plus riche que Mouzaffer ; & s'il ſçavoit l'état où je me trouve, il m'envoyeroit bien-tôt tant de Chameaux chargés d'or, que toutes les femmes de Samarcande envieroient le bonheur de celle que j'ai épouſée. Quoi donc ! parce que des voleurs m'ont volé & dépoüillé auprès de cette ville, & que je me ſuis retiré dans une Moſquée, pour ſubſiſter, vous concluez de-là que je ne ſuis qu'un homme de rien ! Ho, je vous ferai bien voir que vous vous trompez. Je vais inceſſamment écrire à mon pere, & il

n'aura pas plûtôt reçu de mes nouvelles, qu'il me fera tenir en cette ville des richeſſes infinies.

Dès que Couloufe eut achevé ces paroles, le Cady lui dit : Vous êtes fils unique d'un riche Marchand de Cogende, & ce n'eſt que par l'accident que vous venez de raconter que vous êtes dans la miſere ? Aſſurément, répondit le fils d'Abdallah. Vous voyez bien, Monſeigneur, que je ne ſuis pas un miſérabe élevé dans la pouſſiere. Hé pourquoi jeune homme, reprit le Juge, n'avez-vous pas déclaré cela hier ? je ne vous aurois pas fait maltraiter. Seigneur, ajoûta-t'il en ſe tournant vers Mouzaffer, ce que dit le Hulla change la theſe ; étant fils unique d'un gros Marchand, les Loix ne permettent pas qu'on le force à répudier ſa femme. Bon ! Seigneur

gneur Cady, interrompit Taher, est-ce que vous ajoutez foi à cet imposteur? Il se dit fils de Massaoud, pour éviter les coups de bâton & gagner du tems. Je n'y sçaurois que faire, dit le Juge; soit qu'il mente, soit qu'il dise la vérité, il m'est défendu de passer outre; tout ce que je puis ordonner de plus favorable pour vous, c'est d'enjoindre au Hulla de prouver ce qu'il avance. Nous n'en demandons pas davantage, dit alors Mouzaffer. Je veux bien même qu'à mes dépens on envoye un Exprès à Cogende; je connois Massaoud, pour l'avoir vû ici quelquefois; je sçai bien que c'est un Marchand très-riche: si le Hulla est effectivement son fils, nous lui abandonnons Dilara. Oüi, dit Taher; mais en attendant le retour du Courrier, il seroit à propos, ce me semble, de faire vi-

vre les époux séparément. Cela est contre les regles, repartit le Cady, la femme doit demeurer avec son mari : on ne sçauroit la lui enlever sans commettre une violence condamnée par les Loix. Envoyez donc un homme à Cogende qui n'est qu'à sept journées d'ici. Dans quinze jours nous sçaurons ce que nous devons penser du Hulla. S'il est fils de Massaoud, il ne répudiera pas la Dame ; mais je jure par la Pierre noire du sacré Temple de la Meque, & par le saint Bosquet de Medine, où est le Tombeau du Prophéte, que s'il nous trompe, un supplice cruel & ignominieux punira l'imposteur & terminera le cours de sa vie.

JOUR XLI.

CETTE affaire ainsi décidée par le Cady, les parties se retirerent. Mouzaffer & son fils firent partir pour Cogende un de leurs domestiques, avec ordre de s'informer parfaitement de ce qu'ils vouloient savoir & de faire toute la diligence possible. Pour Couloufe, il alla promptement rendre compte à sa Dame de tout ce qui s'étoit passé chez le Juge. Elle en eut beaucoup de joye : Ah ! cher époux, dit-elle, tout va bien. Nous ne devons plus rien appréhender. Avant que le Courrier soit revenu de Cogende, avant même qu'il y soit arrivé, nous prendrons tous deux la fuite; nous sortirons une nuit de Sa-

marcande, nous nous rendrons à Bocara le plûtôt qu'il nous sera possible, & nous y vivrons de ma dot dans un repos que nos ennemis ne pourront troubler.

Couloufe approuva la pensée de Dilara. Ils résolurent de se sauver; mais comme ils étoient trop observés dans la maison où ils demeuroient, pour pouvoir impunément executer leur dessein, ils jugerent qu'ils devoient aller loger ailleurs; qu'il faloit le déclarer à Mouzaffer, & que s'il s'y opposoit, ils en demanderoient la permission au Cady. Cela étant arrêté entre eux, le fils d'Abdallah alla trouver sur le champ Mouzaffer & son fils. Il leur dit que dès ce jour-là il vouloit changer de demeure; qu'il prétendoit, puisque les Loix le rendoient maître de sa femme, disposer d'elle à son gré, & la mener où il lui plairoit.

Mouzaffer & son fils ne manquerent pas de s'y opposer. Taher sur tout protesta qu'il ne consentiroit pas que Dilara sortît de chez lui. Couloufe de son côté n'en démordit point, de sorte qu'il falut encore avoir recours au Cady.

Ce Juge informé du sujet qui les ramenoit devant lui, demanda au Hulla pourquoi il avoit envie de quitter la maison de Mouzaffer. Monseigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, j'ai oüi dire, souvent à Massaoud mon pere que lors qu'on demeure avec ses ennemis, il faut s'en séparer le plûtôt qu'il est possible: ainsi je voudrois aller vivre ailleurs en attendant des nouvelles de Cogende. Ma femme le souhaite autant que moi. Ah le menteur, s'écria Taher en cet endroit! Dilara gémit, Dilara est dans les pleurs depuis que ce mi-

ſerable eſt ſon mari, & il a l'impudence de dire qu'elle s'ennuye chez moi ! Oüi, je l'ai dit, reprit Couloufe, & je le dis encore ; ma femme m'aime & ne déſire rien avec plus d'ardeur que de s'éloigner de vous. Si cela n'eſt pas vrai, ſi elle a d'autres ſentimens, je ſuis prêt à la répudier tout à l'heure. Seigneur Cady, dit alors Taher, vous l'entendez, je le prends au mot : ordonnez que Dilara vienne ici, & qu'elle s'explique là deſſus. J'y conſens, dit le Juge : Allez Nayb, ajoûta-t-il en ſe tournant vers Daniſchemend qui étoit préſent, tranſpotez-vous chez Mouzaffer, & dites à Dilara que je veux lui parler : amenez-là ici dans un moment, nous verrons bien-tôt dans quelle diſpoſition elle eſt ; & je déclare que ſi elle dément le Hulla, elle ſera répudiée ſur le champ.

Le Nayb s'acquitta de sa commission avec beaucoup de diligence, il amena la dame chez le Juge, qui ne la vit pas si-tôt paroître, qu'il lui demanda si elle souhaitoit de sortir de chez Mouzaffer, & si elle avoit plus d'inclination pour le Hulla que pour son premier mari. Taher ne doutoit point qu'elle ne prononçât en sa faveur; & cédant à un mouvement de joye dont il ne fut pas maître, il prit la parole avant qu'elle répondît: Parlez, Madame, dit-il, vous n'avez qu'à déclarer vos véritables sentimens, & vous serez dès aujourdhui délivrée de ce que vous haïssez. Puisqu'on me donne cette assurance, dit la fille de Boyruc, je vais ne vous rien déguiser. Mon second mari, le fils de Massaoud a toute ma tendresse; & je supplie très-humblement le Seigneur Cady d'or-

donner qu'il nous ſera permis de loger ailleurs que chez Mouzaffer. Ho, ho! dit alors le Juge, en s'adreſſant au premier mari, vous voyez que le Hulla n'a rien avancé témérairement, il étoit bien ſûr de ſon fait. Ah la traîtreſſe! s'écria Taher, tout étourdi de l'aveu ſincère de la Dame; comment a-t-elle pû ſe laiſſer ſéduire depuis hier? J'en ſuis fâché pour l'amour de vous, reprit le Cady, car je ne puis me diſpenſer de leur permettre d'aller loger où il leur plaira. Vous laiſſerez donc triompher cet Etranger, lui dit Taher, & ſans ſavoir s'il eſt véritablement fils de Maſſaoud, vous ſouffrirez qu'il poſſede tranquillement Dilara? Non, répondit le Juge, s'il n'eſt pas en effet ce qu'il dit, ſi c'eſt un miſérable, je le ferai mourir pour nous avoir trompés. Et vous vous

imaginez, repliqua le fils de Mouzaffer, que s'il a ſujet de craindre le châtiment dont vous le menacez, il ſera aſſez ſot pour attendre en cette ville que nous ayïons reçu des nouvelles de Cogende? quelle erreur! perſuadez-vous plûtôt qu'il a deſſein de ſortir de Samarcande, & qu'il engagera peut-être la Dame à le ſuivre; mais que dis-je, peut-être? leur complot eſt déja fait, & ils ne veulent ſans doute changer de demeure, que pour pouvoir plus aiſément executer leur réſolution. Cela n'eſt pas impoſſible, repartit le Cady; mais j'y mettrai ordre. En quelque endroit de la ville qu'ils prennent un logement, je me charge de les faire obſerver par une garde nombreuſe & vigilante qui m'en rendra bon compte.

Couloufe & Dilara eurent

donc la liberté de quitter la maiſon de Mouzaffer. Ils en ſortirent dès ce jour-là même, pour aller demeurer dans un Caravanſerail. Ils acheterent quelques Eſclaves pour les ſervir. Ils ne manquoient ni d'argent ni dequoi en faire ; car la Dame avoit une dot conſiderable avec une aſſez grande quantité de pierreries. Ils ne ſongerent d'abord qu'à ſe réjoüir. Le plaiſir de pouvoir ſans contrainte s'abandonner à leur amour, les empêcha les premiers jours de faire les triſtes réflexions que l'état où ils étoient devoit leur inſpirer. Ils vivoient comme ſi le Cady ne leur eût pas donné de garde & qu'ils euſſent pû facilement ſe ſauver, ou comme ſi Couloufe eût été véritablement fils de Maſſaoud, & qu'ils euſſent attendu des nouvelles agréables de Cogende.

JOUR XLII.

L'Avanture du Hi Ila, quelques soins qu'eus ent apportés Mouzaffer & son fils pour la rendre secrette, fit tant de bruit dans Samarcande, que plusieurs honnêtes gens voulurent voir les deux personnes que l'Amour avoit si fortement unies ; de sorte que Couloufe & Dilara en butte à la curiosité publique, recevoient tous les jours de nouvelles visites.

Un jour entre autres, il entra chez eux un homme de bonne mine, qui leur dit qu'il étoit un Officier du Roy ; qu'il avoit appris ce qui s'étoit passé chez le Cady, & qu'il venoit les assurer qu'ils s'interessoit à leur fortune ; enfin il leur offrit ses servi-

ces de ſi bonne grace, & il ſçut ſi bien leur perſuader qu'il entroit dans leurs interêts, qu'ils crurent ne pouvoir lui témoigner trop de reconnoiſſance. Ils le prierent de manger avec eux ; & pour lui marquer l'extrême conſideration qu'ils avoient pour lui, Dilara ôta ſon voile : de ſorte que l'Officier étonné de la beauté de la Dame, ne put s'empêcher de s'écrier : ah ! Seigneur Hulla, je ne ſuis plus ſurpris de la fermeté que vous avez fait paroître chez le Juge. Ils s'aſſirent tous trois à une table couverte de pluſieurs mets. Il y y avoit toutes ſortes de Pilau, du Bogra où il entroit du gingembre, du poivre long, du noir & du blanc avec du beurre frais: du Riſchtéy-poulad compoſé de ſafran, de vinaigre, de miel & de terebentine; & un jouſchberré, c'eſt-à-dire un agneau à l'é-

tuvée, dont le dombé, ou la queüe remplie d'herbes aromatiques faiſoit un plat particulier.

Les Eſclaves, après le repas, apporterent du vin rouge de Chiras, du vin blanc de Kiſmiſche, & du roſſoly ambré, nommé Raqui-moanber; enſuite les parfums furent préſentés à la ronde. Et alors la Dame s'étant fait donner un tambour de baſque, commença d'en joüer en chantant un air ſur le mode uzzal. Après cela elle demanda un luth; elle l'accorda & en joüa d'une maniere qui charma l'Officier du Roy: puis elle prit une guitarre, & chanta un air tendre ſur le mode nava, dont on ſe ſert pour pleurer l'abſence des Amans.

C'étoit une chanſon qu'elle avoit compoſée à Caracorum, après la diſgrace de Couloufe.

Mais elle ne put la chanter sans retracer à l'esprit de cet Amant des images qui l'attendrirent. Ce jeune homme tomba dans une profonde rêverie, & bientôt se mit à pleurer amerement.

L'Officier du Roy en fut surpris, & lui demanda quel étoit le sujet de ses pleurs. Helas! répondit le fils d'Abdallah, dequoi vous servira d'en sçavoir la cause? il ne vous est pas moins inutile de l'apprendre, qu'à moi de vous la dire. Je viens de rappeller dans ma mémoire mes malheurs passés, & je ne puis songer à ceux qui me menacent, sans être pénetré de la plus vive douleur. Cette réponse ne satisfit point l'Officier du Roy: Jeune Etranger, dit-il, au nom de Dieu, racontez-moi vos avantures. Ce n'est point par curiosité que je veux les entendre; je me sens disposé à vous servir, &

peut-être ne vous repentirez-vous point de m'avoir fait cette confidence. Dites-moi qui vous êtes, je vois bien que vous ne manquez pas de naissance : parlez, & ne me déguisez rien. Seigneur, reprit Couloufe, mon histoire est un peu longue, & pourra vous ennuyer : Non, non, dit l'Officier ; je vous prie même de n'en supprimer aucune circonstance. Alors le fils d'Abdallah commença le récit de ses avantures : il raconta tout sans déguisement. Il avoüa qu'il n'étoit point fils de Massaoud, & qu'il avoit eu recours à l'imposture pour s'assûrer la possession de Dilara ; mais ajoûta-t'il, mon mensonge n'a pas eu tout l'effet que j'en attendois : on n'a pas voulu me croire sur ma parole ; on a envoyé à Cogende un Courrier qui sera de retour dans trois jours : Ainsi le Cady, qui

nous fait garder à vûë, découvrira bien-tôt ma fourberie & m'en punira par une mort infâme. Cette mort pourtant n'eſt pas ce qui m'afflige ; c'eſt l'approche du funeſte moment qui doit pour jamais me ſéparer de l'objet que j'aime : cette ſeule penſée fait toute ma peine.

Pendant qu'il tenoit ce diſcours, qu'il entremêloit de ſoupirs & de larmes, la Dame de ſon côté fondoit en pleurs, & faiſoit aſſez connoître par la douleur dont elle paroiſſoit ſaiſie, qu'elle étoit dans les mêmes ſentimens que Couloufe. L'Officier du Roy ne vit pas ce ſpectacle ſans compaſſion : tendres Epoux, dit-il, je ſuis touché de votre affliction. Je voudrois pouvoir vous rendre ſervice & vous empêcher tous deux de boire la coupe empoiſonnée du malheur de la ſéparation. Plût à Dieu,

Dieu, jeune homme, que je puſſe vous ſouſtraire au danger que vous courez; mais cela me paroît bien difficile. Le Cady eſt un Juge vigilant & inflexible: On ne ſçauroit ſurprendre ſa vigilance, & il ne vous pardonnera point de l'avoir trompé. Tout ce que j'ai à vous conſeiller, c'eſt de mettre votre confiance en Dieu, qui ſçait ouvrir les portes les mieux fermées, & lever les plus inſurmontables difficultés. Implorez ſon ſecours par de ferventes prieres, & ne deſeſperez pas de ſortir heureuſement de cette affaire, bien que vous n'y voyiez nulle apparence. A ces mots, l'Officier prit congé de Couloufe & de la Dame, & ſe retira.

Il faut avoüer, dit alors la fille de Boyruc, qu'il y a dans le monde une eſpece de gens aſſez particuliere. Ils viennent vous

offrir leurs services : si vous leur paroissez affligé, ils vous pressent de leur raconter vos peines, en vous promettant de les soulager ; & lorsque par leurs complimens importuns, ils vous ont contraint de satisfaire leur curiosité, toute la consolation qu'ils vous donnent, c'est de vous exhorter à prendre patience. Qui n'eût pas crû, en voyant cet homme-ci, entrer avec tant de chaleur dans nos interêts, qu'il avoit dessein de nous être utile, & de faire au moins tous ses efforts pour nous servir ? Cependant, après avoir écouté le récit de nos avantures, il nous quitte, & nous abandonne à la Providence. Madame, dit le fils d'Abdallah, que voulez-vous qu'il fasse pour nous ? rendons lui plus de justice ; il a trop l'air d'un honnête homme, pour pouvoir être soupçonné de ne

m'avoir arraché que par curiosité la confidence de mes malheurs. Non, non, il étoit disposé à nous faire plaisir ; je m'en fie à la pitié généreuse qu'il nous a marquée, & qui a paru jusques dans son silence ; mais quand il a vû le mal sans remede, pouvoit-il nous dire autre chose que ce qu'il nous a dit ? & de qui pouvons-nous en effet recevoir du secours ? le Ciel seul est capable de me délivrer du péril où je suis.

JOUR XLIII.

CEs malheureux Epoux s'attendrirent l'un & l'autre, en rappellant toute l'horreur de leur destinée, & passerent les deux jours suivans à gémir & à lamenter. Ils songerent pour-

tant aux moyens de ſe ſauver ; ils tenterent la fidelité de leurs gardes ; mais ils les trouverent incorruptibles. Ainſi le quinziéme jour arriva, jour auquel devoit revenir le Courrier de Cogende, & qu'ils craignoient autant tous deux, qu'il étoit ardemment ſouhaité du fils de Mouzaffer.

Dès que les premiers rayons de ce jour terrible vinrent éclairer l'appartement de Couloufe, ce jeune homme, croyant voir la lumiere pour la derniere fois, ſe leva pour aller à la mort. Il regarda ſa femme avec des yeux, où étoient peints la douleur & le déſeſpoir, & lui dit d'une voix preſque éteinte ; Adieu, je vais remplir mon deſtin, & porter ma tête au Cady : pour vous, belle Dilara, vivez, & ſouvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous a ſi tendrement ai-

mée. Ah ! Couloufe, répondit la Dame en fondant en pleurs, vous allez mourir, & vous m'exhortez à vivre : penſez-vous que la vie puiſſe avoir des charmes pour moi ? cruel ! tu veux donc que je traîne des jours languiſſans & déplorables ? Non, non, je veux t'accompagner, & deſcendre avec toi dans le tombeau. Taher, l'odieux Taher, verra périr ce qu'il aime avec ce qu'il haït : Il n'aura pas lieu de ſe réjoüir de ton trépas. Hé ! pourquoi faut-il que tu meures ? c'eſt ſur moi ſeul que doit tomber le châtiment ; c'eſt ta femme qui t'a rendu parjure & qui t'a ſuggeré le menſonge qu'on veut que ta mort expie, c'eſt donc à moi de ſervir de victime ; il eſt juſte du moins que je ſois auſſi punie. Allons, marchons au lieu où ton ſupplice s'apprête, je veux faire connoî-

tre à tout le monde que j'aime mieux périr avec toi que de te ſurvivre.

Le fils d'Abdallah combatit le deſſein de la Dame. Il la conjura de ne lui pas donner une ſi funeſte marque de ſa tendreſſe ; & Dilara de ſon côté s'obſtinant à vouloir mourir avec lui, le prioit de ne pas s'oppoſer à ſa réſolution. Pendant qu'ils ne pouvoient s'accorder là-deſſus, ils entendirent un grand bruit à la porte de la ruë, & bien-tôt ils virent entrer dans la cour le Cady, ſuivi de pluſieurs perſonnes, parmi leſquelles étoient Mouzaffer & ſon fils. A cette vûë la fille de Boyruc s'évanoüit, & pendant qu'elle étoit entre les bras de quelques Eſclaves qui s'empreſſoient de la ſecourir, Couloufe profita de ce moment, & courut au-devant du Cady. Mais ce Juge, bien loin de le ve-

nir chercher pour le conduire à la mort, lui fit la reverence, & lui dit d'un air riant : Seigneur, le Courrier qu'on avoit envoyé à Cogende est arrivé, accompagné d'un domestique de Massaoud votre pere qui vous envoye quarante chameaux chargés d'étoffes, de linge fin, & d'autres marchandises. Nous ne doutons plus que vous ne soyiez fils de ce riche Marchand, & nous vous prions d'oublier le mauvais traitement que nous vous avons fait.

Après que le Juge eut tenu ce discours, qui causa un extrême étonnement à Couloufe, Mouzasser & son fils témoignerent à ce Hulla qu'ils étoient fâchés des coups de bâton qu'il avoit reçûs. Je renonce, lui dit Taher, aux prétentions que j'avois sur Dilara. Je conviens qu'elle est à vous, & je vous l'abandonne,

à condition, que s'il vous prend fantaisie de la répudier bien-tôt, & de la vouloir reprendre, vous me choisirez aussi pour Hulla. Couloufe ne sçavoit que penser de tout ce qu'il entendoit : Il crut que Taher & le Cady le railloient, & qu'ils alloient lui parler d'un autre ton, lorsqu'une maniere d'Esclave qui arriva, lui baisa la main, & dit en lui présentant une Lettre : Seigneur, votre pere & votre mere se portent bien : ils souhaitent passionnément de vous revoir ; leurs yeux & leurs oreilles sont sur le chemin.

Couloufe rougit à ces paroles, & ne sçachant ce qu'il devoit répondre, il prit la Lettre, l'ouvrit, & y trouva ces mots :

Loüanges à Dieu seul, & ses bénédictions soient répanduës sur son grand Prophéte, sur sa Famille, & ses

ſes amis. Mon cher fils, depuis que tu n'es plus devant mes yeux, je n'ai point de repos. Je ſuis ſur les épines de l'inquiétude; le poiſon de ton abſence s'eſt emparé de mon cœur, & conſume peu à peu ma vie. J'ai appris par le Courrier que m'a envoyé le Seigneur Mouzaffer l'avanture qui t'eſt arrivée. Auſſi-tôt j'ai fait charger quarante Chameaux noirs à yeux ronds de pluſieurs ſortes de marchandiſes que je t'envoye à Samarcande, ſous la conduite de Gioher Capitaine de mes Charrois. Mande-moi au plûtôt l'état où tu es, afin que notre cœur ſe conſole, & reprenne la joye & le ſalut.

MASSAOUD.

A peine le fils d'Abdallah eut-il lû cette Lettre, qu'il vit entrer dans ſa cour les quarante Chameaux qui venoient de Cogende. Alors le Capitaine Gio-

her lui dit : mon Seigneur & mon Maître, ayez, s'il vous plaît, la bonté d'ordonner qu'on décharge les chameaux, & qu'on mette les ballots dans quelque grande salle. Que diable signifie tout ceci, dit Couloufe en lui-même ! J'ai bien vû arriver des avantures surprenantes ; mais, par Aly ! celle-ci les surpasse toutes. Ce Capitaine Gioher m'a abordé, comme s'il me connoissoit parfaitement. Le Cady & Mouzaffer semblent donner dans ces apparences : hé bien, quoique tout cela passe ma pénétration, ne laissons pas d'en profiter. La Fortune sans doute veut me sauver par un de ses coups capricieux, ou le Ciel a voulu faire un miracle en ma faveur.

JOUR XLIV.

QUELQUE étonné que fût Couloufe de ce merveilleux évenement, il eut la force de cacher ſa ſurpriſe. Il fit mettre les ballots dans une ſalle, & ordonna qu'on eût ſoin des Chameaux. Il eut même l'aſſûrance de faire des queſtions au Chamelier : Gioher, lui dit-il, apprens-moi des nouvelles de toute ma famille ; n'ai-je pas quelque Couſin ou quelque Couſine malade à Cogende ? Non, Seigneur, répondit Gioher, tous vos parens, graces à Dieu, ſont en parfaite ſanté, à la réſerve de votre pere, qui compte les momens de votre abſence, & qui m'a chargé de vous dire qu'il ſouhaiteroit fort

que vous vous en retournassiez promptement à Cogende avec la Dame que vous avez épousée.

Pendant que le conducteur des Chameaux parloit ainsi, le Cady, Taher & son pere prirent congé du fils d'Abdallah, & s'en retournerent chez eux, persuadés qu'il étoit effectivement fils de Massaoud : mais avant que de s'en aller, le Juge congédia la garde qu'il avoit donnée aux nouveaux Epoux. Après qu'ils se furent tous retirés, Couloufe retourna dans l'appartement où il avoit laissé Dilara. Cette Dame, par les soins de ses Esclaves, étoit revenuë de son évanoüissement. Il lui conta ce qui venoit de se passer, & lui montra la Lettre de Massaoud. Elle n'en eut pas achevé la lecture, qu'elle s'écria: Juste Ciel ! c'est à vous qu'il faut

rendre graces de ce prodige étonnant ; vous avez eu pitié de deux Amans fideles dont vous avez formé les nœuds. Madame, lui dit le fils d'Abdallah, il n'eſt pas encore tems de nous livrer à la joye. Nos peines ne ſont pas finies ; que dis-je, finies ? je ſuis plus que jamais dans le péril ; vous m'avez fait prendre le nom d'un homme qui eſt ſans doute à Samarcande ; le fils de Maſſaoud doit être en cette ville : ſon pere lui écrit, & lui envoye quarante Chameaux chargés de marchandiſes, ſous la conduite de Gioher ; ce Gioher, qui n'a jamais vû apparemment le fils de ſon Maître, aura ſuivi le Courrier de Mouzaffer : il eſt aiſé de comprendre le reſte. Cette erreur, je l'avoüe, nous ſeroit favorable, ſi elle pouvoit durer long-tems ; rien ne nous empêcheroit de prendre la fuite, parce

que désormais nous ne serons plus observés ; mais la nouvelle de l'arrivée des Chameaux s'est peut-être déja répandue dans Samarcande ; le véritable fils de Massaoud l'apprendra, & ira trouver le Cady, qu'il désabusera : que sçais-je, si dans un moment ce Juge ne reviendra pas me chercher pour me traîner au supplice ?

C'est ainsi que raisonnoit Couloufe, qui flottant entre la crainte & l'espérance, se trouvoit plus à plaindre, que s'il n'eût eu rien à espérer ; il croïoit voir sans cesse Taher & le Cady revenir détrompés & furieux ; chaque moment augmentoit son inquiétude. Tandis qu'il étoit dans cette agitation, l'Officier du Roi, ce même homme, qui étoit venu chez lui, deux jours auparavnat, arriva. Seigneur Hulla, dit-il, en entrant,

j'ai appris que vos malheurs sont finis, & qu'enfin le Ciel a jetté sur vous un regard favorable; je viens vous en témoigner ma joye, & vous faire un reproche en même-tems; vous n'êtes pas sincere: pourquoi m'avez-vous dit que vous n'étiez pas fils de Massaoud? Pourquoi m'avez-vous trompé? Mon cher Seigneur, répondit le fils d'Abdallah, je vous ai dit la vérité; je ne suis point de Cogende, je suis de Damas, comme je vous l'ai déja dit. Il y a long-tems que mon pere est mort, & que j'ai consumé tout le bien qu'il m'a laissé. Cependant, reprit l'Officier, on dit qu'il vous est arrivé quarante Chameaux chargés de diverses sortes d'étoffes, & que Massaoud vous écrit, comme si vous étiez son propre fils. Il est vrai, répartit Coulouse, que j'ai reçû sa Let-

tre & ſes marchandiſes, mais je ne ſuis pas pour cela ſon fils. L'Officier demanda de quelle maniere s'étoit paſſé la choſe, & quand le Hulla eut fait ce détail, il lui dit : Je croi, comme vous, que c'eſt une mépriſe, & que le fils de Maſſaoud eſt à Samarcande ; ainſi je ſuis d'avis que vous vous ſauviez tous deux cette nuit. C'eſt notre deſſein, répondit Couloufe, pourvû que le Cady demeure juſqu'à demain dans l'erreur où il eſt, nous n'en demandons pas davantage. Vous ne devez point avoir d'inquiétude là-deſſus, repliqua l'Officier ; il faut eſperer que tout ira bien. Le Ciel, ſans doute, ne veut pas que vous périſſiez, puiſque par une avanture qui tient du miracle, il vous a dérobé au ſupplice qu'on vous préparoit. A ces paroles, il en ajoûta d'autres encore pour diſ-

siper la crainte dont les deux Epoux paroissoient agités. Ensuite il leur dit adieu, en leur souhaitant toute sorte de prosperités.

Quand Coulouse & Dilara furent seuls, ils commencerent à s'entretenir de leur fuite & à s'y préparer. Ils attendoient la nuit avec beaucoup d'impatience ; mais avant qu'elle arrivât, ils entendirent un grand bruit, & virent tout à coup paroître dans la cour du Caravanserail plusieurs Gardes à cheval. A cette vûë, les deux Epoux furent saisis d'effroi, & crurent que c'étoit le Cady qui venoit chercher le fils d'Abdallah pour le faire mourir. Ils perdirent pourtant bien-tôt cette fraïeur : c'étoient des Gardes du Roi. Le Capitaine qui les conduisoit, descendit de cheval, & chargé d'un paquet, entra dans la cham-

bre où étoit Couloufe avec ſa femme. Il les ſalua l'un & l'autre d'un air reſpectueux, & s'adreſſant au mari : Seigneur, lui dit-il, je viens ici de la part du Grand Uſbec-Can ; il veut voir le fils de Maſſaoud, il a ſçu votre avanture, il ſouhaite que vous la lui racontiez vous-même, & il vous envoye cette (a) robbe d'honneur pour vous mettre en état de paroître devant lui. Le fils d'Abdallah ſe feroit fort bien paſſé d'aller ſatisfaire la curioſité du Roi ; cependant il fallut obëir. Il ſe revêtit de la robbe d'honneur, & ſortit avec le Capitaine des Gardes, qui lui montrant dans la cour une mule qui avoit une ſelle & une bride d'or, enrichies de pierreries, & dont un Page magnifiquement vêtu tenoit l'étrier, il lui dit : montez ſur cette mule roya-

(a) Caftan.

le, & je vais vous conduire au Palais. Couloufe s'approcha de la mule, le Page baisa l'étrier, & le lui présenta ; en même-tems le Hulla y mit le pied, sauta légerement en selle, & se rendit au Palais avec les Gardes.

JOUR XLV.

DE's qu'il fut arrivé au Palais, les Officiers du Roi vinrent le recevoir, & le conduisirent jusqu'à la porte de la salle, où ce Prince avoit coûtume de donner audiance aux Ambassadeurs. Là, le Grand Visir le prit par la main, & l'introduisit dans la salle, où le Roy, revêtu d'habits couverts de diamans, de rubis & d'émeraudes, étoit assis sur un Trône d'yvoire, autour duquel étoient debout

tous les grands Seigneurs de Tartarie. Couloufe fut ébloüi de l'éclat qui environnoit Uſbec-Can, & au lieu d'élever ſes regards juſqu'à ce Prince, il baiſſa les yeux, & alla ſe proſterner au pied du Trône.

Le Roi le voyant dans cet état, lui dit : Fils de Maſſaoud, on m'a dit qu'il t'eſt arrivé des avantures aſſez ſingulieres ; je ſouhaite que tu me les racontes, & que tu me parles ſans déguiſement. Couloufe frappé du ſon de la voix que lui adreſſoit ces paroles, leva les yeux, & reconnoiſſant dans le Roi le même homme qui l'étoit venu voir, qu'il avoit pris pour un Officier d'Uſbec-Can, & à qui il avoit confié tous ſes ſecrets, il ſe jetta la face contre terre, & ſe mit à pleurer. Le Viſir le releva, & lui dit : ne craignez rien, jeune homme, approchez-vous du

Roi, & baiſez le bas de ſa robbe. Le fils d'Abdallah tremblant, éperdu, s'avança juſqu'aux pieds du Roi; & après lui avoir baiſé la robbe, recula quelques pas, & ſe tint debout, la tête baiſſée ſur ſa poitrine. Mais Uſbec-Can ne le laiſſa pas long-tems dans cette ſituation; ce Prince deſcendit de ſon Trône, le prit par la main, & le mena dans ſon cabinet, où il lui dit: Couloufe, aïez déſormais l'eſprit en repos, & n'apprehendez plus la Fortune. Vous n'éprouverez plus ſes rigueurs; vous ne ſerez point ſéparé de Dilara: vous vivrez avec elle dans ma Cour, & vous tiendrez auprès de moi la place que vous occupiez à Caracorom auprès du Roi Mirgehan. Quand, ſur le rapport qu'on m'avoit fait de votre fidelité pour votre femme, je vous allai voir par curioſité,

vous me plûtes ; & la confiance que vous eûtes en moi, acheva de me déterminer à vous sauver la vie, & à vous laisser uni pour jamais avec l'objet que vous aimez : ce que j'ai voulu faire, de la maniere que vous l'avez vû. Les quarante Chameaux que vous avez chez vous, ont été tirés de mes écuries. J'ai fait acheter les étoffes qu'ils portoient, & ce Gioher qui les conduisoit est un Eunuque, qui sort rarement du Sérail. J'ai fait écrire par mon (a) Debirkhasse la Lettre que vous avez reçûë, & de peur que le Courrier de Mouzaffer ne la vînt démentir, j'envoïai hier audevant de lui sur le chemin de Gogende un de mes Officiers, qui lui ordonna de ma part de faire à son maître un rapport, tel que je le souhaitois ; C'est un plaisir que je voulois

(a) Secretaire du Cabinet.

me donner, & je l'ai eu tout entier.

Aussi-tôt que le Roi eut achevé de parler, Couloufe se prosterna aux pieds de ce Prince, le remercia de ses bontés, & promit d'en avoir toute sa vie une vive reconnoissance. Dès ce jour-là même, ce jeune homme amena au Palais Dilara. Usbec-Can leur donna un magnifique appartement, avec une pension considerable; & fit écrire l'Histoire de leurs Amours, par le meilleur Ecrivain de Samarcande.

La nourrice de Farrukhnaz, après avoir ainsi conté l'Histoire de Couloufe, se tut pour entendre ce qu'en diroit sa maîtresse, qui toûjours prévenuë contre les hommes, ne fut pas encore du sentiment de ses femmes, qui soûtenoient toutes que le fils d'Abdallah avoit été un

parfait Amant. Non, non, dit la Princeſſe, lorſqu'on le bannit de la Cour du Roi des Keraïtes, il ſortit de Caracorom, ſans dire adieu à Dilara, ſans chercher même à lui parler: j'avoüe que le Roi lui ordonnoit de ſortir de la ville très-bruſquement; mais l'Amour eſt ingénieux, & lui auroit fourni les moyens d'entretenir la fille de Boyruc, s'il en eût été fort épris: encore n'eſt-ce pas le ſeul reproche que j'aïe à lui faire. Quelques jours après ſon arrivée à Samarcande, pour peu qu'il eût été occupé de ſa Dame, il ne ſe ſeroit pas offert de ſi bon cœur à ſervir de Hulla. D'ailleurs, bien qu'il eût reconnu ſa Maîtreſſe, ne vouloit-il pas la répudier? n'étoit-il pas prêt à garder ſon ſerment? & ne l'auroit-il pas fait, ſi pour l'en détourner, elle n'eût pas elle-même employé juſqu'à

ſes

ſes larmes ? un Amant bien enflammé n'eſt pas ſi ſcrupuleux. Madame, dit Sutlumemé, il eſt vrai que le premier mouvement de Couloufe fut pour l'honneur ; & c'eſt ce que je ne puis lui reprocher ; j'admire au contraire un jeune homme qui fait paroître de l'horreur pour le parjure, au milieu même de ſes plaiſirs : je croi qu'un Amant de ce caractere eſt plus eſtimable qu'un autre ; & qu'on peut faire fonds ſur ſes ſermens. Mais, Madadame, ajoûta-t-elle, puiſque vous êtes ſi délicate, il faut que je vous conte une autre Hiſtoire, qui pourra mettre votre délicateſſe en défaut, & que vous trouverez peut-être plus interreſſante que celle de Couloufe & d'Aboulcaſem. A ces paroles de la Nourrice, toutes les femmes de la Princeſſe pouſſerent des cris de joye, & paru-

rent fort curieuſes d'entendre cette nouvelle Hiſtoire. Sutlumemé la commença dans ces termes, auſſi-tôt que Farrukhnaz lui en eut accordé la permiſſion.

HISTOIRE

Du Prince Calaf & de la Princeſſe de la Chine.

APRE'S avoir entendu l'Hiſtoire de Couloufe, vous allez entendre celle du Prince Calaf, fils d'un ancien Can des Tartares Nogaïs. L'hiſtoire de ſon ſiecle en fait une glorieuſe mention; elle dit qu'il ſurpaſſoit tous les Princes de ſon tems en bonne mine, en eſprit & en valeur; qu'il étoit auſſi ſçavant que les plus grands Docteurs; qu'il perçoit le ſens myſtique des Commentaires de l'Al-

coran, & sçavoit par cœur les Sentences de Mahomet ; enfin elle l'appelle le Heros de l'Asie & le Phœnix de l'Orient.

En effet, ce Prince, dès l'âge de dix-huit ans, n'avoit peut-être pas son semblable dans le monde ; il étoit l'ame des conseils de Timurtasch son pere. S'il ouvroit un avis, les Ministres les plus consommés l'approuvoient, & ne pouvoient assez admirer sa prudence & sa sagesse. Outre cela, s'il s'agissoit de faire la guerre, on le voïoit à la tête des troupes de l'Etat, aller chercher l'Ennemi, le combattre & le vaincre. Il avoit déja remporté plusieurs Victoires, & les Nogaïs s'étoient rendus si redoutables par leurs heureux succès, que les nations voisines n'osoient se broüiller avec eux. Les affaires du Can son pere étoient dans cette dis-

position, lorsqu'il vint à sa Cour un Ambassadeur du Sultan de Carizme, qui dans l'audiance qu'on lui donna, déclara que son Maître prétendoit qu'à l'avenir les Tartares Nogaïs lui païassent un tribut tous les ans, autrement qu'il viendroit en personne les y forcer avec deux cens mille hommes, & ôter la Couronne & la vie à leur Souverain, pour le punir de ne s'être pas soumis de bonne grace. Le Can, là-dessus, assembla son Conseil. On mit en délibération si l'on payeroit le tribut, plûtôt que d'en venir aux mains avec un si puissant Ennemi, ou si l'on mépriseroit ses menaces. Calaf, & la plûpart de ceux qui assistoient au Conseil, furent de ce dernier avis, de sorte qu'on renvoya l'Ambassadeur avec un refus.

Après cela, on envoya des

Députés chez les peuples voisins, pour leur representer l'interêt qu'ils avoient de s'unir avec le Can contre le Sultan de Carizme, dont l'ambition étoit excessive, & qui ne manqueroit pas d'exiger aussi d'eux le même tribut, s'ils y pouvoient contraindre les Nogaïs. Les Députés réüssirent dans leur négociation; les Nations voisines & entr'autres les Circassiens promirent de se joindre au Can, & de lui fournir cinquante mille hommes. Sur cette promesse, outre l'armée que ce Prince avoit ordinairement sur pied, il leva de nouvelles troupes.

Pendant que ces préparatifs se faisoient chez les Nogaïs, le Sultan de Carizme de son côté assembla deux cens mille combattans, & passa le (a) Jaxartes à Cogende. Il traversa les païs

(a) Fleuve autrement nommé le Sihon.

d'Ilac & de Saganac, où il trouva des vivres en abondance, & il s'avança jusqu'à Jund, avant que l'armée du Can commandée par le Prince Calaf, pût se mettre en campagne, parce que les Circassiens, & les autres troupes auxiliaires n'avoient pû joindre plûtôt. D'abord que Calaf eut reçû tous les secours qu'il attendoit, il marcha droit à Jund; mais à peine eut-il passé Jenghikunt, que ses Courreurs lui rapporterent que les Ennemis paroissoient, & venoient à lui en bataille. Aussi-tôt le jeune Prince fit faire alte, & disposa ses troupes à combattre.

JOUR XLVI.

LEs deux Armées étoient à peu près égales en nombre ; & les peuples qui les composoient n'étoient pas moins belliqueux les uns que les autres. Aussi le combat qui se donna fut-il sanglant & opiniâtre. Il commença le matin & dura jusqu'à la nuit. Des deux côtés les Officiers & les Soldats s'acquitterent bien de leur devoir. Le Sultan fit pendant l'action tout ce que pouvoit faire un Guerrier consommé dans le métier des armes, & le Prince Calaf, plus qu'on ne devoit attendre d'un si jeune Général. Tantôt les Tartares Nogaïs avoient l'avantage, & tantôt ils étoient obligés de céder aux efforts des

Carizmiens. De maniere que les deux partis succeſſivement vainqueurs & vaincus, ſonnerent la retraite à l'entrée de la nuit, réſolus de recommencer le combat le lendemain. Mais le Commandant des Circaſſiens alla ſecrettement trouver le Sultan, & lui promit d'abandonner les Nogaïs, pourvû que par un Traité, qu'il jureroit d'obſerver religieuſement, il s'engageât à ne jamais exiger de tribut des Peuples de Circaſſie, ſous quelque prétexte que ce fût. Le Sultan y conſentit, le Traité fut fait; le Commandant regagna ſon quartier; & le jour ſuivant, lorſqu'il fallut retourner à la charge, on vit tout-à-coup les Circaſſiens ſe détacher de leurs Alliés, & reprendre le chemin de leur Païs.

Cette trahiſon cauſa beaucoup de chagrin au Prince Calaf,

laf, qui ſe voyant alors beaucoup plus foible que le Sultan, auroit fort ſouhaité d'éviter le combat ; mais il n'y eut pas moyen. Les Carizmiens attaquerent bruſquement, & profitant du terrain qui leur permettoit de s'étendre, ils envelopperent de toutes parts les Nogaïs. Ceux-ci cependant, quoiqu'abandonnés de leurs meilleurs troupes auxiliaires, & environnés d'ennemis, ne perdirent pas courage. Animés par l'exemple de leur Prince, ils ſe ſerrerent, & ſoûtinrent longtems les plus vives charges du Sultan ; ils furent toutefois enfoncés, & alors Calaf déſeſperant de remporter la victoire, ne ſongea plus qu'à échapper à ſon ennemi. Il choiſit quelques Eſcadrons, & ſe mettant à leur tête, il ſe fit jour au travers des Carizmiens. Le Sultan averti de

ſa retraite, détacha ſix mille chevaux pour le pourſuivre ; mais il trompa leur pourſuite en prenant des chemins qui ne leur étoient pas connus ; & enfin il arriva peu de jours après la bataille à la Cour de ſon pere, où il répandit la triſteſſe & la terreur, en apprenant le malheur qui lui étoit arrivé.

Si cette nouvelle affligea Timurtaſch, celle qu'on reçut bien-tôt après, acheva de le mettre au déſeſpoir. Un Officier échappé du combat, vint dire que le Sultan de Carizme avoit fait paſſer ſous le ſabre preſque tous les Nogaïs, & qu'il s'avançoit à grandes journées, dans la réſolution de faire mourir toute la famille du Can, & de ſoumettre la Nation à ſon obéïſſance. Le Can ſe repentit alors d'avoir refuſé de payer le tribut ; mais, comme dit le proverbe

Arabe, *A quoi sert le repentir après la ruine de la ville de Bassra.* Comme le tems pressoit, & qu'il falloit se sauver, de peur de tomber au pouvoir du Sultan, le Can, la Princesse Elmaze sa femme & Calaf se chargerent de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans leur trésor, & sortirent d'Astracan leur Ville Capitale, accompagnés de plusieurs Officiers du Palais qui ne voulurent point les abandonner, & des troupes qui s'étoient fait jour avec le jeune Prince au travers des ennemis.

Ils prirent la route de la grande Bulgarie; leur dessein étoit d'aller mendier un asyle chez quelque Prince souverain. Il y avoit plusieurs jours qu'ils étoient en marche, & ils avoient déja gagné le Mont-Caucase, lorsque quatre mille brigands, habitans de cette Montagne,

vinrent tout-à-coup fondre sur eux. Bien que Calaf eût à peine quatre cens hommes, il ne laissa pas de soutenir l'impétuosité des brigands; il en tua même une grande partie; mais il perdit toutes ses troupes, & demeura enfin au pouvoir de ces bandits, dont les uns se saisirent des richesses qu'ils trouverent, pendant que les autres ôtoient la vie à toutes les personnes qui suivoient le Can. Ils n'épargnerent que ce Prince, sa femme & son fils; encore les laisserent-ils presque nuds au milieu de la montagne.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Timurtasch, lorsqu'il se vit réduit à cette extrémité. Il envioit le sort de ceux qui venoient de périr à ses yeux, & se livrant à son désespoir, il vouloit se donner la mort. La Princesse (*a*) de son

(*a*) Elmaze signifie Diamant.

côté fondoit en pleurs, & faisoit retentir l'air de plaintes & de gémissemens. Calaf seul avoit la force de soutenir le poids d'une si mauvaise fortune ; pénétré des maximes de l'Alcoran, & des sentences de Mahomet sur la prédestination, il avoit une fermeté d'ame inébranlable. L'extrême affliction que le Can & sa femme faisoient éclater, étoit sa plus grande peine : ô mon Pere ! ô ma Mere ! leur disoit-il, ne succombez point à vos malheurs. Songez que c'est Dieu qui veut que vous soyiez si miserables. Soûmettons-nous sans murmure à ses ordres absolus. Sommes-nous les premiers Princes que la verge de sa justice ait frappés ? combien de Souverains avant nous ont été chassés de leurs Etats, & après avoir mené une vie errante, & passé même pour les plus

vils mortels dans des terres étrangères, sont remontés sur leurs Trônes? Si Dieu a le pouvoir d'ôter les Couronnes, il peut aussi les rendre. Espérons donc qu'il sera touché de notre misere, & qu'il fera succéder la prosperité à la déplorable situation où nous sommes.

Il ajoûta plusieurs autres paroles consolantes, & à mesure qu'il parloit, son pere & sa mere attentifs à ses discours sentoient une secrette consolation. Ils se laisserent enfin persuader. Je le veux, mon fils, dit le Can, abandonnons-nous à la Providence; & puisque les maux qui nous environnent, sont tracés sur la (a) table fatale, souffrons-les donc sans nous plaindre. A ces mots, ce Prince, sa femme & son fils résolus d'avoir de la fermeté dans leur malheur, conti-

(a) Voyez page 18.

nuerent leur chemin à pied, car les voleurs leur avoient ôté leurs Chevaux. Ils marcherent assez long-tems, & vécurent des fruits qu'ils trouverent dans les vallées; mais ils s'engagerent dans un desert où la terre ne produisant rien dont ils pussent subsister, leur courage s'abbatit. Le Can déja dans un âge avancé, commençoit à sentir que les forces lui manquoient, & la Princesse fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, pouvoit à peine se soûtenir; si bien que Calaf, quoi qu'il fût lui-même assez las, les portoit sur ses épaules l'un après l'autre pour les soulager. Enfin accablés tous trois de faim, de soif & de lassitude, ils arriverent à un endroit rempli de précipices affreux. C'étoit une colline très-élevée & entrecoupée de creux épouventables, entre lesquels il

paroiſſoit fort dangereux de paſſer, & l'on ne voyoit pas d'autre chemin pour entrer dans une vaſte plaine qui étoit au-delà, parce que des deux côtés de la colline, le Païs paroiſſoit ſi embaraſſé de ronces & d'épines, qu'on ne pouvoit s'y faire un paſſage. Quand la Princeſſe apperçut les abîmes, elle en fut ſi effrayée qu'elle pouſſa un grand cri; & le Can perdit enfin patience. Il entre en fureur: C'en eſt fait, dit-il, au Prince ſon fils, je cede à mon mauvais deſtin; je ſuccombe à tant de peines, je vais me précipiter moi-même dans un de ces gouffres profonds que le Ciel ſans doute m'a reſervé pour tombeau; je veux m'affranchir de la tyrannie de mon infortune; j'aime mieux la mort qu'une vie ſi pénible.

JOUR XLVII.

LE Can se laissant entraîner au mouvement furieux qui l'agitoit, alloit se jetter dans un précipice, lorsque le Prince Calaf le prit entre ses bras & le retint. Ah! mon pere, lui dit-il, que voulez-vous faire? à quel transport vous abandonnez-vous? est-ce ainsi que vous témoignez la soumission que vous devez aux ordres du Ciel: rentrez en vous même. Au lieu de marquer une impatience rebelle à ses volontés, tâchons de mériter par notre constance, qu'il nous regarde d'un œil plus favorable. Nous sommes, je l'avoüe, dans un état très-fâcheux, & nous ne sçaurions sans péril marcher parmi ces abîmes; mais

TAYLOR INST. OXFORD

il y a peut-être quelque chemin pour entrer dans la plaine. Permettez-moi de le chercher. Vous cependant, Seigneur, calmez la violence de vos mouvemens & demeurez ici avec la Princeſſe. Je ſerai bien-tôt de retour. Allez, mon fils, répondit le Can, nous vous attendrons ; ne craignez point mon déſeſpoir, j'en ſerai maître juſqu'à ce que vous ſoyïez revenu.

Le jeune Prince parcourut toute la colline ſans pouvoir découvrir aucun chemin. Il en fut fort affligé. Il ſe proſterna, gémit & implora le ſecours du Ciel. Il ſe leva enſuite, & cherchant de nouveau quelque ſentier qui conduisît à la plaine, enfin il en trouva un. Il le ſuivit en rendant graces à Dieu de ce bonheur ; il s'avança juſqu'au pied d'un arbre qui étoit à l'entrée de la plaine & qui couvroit

de ſon ombre une fontaine d'une eau pure & tranſparente. Il apperçut auſſi d'autres arbres chargés de fruits d'une groſſeur ſurprenante. Charmé de cette découverte, il courut en donner avis à ſon pere & à ſa mere, qui reçurent cette nouvelle avec d'autant plus de joye, qu'ils jugerent par là que le Ciel commençoit d'avoir pitié de leur miſere. Calaf les conduiſit à la fontaine où ils ſe laverent tous trois le viſage & les mains, & ſoulagerent l'ardente ſoif qui les dévoroit. Enſuite ils mangerent des fruits que le jeune Prince alla cüeillir, & qui dans le preſſant beſoin qu'ils avoient de nourriture, leur parurent excellens. Seigneur, diſoit Calaf à ſon pere, vous voyez l'injuſtice de vos murmures. Vous vous imaginiez que le Ciel nous avoit abandonnés. J'ai imploré

ſon ſecours, & il nous a ſecourus; il n'eſt point ſourd à la voix des malheureux qui ont une entiere confiance en lui.

Ils demeurerent près de la fontaine deux ou trois jours à ſe repoſer, & à réparer leurs forces épuiſées. Après cela ils ſe chargerent de fruits & s'avancerent dans la plaine, eſperant qu'elle les conduiroit à quelque lieu habité. Ils ne ſe flatterent pas d'une fauſſe eſperance; ils apperçurent bien-tôt au-devant d'eux une Ville qui leur parut grande & ſuperbement bâtie. Ils y allerent, & quand ils furent arrivés aux portes, ils s'arrêterent pour attendre la nuit, ne voulant point entrer dans la Ville pendant le jour couverts de ſueur & de pouſſiere & preſque nuds. Ils s'aſſirent ſous un arbre qui faiſoit beaucoup d'ombre & s'étendirent ſur l'herbe. Il

y avoit déja quelque tems qu'ils se reposoient en cet endroit, lorsqu'un Vieillard, sorti de la Ville, vint sous le même arbre prendre le frais, & s'assit auprès d'eux, après leur avoir fait une profonde reverence. Ils se mirent à leur séant pour le saluer à leur tour, & ensuite ils lui demanderent comment se nommoit cette Ville? Elle s'appelle Jaïc, répondit le Vieillard, c'est la Capitale du Païs où le Fleuve Jaïc a sa source. Le Roi Ilenge-Can y fait son séjour. Il faut que vous soyïez bien étrangers, puisque vous me faites cette question. Oüi, dit le Can, nous sommes d'un Païs assez éloigné d'ici. Nous avons pris naissance dans le Royaume de Carizme, & nous demeurons sur les bords de la Mer Caspienne: nous nous mêlons de négoce. Nous allions avec plusieurs autres Mar-

chands dans le Capchac : une groſſe troupe de voleurs eſt venuë attaquer notre Caravane, & l'a pillée. Ils nous ont laiſſé la vie ; mais ils nous ont mis dans l'état où vous nous voyez. Nous avons traverſé le Mont Caucaſe, & nous ſommes venus juſqu'ici ſans ſçavoir où nous portions nos pas.

Le Vieillard qui étoit un homme fort compatiſſant aux peines de ſon prochain, leur témoigna qu'il étoit ſenſible à leur malheur, & pour mieux le leur perſuader, il leur offrit ſa maiſon. Il leur fit cette offre de ſi bonne grace, que quand ils n'auroient pas eu beſoin de l'accepter, ils n'auroient pû s'en défendre. Il les mena donc chez lui dès que la nuit fut venuë. C'étoit une petite maiſon fort ſimplement meublée, mais où tout étoit propre, & avoit plûtôt un

air de modestie que d'indigence. Le Vieillard en entrant donna quelques ordres tout bas à un de ses Esclaves, qu'on vit revenir peu de tems après suivi de deux Garçons Marchands, dont l'un portoit un gros paquet d'habits d'hommes & de femmes tout faits, & l'autre étoit chargé de toutes sortes de voiles, de turbans & de ceintures. Le Prince Calaf & son pere prirent chacun un Caffetan de drap, & une veste de brocard avec un Turban de toile des Indes, & la Princesse un habillement de femme aussi complet. Après cela l'Hôte paya les Marchands, les renvoya & demanda à souper. Deux Esclaves dresserent aussitôt une table avec un buffet couvert de Porcelaines, de plats de bois de Sandal & d'Aloës, & de plusieurs coupes de Corail, parfumées avec de l'Ambre gris. Ils

ſervirent un excellent Chourva (*a*) accompagné de deux aſſiettes d'œufs d'Eſtourgeon. Le Can, ſa femme & Calaf ſe mirent à table avec le Vieillard & mangerent de ces mets, auſquels ſuccederent un pâté de Gazelle, un grand plat de Pilau en pyramide, dans lequel il y avoit trois Francolins dépecés par morceaux. Un plat de Tziberica, (*b*) excellent poiſſon du Volga, & deux d'Eſtourgeons furent enſuite apportés; & une grillade de cuiſſe de Cavalle fut le dernier ſervice. Après quoi ils bûrent trois grandes bouteilles de Cammez, & de l'Eau-de-vie de dattes.

(*a*) Chourva eſt un Boüillon gras, dans lequel on met des morceaux de pain pour ſervir de potage.

(*b*) Le Tziberica eſt un Poiſſon long de cinq pieds, qui a la gueule longue & large comme un Canard, & le corps tacheté de noir & de blanc, il a le goût du Saumon.

JOUR

JOUR XLVIII.

LE Vieillard échauffé par les liqueurs qu'il avoit bûës, se mit en belle humeur & fit tous ses efforts pour inspirer de la joye à ses Hôtes ; mais s'appercevant qu'il n'en pouvoit venir à bout, & qu'ils paroissoient toujours préoccuppés de leur malheur : Je vois bien, leur dit-il, que je m'efforce inutilement de détourner votre esprit de l'accident qui vous est arrivé : vous en rappellez sans cesse le souvenir. Cependant permettez-moi de vous representer qu'au lieu de vous abandonner à ces tristes images, vous devriez tâcher de les bannir de votre mémoire. Consolez-vous de la perte des biens que des vo-

leurs vous ont enlevés. L'avanture qui vous afflige n'eſt pas nouvelle. Les voyageurs & les Négocians l'éprouvent tous les jours. J'ai moi-même en ma jeuneſſe été volé ſur le chemin de Mouſel à Bagdad. Des voleurs me prirent des biens conſiderables & je penſai perdre la vie. Je me trouvai dans la ſituation où vous êtes, & je ne laiſſai pas de me conſoler. Il étoit pourtant bien déſagréable pour un homme de ma condition, de me voir réduit à la mendicité. Il faut que je vous raconte mon Hiſtoire; je veux vous faire cette confidence, elle vous ſera peut-être de quelque utilité; le récit de mes malheurs pourra vous encourager à ſoûtenir les vôtres. Après avoir achevé ces paroles, le bon Vieillard ordonna à ſes Eſclaves de ſe retirer. Enſuite il parla dans ces termes:

HISTOIRE

Du Prince Fadlallah, fils de Bin-Ortoc, Roi de Mouſel.

JE ſuis fils du feu Roi de Mouſel, du grand Bin-Ortoc. Auſſi-tôt qu'il me vit parvenu à la vingtiéme année de mon âge, il voulut me marier. Il fit préſenter à ma vûë un grand nombre de jeunes Eſclaves, parmi leſquelles il y en avoit de fort belles. Je les regardai toutes avec indifference, il n'y en eut pas une qui fît ſur moi la moindre impreſſion ; elles s'en apperçurent, elles en rougirent & ſe retirerent pleines de dépit d'avoir manqué mon cœur. Mon pere fut auſſi fort ſurpris de mon inſenſibilité. Il ne l'avoit pas prévuë, au contraire, il avoit crû que frappé à la fois de plu-

ſieurs beautés differentes, j'aurois de la peine à faire un choix. Je lui dis que je ne me ſentois pas encore de goût pour le mariage; que cela venoit peut-être de ce que j'avois une extrême envie de voyager; que je le conjurois de m'accorder la permiſſion d'aller ſeulement à Bagdad, & qu'à mon retour je pourrois me déterminer à prendre une femme. Il ne voulut pas me contraindre, il me permit de faire un voïage à Bagdad, & pour paroître en fils de Roi dans cette grande Ville, il ordonna qu'on me fît un magnifique équipage. Il ouvrit ſes tréſors, & on en tira la charge de quatre chameaux de piéces d'or. Il me donna des Officiers de ſa maiſon pour me ſervir, avec cent ſoldats de ſa garde pour m'eſcorter.

Je partis donc de Mouſel avec ce nombreux cortege, pour aller

à Bagdad. Il ne nous arriva point d'accident les premieres journées ; mais une nuit, pendant que nous reposions dans une prairie où nous étions campés, nous fumes attaqués si brusquement, & par un si grand nombre d'Arabes Bedoüins, que la plûpart de mes gens furent égorgés, avant même que je connusse tout le peril où je me trouvois. Je me mis en défense avec ce qui me restoit de Gardes & d'Officiers de la Maison de mon pere. Nous chargeâmes les Bedoüins avec tant de furie, qu'il en tomba sous nos coups plus de trois cens ; le jour étant survenu, les brigands qui nous tenoient enveloppés, honteux & irrités de l'opiniâtre résistance d'une poignée de gens, redoublerent leurs efforts, & nous eumes beau combattre en désesperés, ils nous accablerent: en-

fin il fallut ceder à la force, ils nous ôterent nos armes & nos habits, & au lieu de nous reſerver à l'eſclavage, ou de nous laiſſer aller comme des gens qui étoient aſſez miſerables de ſe voir dans l'état où nous étions réduits, ils voulurent venger la mort de leurs compagnons ; ils furent aſſez lâches & aſſez barbares pour faire paſſer ſous le ſabre, des hommes qui ne pouvoient plus ſe défendre. Tous mes gens périrent, & j'allois avoir le même ſort, lorſque me faiſant connoître aux voleurs : Arrêtez, téméraires, leur dis-je, reſpectez le ſang des Rois. Je ſuis le Prince Fadlallah, le fils unique de Bin-Ortoc, Roi de Mouſel, & l'heritier de ſes Etats. Je ſuis bien-aiſe, me dit alors le chef des Bedoüins, d'apprendre qui tu es. Il y a long-tems que nous haïſſons mortellement ton

pere ; il a fait pendre plusieurs de nos camarades qui sont tombés entre ses mains, tu seras traité de la même maniere.

En effet, il me fit lier ; & les voleurs après s'être saisis de mon équipage, me menerent avec eux au pied d'une Montagne entre deux forêts, où une infinité de petites tentes grises étoient dressées. C'étoit-là leur retraite. On me mit sous la tente du chef, qui s'élevoit au milieu des autres, & paroissoit beaucoup plus grande. On me garda un jour entier ; après quoi l'on m'attacha à un arbre, où en attendant la mort lente qui devoit venir borner des jours qui n'étoient encore qu'au commencement de leur course, j'avois le chagrin de me voir environné de tous ces bandits qui m'insultoient par de piquantes railleries, & prenoient plaisir à m'outrager.

JOUR XLIX.

IL y avoit déja long-tems que j'étois lié à l'arbre, & le dernier moment de ma vie n'étoit pas fort éloigné, quand un espion vint avertir le chef des Bedoüins, qu'il y avoit un beau coup à faire à sept lieuës de-là; qu'une grosse Caravanne devoit camper la nuit prochaine dans un certain endroit qu'il nomma. Le chef ordonna aussitôt à ses compagnons de se préparer à partir, ce qui fut fait en peu de tems. Ils monterent tous à cheval, & me laisserent dans leur retraite, ne doutant point qu'à leur retour, ils ne me trouvassent sans vie. Cependant le Ciel qui rend inutiles toutes les résolutions des hommes lorsqu'elles

qu'elles ne s'accordent pas avec ses desseins éternels, ne vouloit pas que je périsse si tôt. La femme du chef des voleurs eut pitié de moi. Elle vint pendant la nuit auprès de l'arbre où j'étois attaché, & me dit: Jeune homme, je suis touchée de ton malheur, & je voudrois te tirer du danger où tu es; mais si je te délios & te mettois en liberté, aurois-tu encore assez de force pour te sauver? Oüi, lui répondis-je; comme c'est Dieu qui vous a inspiré ce mouvement charitable, il me prêtera des forces pour marcher. Cette femme m'ôta mes liens, me donna un vieux Caffetan de son mari avec deux ou trois pains, & me montrant un sentier: Va par-là, me dit-elle, suis cette route, & tu arriveras à un lieu habité. Je remerciai ma libératrice, & marchai toute la nuit,

sans m'écarter du chemin qu'elle m'avoit enseigné.

Le lendemain, j'apperçus un homme à pied, qui chassoit devant lui un cheval chargé de deux gros ballots. Je le joignis, & après lui avoir dit que j'étois un malheureux Etranger qui ne connoissoit point le païs, & s'étoit égaré, je lui demandai où il alloit. Je vais, répondit-il, vendre des marchandises à Bagdad, où j'arriverai dans deux jours. J'accompagnai cet homme; je ne le quittai qu'en entrant dans cette grande Ville; il alla où ses affaires l'appelloient, & moi je me retirai dans une Mosquée, où je demeurai deux jours & deux nuits. J'avois peu d'envie d'en sortir; je craignois de rencontrer des gens de Mousel, qui me reconnussent. J'avois tant de honte de me voir dans la situation où j'étois, que bien loin de

ſonger à découvrir ma condition, j'aurois voulu me la cacher à moi-même. La faim toutefois m'ôta une partie de ma honte; ou pour mieux dire, il me falut céder à cette néceſſité qui nous entraîne tous. Je me réſolus à mendier mon pain comme un miſerable, en attendant que je priſſe un meilleur parti.

Je me preſentai devant une fenêtre baſſe d'une grande Maiſon; & je demandai l'aumône d'un ton de voix élevé. Une vieille Eſclave parut preſque auſſi-tôt avec un pain à la main, qu'elle voulut me donner; dans le tems que je m'avançois pour le prendre, le vent par hazard leva le rideau de la fenêtre, & me laiſſa voir dans la ſalle une jeune Dame d'une beauté ſurprenante; ſon éclat frappa ma vûë comme une éclair, j'en fus tout ébloüi. Je reçus le pain ſans

ſonger à ce que je faiſois, & je demeurai immobile devant la vieille Eſclave, au lieu de lui rendre les graces que je lui devois. J'étois ſi ſurpris, ſi troublé, ſi éperdu d'amour, qu'elle me prit ſans doute pour un inſenſé: elle diſparut, & me laiſſa dans la ruë, occupé à regarder inutilement la fenêtre, car le vent ne leva plus le rideau. Je paſſai pourtant le reſte de la journée à attendre un ſecond coup de vent favorable. Quand je vis que la nuit s'approchoit, je ſongeai à me retirer; mais avant que de m'éloigner de cette maiſon, je demandai à un Vieillard qui paſſoit, s'il ne ſçavoit pas à qui elle appartenoit? C'eſt, répondit-il, la maiſon du Seigneur Mouaffac, fils d'Adbane: c'eſt une perſonne de qualité, qui de plus eſt riche & homme d'honneur. Il n'y a pas long-

tems qu'il étoit Gouverneur de cette Ville ; mais il se broüilla avec le Cady, qui trouva moyen de le perdre dans l'esprit du Calife, & de lui faire ôter son Gouvernement.

En rêvant à cette avanture, je sortis insensiblement de la Ville, & j'entrai dans un grand Cimetiere, résolu d'y passer la nuit. Je mangeai mon pain avec peu d'appétit, bien que je dûsse en avoir beaucoup ; ensuite je me couchai près d'un tombeau, la tête appuyée sur un monceau de briques. Je n'eus pas peu de peine à m'endormir ; la fille de Mouaffac agitoit terriblement mes sens, son image charmante échauffoit mon imagination, & d'ailleurs le mets que j'avois mangé n'étoit pas assez succulent, pour me procurer par ses vapeurs un sommeil aisé. Je m'assoupis pourtant, malgré les

idées qui m'occupoient, mais mon assoupissement ne fut pas de longue durée; un grand bruit qui se faisoit entendre dans le tombeau, me réveilla bien-tôt.

JOUR L.

EFFRAYÉ de ce bruit, dont je ne sçavois pas la cause, je me levai, pour prendre la fuite, & m'éloigner du Cimetiere; quand deux hommes qui étoient à l'entrée du tombeau, m'ayant apperçu, m'arrêterent & me demanderent qui j'étois, & ce que je faisois dans ce Cimetiere? Je suis, leur dis-je, un malheureux Etranger, que la Fortune réduit à subsister d'aumônes, & je suis venu passer ici la nuit, parce que je n'ai point de logement dans la Ville. Puisque

tu es un mendiant, me dit un de ces deux hommes, remercie le Ciel de nous avoir rencontré ; nous allons te faire faire bonne chere. En disant cela, ils m'entraînerent dans le tombeau, où quatre de leurs camarades mangeoient de grosses raves & des dattes, & vuidoient de grandes cruches d'eau-de-vie.

Ils me firent asseoir auprès d'eux, au tour d'une longue pierre, qui leur servoit de table, & je fus obligé de manger & de boire par complaisance. Je les soupçonnai d'abord d'être ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, des voleurs, & ils me confirmerent bien-tôt par leurs discours dans mes soupçons. Ils commencerent à s'entretenir d'un vol considerable qu'ils venoient de faire, & s'imaginant que ce seroit un grand plaisir pour moi que d'entrer dans leur compagnie,

ils m'en firent la propoſition : ce qui me jetta dans un terrible embarras. Vous jugez bien que je n'étois nullement tenté de m'aſſocier avec ces gens-là, mais je craignois de les irriter en n'acceptant pas le parti qu'ils me propoſoient ; c'étoit ce qui m'embarraſſoit. Je ne ſçavois donc ce que je devois leur répondre, quand tout à coup je me vis tiré de cette peine. Le Lieutenant du Cady, accompagné de vingt ou trente Aſas (a) bien armés, entra dans le tombeau, ſe ſaiſit des voleurs & de moi, & nous mena tous en priſon, où nous paſſâmes le reſte de la nuit. Le jour ſuivant le Cady vint interroger les priſonniers. Les voleurs confeſſerent leur crime, parce qu'ils virent bien qu'il leur ſeroit inutile de le nier : pour moi je contai au Ju-

(a) Archers.

ge de quelle maniere je les avois rencontré, & comme ils assurerent la même chose; on me fit mettre à part. Le Cady vouloit m'interroger en particulier, avant que de me laisser sortir de ses mains. En effet, il vint à moi, & me demanda ce que j'étois allé faire dans le Cimetiere, où j'avois été pris, & comment je passois le tems à Bagdad; enfin il me fit mille questions, & j'y répondis avec beaucoup de sincerité, excepté que je ne lui découvris pas ma naissance. Je lui rendis sur tout un compte exact de toutes mes démarches, & même je lui contai que le jour précédent m'étant présenté devant une fenêtre de la maison de Mouaffac, pour demander l'aumône, j'avois vû par hazard une jeune Dame qui m'avoit charmé.

Au nom de Mouaffac, je vis

fille & sur le portrait qu'on lui en a fait, il en est devenu si amoureux, qu'il a pris la résolution de vous la demander en mariage. Il veut que ce soit par mon entremise que cette union se forme; ce qui m'est d'autant plus agréable, que c'est un moyen de me reconcilier avec vous. Je suis étonné, lui répondit Mouaffac, que le Prince de Basra songe à me faire l'honneur d'épouser Zemroude ma fille, & que ce soit vous qui m'annonciez cette nouvelle, vous qui vous êtes toujours montré si ardent à me nuire. Ne parlons plus du passé, Seigneur Mouaffac, reprit le Cady, oublions de grace tout ce que nous avons fait mutuellement l'un contre l'autre, & en faveur des beaux nœuds qui vont lier à votre fille le Prince de Basra, vivons le reste de nos jours en bonne intelligence.

Mouaffac étoit naturellement auſſi bon que le Juge étoit mauvais. Il ſe laiſſa tromper aux faux témoignages d'amité que ſon ennemi lui donnoit. Il étouffa ſa haine en ce moment, & ſe livra ſans défiance aux careſſes perfides du Cady. Ils s'embraſſoient tous deux en ſe jurant l'un à l'autre une inviolable amitié, lorſque j'entrai dans la chambre où ils étoient, conduit par l'Aga, qui m'avoit fait prendre au ſortir du bain une belle robbe, avec un turban de Mouſſeline des Indes, dont le bout de toile d'or pendoit juſques ſur mon oreille. Grand Prince, me dit le Cady, dès qu'il m'apperçut, benis ſoient vos pieds & votre arrivée à Bagdad, puiſque vous avez bien voulu venir loger chez moi. Quelle langue pourroit vous marquer toute la reconnoiſſance que j'ai d'un ſi grand hon-

neur? Voilà le Seigneur Mouaffac que j'ai informé du sujet de votre voyage en cette Ville. Il consent de vous donner sa fille, qui est belle comme un Astre, pour en faire votre legitime Epouse. Mouaffac me fit alors une profonde reverence, & me dit : ô fils de Grand ! je suis confus de l'honneur que vous souhaitez de faire à ma fille. Elle se trouveroit assez heureuse d'être l'Esclave d'une des Princesses de votre Serail.

Jugez dans quel étonnement me jetterent ces discours, auxquels je ne sçavois que répondre ; je saluai Mouaffac sans lui rien dire ; mais le Cady me voyant troublé, & craignant que je ne fisse quelque réponse qui renversât son projet, se hâta de prendre la parole : il faut dit-il, que le contrat de mariage se fasse tout-à-l'heure en presence de

bons témoins. En parlant ainsi, il ordonna à son Aga d'aller chercher des témoins, & pendant ce tems-là il dressa le contrat.

JOUR LI.

QUAND l'Aga eut amené des témoins, on lut devant eux le contrat que je signai. Mouaffac le signa aussi, & ensuite le Cady, qui y mit la derniere main. Alors le Juge renvoya les témoins, & dit à Mouaffac : vous sçavez que les affaires des Grands ne se font pas comme celles des autres hommes, il faut du secret & de la diligence. Conduisez ce Prince à votre maison; il est presentement votre gendre, donnez promptement vos ordres pour la consommation

du mariage, & ayez soin que tout se fasse comme il faut.

Je sortis de chez le Cady avec Mouaffac. Nous trouvâmes à la porte deux beaux Mulets très-richement enharnachés qui nous attendoient, & sur lesquels le Juge nous fit monter avec d'assez grandes ceremonies. Mouaffac me mena chez lui, & lorsque nous fûmes entrés dans sa cour, il descendit le premier; & d'un air fort respectueux se présenta pour me tenir l'étrier, ce que je fus obligé de souffrir. Après cela il me prit par la main & me fit monter à l'appartement de sa fille, où il me laissa seul avec elle, aussi-tôt qu'il l'eut instruite de ce qui s'étoit passé chez le Cady.

Zemroude, persuadée que son pere venoit de la marier avec le Prince de Basra, me reçut comme un mari qui devoit un jour la placer sur le Trône; & moi le plus

plus content & le plus amoureux des hommes, je passai la journée aux pieds de cette jeune Dame, à qui je tâchai par des manieres tendres & complaisantes, de donner un peu de goût pour moi. Je m'apperçus bien-tôt que je ne perdois pas mon tems, & que ma jeunesse & mon amour faisoient sur elle quelque impression : que cette découverte eut de charmes pour moi ! Je redoublai mes soins & j'avois le plaisir de remarquer de moment en moment que je faisois quelque progrès dans son cœur. Pendant ce tems-là Mouaffac pour celebrer les Noces de sa fille, fit préparer un grand repas où se trouverent plusieurs personnes de sa famille. La Mariée y parut plus brillante & plus belle que les Houris (*a*) ; les sentimens que je lui avois déja inspi-

(*a*) Ce sont les Filles du Paradis de Mahomet.

rés, ſembloient ajoûter un nouvel éclat à ſa beauté.

Le repas fut ſuivi de danſes & de concerts; pluſieurs Eſclaves aſſez jolies commencerent à danſer, à chanter & à joüer de toutes ſortes d'inſtrumens. Tandis que la compagnie étoit occupée à les regarder & à les entendre, je vis diſparoître la Mariée avec ſa mere. Quelque temps après, Mouaffac vint me prendre par la main & me conduiſit à un fort bel appartement. Nous entrâmes dans une chambre très-richement meublée, où il y avoit un grand lit de brocard d'or, autour duquel on voyoit des bougies de cire parfumée, qui brûloient dans des flambeaux d'argent. Zemroude, que ſa mere & deux Eſclaves venoient de deshabiller, y étoit déja couchée, Mouaffac, ſa femme & les Eſclaves ſe retirerent

& me laisserent dans cette chambre, où après avoir rendu grace au Ciel de mon bonheur, j'ôtai mes habits & me mis au lit auprès de la personne que j'aimois plus que ma vie.

Le lendemain matin, j'entendis frapper à la porte de ma chambre; je me levai, j'allai ouvrir, c'étoit l'Aga noir qui portoit un gros paquet de hardes. Je m'imaginai que c'étoit le Cady qui nous envoyoit à ma femme & à moi deux robbes d'honneur; mais je me trompois. Seigneur avanturier, me dit le Negre, d'un air railleur, le Cady vous salue & vous prie de lui rendre l'habit qu'il vous prêta hier pour faire le Prince de Basra; je vous rapporte votre vieille robbe, & vos haillons. Vous pouvez reprendre vos habits naturels. Je fus assez surpris de ce compliment, je connus alors toute la malice du

Cady, je remis entre les mains de l'Aga le turban & la robbe de ſon maître, & repris mon vieux Caffetan qui étoit tout déchiré. Zemroude avoit entendu une partie du diſcours du Negre; & me voyant couvert de lambeaux: ô Ciel! dit-elle, que ſignifie ce changement? Et qu'eſt-ce que cet homme vient de vous dire? Ma Princeſſe, lui repondis-je, le Cady eſt un grand ſcelerat; mais il eſt la duppe de ſa malignité. Il croit vous avoir donné pour Epoux un miſerable, né dans la plus obſcure condition, & c'eſt avec un Prince que vous êtes mariée; je ne ſuis point au deſſous du mari dont vous vous imaginez avoir reçû la main, le rang du Prince de Baſra, n'eſt pas au deſſus du mien. Je ſuis fils unique du Roi de Moufel, l'heritier du Grand Bin-Orroc, & Fadlallah eſt mon nom; en me-

me tems je lui contai mon Hiſtoire, ſans en ſupprimer la moindre circonſtance. Lorſque j'en eus achevé le recit: Mon Prince, me dit-elle, quand vous ne ſeriez pas le fils d'un grand Roi, je ne vous en aimerois pas moins; & j'oſe vous aſſurer que ſi j'ai de la joye d'apprendre votre haute naiſſance; ce n'eſt que par rapport à mon pere qui eſt plus ſenſible que moi aux honneurs du monde. Toute mon ambition eſt d'avoir un mari qui m'aime uniquement, & qui ne me faſſe pas le déplaiſir de me donner des rivales.

Je ne manquai pas de lui proteſter que je l'aimerois toute ma vie. Elle me parut charmée de cette aſſurance; elle appella une de ſes femmes, & lui donna ordre d'aller ſecretement & en diligence chez un Marchand, acheter un habit d'homme tout

fait & des plus riches. L'Eſclave qui fut chargée de cette commiſſion s'en acquitta comme on le ſouhaitoit ; elle revint promptement chargée d'une robbe & d'une veſte magnifiques, avec un turban de mouſſeline des Indes, auſſi beau que l'autre ; de ſorte que je me trouvai en un inſtant encore plus richement vêtu qu'auparavant. Hé bien, Seigneur, me dit alors Zemroude, croyez-vous que le Cady ait grand ſujet de s'applaudir de ſon ouvrage ? il a voulu faire un affront à ma famille, & il lui a procuré un honneur immortel. Il s'imagine ſans doute en ce moment que nous ſommes accablés de douleur. Quel ſera ſon chagrin, lorſqu'il apprendra qu'il a ſi bien ſervi ſes Ennemis ? mais avant que de lui faire connoître qui vous êtes ; il faut punir ſa mauvaiſe intention. Je me char-

ge de ce soin-là. Je sçai qu'il y a dans cette Ville un Teinturier qui a une fille d'une laideur effroyable.... Je ne veux pas vous en dire davantage, ajoûta-t'elle en se reprenant ; il faut vous laisser le plaisir de la surprise. Qu'il vous suffise de sçavoir que je médite un projet de vengeance qui mettra le Cady au désespoir, & le rendra la fable de la Cour & de la Ville.

JOUR LII.

JE croyois ce Juge assez puni de m'avoir donné pour gendre à Mouaffac, & j'aurois souhaité qu'on se fût contenté de lui découvrir ma condition ; mais Zemroude paroissoit avoir un désir extrême de se venger. Vous connoissez les femmes, je

ne lui aurois pas fait plaisir de m'opposer à son dessein. Elle prit de simples habits, mais propres, & après s'être couvert le visage d'un voile fort épais, elle me demanda permission de sortir: Je la lui accordai. Elle sortit toute seule, se rendit à l'Hôtel du Cady, & se tint debout dans un coin de la salle où ce Juge donnoit audience, tant aux Musulmans qu'aux Infidelles.

Il ne l'eut pas plutôt apperçûë, que frappé de son port majestueux, il lui envoya demander par un Exempt qui elle étoit, & ce qu'elle desiroit. Elle répondit qu'elle étoit fille d'un Artisan de la Ville, & qu'elle souhaitoit d'entretenir le Cady d'une affaire secrete. L'Exempt ayant porté cette réponse au Cady, ce Juge qui aimoit naturellement le beau sexe, fit signe à Zemroude, d'approcher & d'entrer

d'entrer dans un cabinet qui étoit à côté de son Tribunal. Elle obéït en faisant une profonde inclination de tête ; elle s'assit sur un Sofa & leva son voile. Le Cady la suivit, se mit auprès d'elle, & fut surpris de sa beauté : Hé bien, ma chere enfant, lui dit-il, qu'y a-t'il pour votre service ? Seigneur, lui répondit-elle, vous qui avez le pouvoir de faire observer les loix, & qui rendez justice aux pauvres comme aux riches, soyez, je vous prie, attentif & sensible à mes plaintes : ayez pitié de la triste situation où je me trouve. Explique-moi ton affaire, reprit le Cady, déja tout émû ; je jure sur ma tête & sur mes yeux, que je ferai pour toi le possible & l'impossible.

Alors Zemroude ôta son voile entierement, & montrant au Juge de beaux cheveux de couleur de musc, qui flottoient par boucles sur ses épaules : voyez, Mon-

seigneur, lui dit-elle, si cette chevelure est désagréable; examinez, de grace, mon visage, & me dites sans façon ce que vous en pensez? Le Cady, à ces paroles qui lui donnoient si beau jeu, ne demeura pas muet: Par le sacrifice du Mont Arafate, (a) s'écria-t'il, je

(a) *Arafate.* C'est une Montagne voisine de la Mecque, les Mahometans croyent qu'Adam & Eve ayant été chassés du Paradis, l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, à cause de leur désobéissance, ils errerent sur la terre pendant cent vingt ans par pénitence, en se cherchant, & qu'enfin ils se rencontrerent & se reconnurent sur le Mont Arafate, qui pour cette raison, a tiré son nom du mot Arabe *Araso*, qui signifie reconnoître. Le dixiéme jour de la Lune de *Zulhaja*, qui est la derniere des douze de l'année Arabique, jour appellé *Aidalaha*, c'est-à-dire, Fête du Sacrifice, les Pelerins de la Mecque y font une Procession générale nommée *Tavaf*. Ils amenent chacun un Mouton ou un Chameau, qu'ils égorgent, & dont ils remportent les membres dans leur Pays, comme des reliques. Il arrive ordinairement que le troisiéme jour après le Sacrifice, il tombe une grosse pluye qui emporte le sang des bêtes, & nétoye la Montagne; ce qui est regardé comme un miracle, sans qu'on fasse réflexion qu'elle est l'effet de la vapeur grossiere qui sort du sang des bêtes, & qui s'éleve dans

n'apperçois en vous aucun défaut ; votre front ressemble à une lame d'argent, vos sourcils à deux arcs, vos joues à des roses, vos yeux à deux pierres précieuses qui jettent un éclat éblouïssant, & l'on prendroit votre bouche pour une boëte de rubis qui renferme un bracelet de perles.

La fille de Mouaffac ne s'en tint pas là ; elle se leva de dessus le Sofa, & fit quelques pas dans le cabinet en se donnant de bons airs : regardez ma taille, Monseigneur, disoit-elle, considerez-la bien ; y trouvez-vous quelque chose d'irregulier ? n'est-elle pas libre & dégagée ? ai-je les manieres contraintes, le geste embarrassé ? qu'y a-t-il de choquant dans ma démarche ? Je suis enchanté

l'air : car on songe un nombre prodigieux d'animaux, puisque chaque homme amene sa vie-time, & qu'il y a ordinairement plusieurs millions d'hommes.

de toute votre perſonne, repliqua le Juge, je n'ai jamais rien vû de ſi beau que vous. Et que vous ſemble de mes bras, reprit-elle en les découvrant, ne ſont-ils pas aſſez blancs & aſſez ronds ? Ah ! cruelle, interrompit en cet endroit le Cady tranſporté d'amour, tu me fais mourir ! Si tu as d'autres choſes à me dire, parle vîte, car la raiſon m'abandonne, & je ne puis plus ſoûtenir ta vûë.

Vous ſçaurez donc, Monſeigneur, reprit Zemroude, que malgré les attraits dont le Ciel m'a pourvûë, je vis dans l'obſcurité d'une maiſon, interdite, non ſeulement à tous les hommes, mais aux femmes mêmes, qui pourroient par leurs diſcours me donner quelque conſolation. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit preſenté ſouvent des Partis pour moi, & il y a long-tems que je ſerois mariée, ſi mon pere n'avoit pas eu la cruauté

de me refuser à tous ceux qui m'ont demandée en mariage. Il dit aux uns que je suis plus séche que du bois, & aux autres que je suis bouffie ; à celui-ci, que je suis boiteuse & manchotte ; à celui-là, que j'ai perdu l'esprit ; j'ai un cancer au dos, je suis hydropique & couverte de gale. Enfin il me fait passer pour une créature indigne de la compagnie des hommes, & il m'a si fort décriée, qu'il m'a rendu l'opprobre du genre humain, personne ne me recherche plus, & je suis condamnée à un éternel célibat. En achevant ces paroles, elle fit semblant de pleurer, & joüa son personnage avec tant d'art, que le Juge s'y laissa tromper. O Pere barbare ! s'écria-t'il, peux-tu traiter avec tant de rigueur une fille si aimable ? tu veux donc qu'un si bel arbre demeure sterile? ho c'est ce que je ne souffrirai point. Hé quel est donc,

pourſuivit-il, le deſſein de votre pere ? parlez, mon Ange, pourquoi ne veut-il pas vous marier ? Je n'en ſçai rien, Seigneur, repartit Zemroude en redoublant ſes fauſſes larmes ; j'ignore quelles peuvent être ſes intentions ; mais je vous avoüerai que ma patience eſt à bout : je ne puis plus vivre dans l'état où je ſuis. J'ai trouvé moyen de ſortir de chez mon pere ; je me ſuis échappée pour venir me jetter entre vos bras & implorer votre ſecours : ayez donc la bonté, Monſeigneur, d'interpoſer votre autorité pour me faire rendre juſtice, ou je ne réponds plus de ma vie : je me frapperai moi-même de mon propre Cangiar, (*a*) & je me tuërai pour mettre fin à mes ſouffrances.

(*a*) Poignard.

JOUR LIII.

ZEMROUDE par ces derniers mots, acheva de renverser la cervelle au Cady. Non, non, dit-il, vous ne mourrez point, & vous ne passerez pas toute votre jeunesse dans les pleurs & les gémissemens. Il ne tiendra qu'à vous de sortir des ténebres qui recelent vos perfections, & d'être même dès aujourd'hui femme du Cady de Bagdad : Oüi, parfaite image des Houris, (a) je suis prêt à vous épouser, si vous voulez bien y consentir. Monseigneur, répondit la Dame, quand vous ne seriez pas une des plus considerables personnes de cette Ville, je n'aurois point de répugnance à vous donner la main, car vous me paroissez un homme fort ai-

(a) Filles du Paradis de Mahomet qui ne vieillissent jamais.

mable ; mais je crains que vous ne puissiez obtenir l'aveu de mon pere, quelque honneur que lui fasse votre alliance.

N'ayez point d'inquiétude là-dessus, reprit le Juge, je réponds de l'évenement : dites-moi seulement dans quelle ruë demeure votre pere, comment il se nomme, & de quelle profession il est ? Il s'appelle Ousta Omar, repartit Zemroude ; il est Teinturier ; il demeure sur le Quai Oriental du Degela (*a*) & l'on voit à la porte de sa boutique un Palmier chargé de Dattes. Cela suffit, dit le Cady, vous pouvez presentement vous en retourner au logis, vous entendrez bien-tôt parler de moi, sur ma parole.

Alors la Dame après avoir regardé le Juge d'un air gracieux, se couvrit le visage de son voile, sortit du cabinet, & revint me

(*a*) C'est-à-dire le Tigre.

trouver. Elle me rendit compte de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui ; à peine pouvoit-elle se posseder, tant elle étoit transportée de joye. Nous serons vengés, me disoit-elle ; notre ennemi qui croit nous faire servir de risée au peuple, en sera lui-même le jouet. Effectivement le Juge n'eut pas perdu de vuë Zemroude, qu'il envoya un Exempt chez Gusta Omar, qui se trouva dans sa maison : venez parler au Cady, lui dit l'Exempt ; il veut vous entretenir, & il m'a donné ordre de vous mener devant lui. Le Teinturier pâlit à ces paroles ; il crut que quelqu'un avoit été se plaindre de lui au Juge, & que c'étoit à cause de cela qu'on le venoit chercher : il suivit l'Exempt avec beaucoup d'inquiétude.

Aussi-tôt qu'il fut devant le Cady, ce Juge le fit entrer dans le même cabinet où il avoit entre-

tenu Zemroude, & le fit asseoir sur le même sofa : l'Artisan étoit si confus de l'honneur qu'on lui faisoit, qu'il changea plusieurs fois de couleur. Maître Omar, lui dit le Cady, je suis bien aise de vous voir, il y a long-tems que j'entends parler de vous avantageusement. On dit que vous êtes un homme de bonnes mœurs ; que vous faites régulierement vos cinq prieres par jour, & que vous ne manquez jamais d'assister à celle du Vendredi dans la grande Mosquée : outre cela, je sçai que vous ne mangez point de porc, que vous ne buvez ni vin, ni eau de vie de dattes, & qu'enfin pendant que vous travaillez, un de vos garçons lit l'Alcoran. Cela est vrai, Monseigneur, répondit le Teinturier, je sçai même par cœur plus de quatre mille Hadits, (*a*) & je me prépare à faire

(*a*) Ce sont les Sentences de Mahomet.

bien-tôt le pélerinage de la Mecque. Je vous assûre, reprit le Juge, que tout cela me fait beaucoup de plaisir: car j'aime passionnément les bons Musulmans. On m'a dit aussi, poursuivit-il, que vous avez derriere le rideau de chasteté (a) une fille qui est en âge d'être mariée, cela est-il veritable? Grand Juge, repartit Ousta Omar, dont le Palais sert de port & de refuge aux malheureux qui sont agités des tempêtes de ce monde, on vous a dit vrai. J'ai une fille qui est assez âgée pour avoir un mari, car elle a trente ans passés; mais la pauvre créature n'est pas en état d'être presentée à un homme; elle est laide, ou plûtôt effroyable, estropiée, galeuse, imbecille; en un mot, c'est un monstre que je ne sçaurois trop cacher. Bon, dit le Cady en soûriant, je m'attendois à celui là,

(a) C'est à dire dans l'appartement des femmes.

Maître Omar ; j'étois bien persuadé que vous me feriez ainsi l'éloge de votre fille. Mais apprenez, mon ami, que cette galeuse, cette imbecille, cette estropiée, cette effroyable, ce monstre avec tous ses défauts, est aimée à la rage, d'un homme qui souhaite de l'avoir pour femme, & que cet homme-là, c'est moi.

A ce discours, le Teinturier regarda le Juge en face, & lui dit : si Monseigneur le Cady veut plaisanter, il est le maître ; il peut, tant qu'il lui plaira, se moquer de ma fille. Non, non, repliqua le Cady, je ne plaisante point ; je suis amoureux de votre fille, & je vous la demande. L'Artisan fit un éclat de rire à ces paroles : Par le Prophete, s'écria-t'il, quelqu'un veut vous en donner à garder ; car je vous avertis, Monseigneur, que ma fille est manchotte, boiteuse, hydropique... Justement,

interrompit le Juge, je la reconnois à ce portrait-là ; j'aime ces sortes de filles, c'est mon goût. Encore une fois, reprit le Teinturier, elle ne vous convient pas, elle se nomme (a) Cayfacattaddahri, & je vous proteste qu'elle est bien nommée. Oh ! c'en est trop, dit le Cady, d'un ton brusque & imperieux, je suis las de tous ces raisonnemens : Maître Omar, je veux que tu m'accordes cette Cayfacattaddhary, telle qu'elle est, & ne me replique pas davantage.

Le Teinturier le voyant déterminé à épouser sa fille, & persuadé plus que jamais, que quelqu'un pour s'en divertir, l'avoit rendu amoureux d'elle sur un faux portrait, dit en lui-même: il faut que je lui demande un gros Schirbeha (b)

(a) C'est-à-dire le Monstre du tems.

(b) Dot en argent comptant, que le marié doit donner au pere de la fille en se mariant, ou à la fille en la répudiant.

cette ſomme pourra le dégoûter de ma fille, & il ceſſera de m'en parler. Monſeigneur, lui dit-il, je ſuis diſpoſé à vous obéïr, mais je ne livrerai point Cayfacattaddhary, que vous ne m'ayiez donné auparavant une dot de mille ſequins d'or. La ſomme eſt un peu forte, dit le Cady; cependant je vais te la mettre entre les mains. En même tems, il ſe fit apporter un grand ſac plein de ſequins; on en compta mille, on les peſa, & le Teinturier les prit. Alors le Juge ordonna qu'on dreſſât le Contrat; mais lorſqu'il fut queſtion de le ſigner, l'Artiſan proteſta qu'il ne le ſigneroit qu'en preſence de cent perſonnes de Loi. Tu es bien défiant, lui dit le Cady, n'importe, je veux te ſatisfaire, car je ne prétens pas que ta fille m'échappe. Il envoya chercher ſur le champ des Docteurs & des Alfaquins, des Moullas, des gens

de Mosquée & de Justice ; & il en vint plus que le Teinturier n'en avoit demandé.

JOUR LIV.

LORSQUE tous les témoins furent assemblés chez le Juge, Ousta Omar prit la parole : Seigneur Cady, dit-il, je vous donne ma fille, pour être votre épouse légitime, puisque vous vous voulez absolument que je vous l'accorde ; mais je déclare devant tous ces Seigneurs, que c'est à condition que si elle vous déplaît quand vous l'aurez vûë, & qu'il vous prenne envie de la répudier, vous lui donnerez mille sequins d'or comme ceux que j'ai reçûs de vous. Hé bien, je te le jure, dit le Cady, & j'en atteste toute l'Assemblée : es-tu content ? Le Teinturier répondit qu'oüi,

& sortit en disant qu'il alloit lui envoyer la Mariée.

Après le départ d'Omar, toute l'assemblée se sépara, & le Cady demeura seul chez lui. Il y avoit deux ans qu'il étoit marié avec la fille d'un Marchand de Bagdad, avec qui jusques là il avoit vécu en assez bonne intelligence. Cette femme ayant appris que son mari songeoit à de nouvelles Nôces, se mit en colere contre lui : Comment donc, lui dit-elle, deux têtes dans un bonnet ! deux mains dans un gant ! deux épées dans un fourreau ! deux femmes dans une maison ! Ah volage ! puisque les caresses d'une épouse fidelle, & jeune encore, ne sont pas capables de fixer ton inconstance, je suis prête à ceder ma place à ma rivale, & à me retirer chez mes parens : tu n'as qu'à me répudier & me compter ma dot, & tu ne me reverras plus. Tu me fais plaisir

sir de me prévenir, lui répondit le Juge, car je me faisois une peine de t'annoncer mon nouveau mariage. Aussi-tôt il tira d'un coffre une bourse où il y avoit cinq cens sequins d'or, & la lui mettant entre les mains: Tiens, femme, lui dit-il, ta dot est là-dedans : Va, emporte ton trousseau : *Je te répudie* (a) *une fois, deux fois, trois fois je te répudie.* Et afin que tes parens ne doutent point que je ne t'aye répudiée, je vais te donner ces paroles écrites & signées de moi & de mon Nayb, selon les Loix. Il n'y manqua pas, & sa femme se retira chez son pere avec son écrit & son argent.

Il ne la vit pas hors de sa maison, qu'il fit meubler magnifiquement un appartement pour recevoir sa nouvelle Epouse. On y mit des Tapis de pied de velours,

(a) Ce sont les termes dont se servent les Orientaux, quand ils répudient leurs femmes.

avec des Tapisseries & des Sophas de brocard d'or & d'argent : plusieurs Cassolettes remplies d'agréables odeurs, parfumoient la chambre nuptiale. Tout étoit déja prêt, & le Cady attendoit impatiemment Cayfacattaddhari, qui ne venoit point : il appella son fidelle Aga, (*a*) & lui dit : l'aimable objet de mes desirs devroit, ce me semble, être ici ; qui peut la retenir si long-tems chez son pere ? que les momens qui retardent mon bonheur me paroissent longs !

Le Cady impatient de voir sa nouvelle femme, alloit envoyer son Aga chez Ousta Omar, lorsqu'il arriva un Portefaix chargé d'une caisse de Sapin couverte d'un Tapis de taffetas verd. Que m'apporte-tu là, mon ami, lui dit le Juge ? Monseigneur, lui répondit le Portefaix, en posant la caisse

(*a*) C'est le Chef des Eunuques noirs.

à terre, c'est la Mariée ; vous n'avez qu'à ôter le tapis, & vous verrez comme elle est faite. Le Cady ôta le tapis, & appeçut une fille de trois pieds & demi ; elle avoit le visage long & couvert de gale, des yeux enfoncés dans la tête, & plus rouges que du feu ; elle n'avoit point de nez ; il paroissoit seulement au-dessus de sa bouche faite en forme de gueule de Crocodille, deux larges naseaux très-dégoûtans. Il ne put voir cet objet sans horreur ; il remit dessus promptement le tapis, & dit au Portefaix : que veux-tu que je fasse de cet horrible animal ? Seigneur, repartit le Portefaix, c'est la fille de Maître Omar le Teinturier, qui m'a dit que vous l'avez épousée par inclination. Juste Ciel ! s'écria le Cady, est-ce qu'on peut épouser un monstre pareil à celui-là ?

Dans ce moment, le Teintu-

rier qui avoit bien prévû la surprise du Juge, arriva : Misérable, lui dit le Cady, pour qui me prends-tu ? il faut que tu sois bien effronté pour me faire de semblables tours : tu m'oses traiter ainsi, moi, qui puis me venger facilement de mes ennemis ; moi, qui quand il me plaît, met tes pareils dans les fers. Crains ma colere, malheureux ! au lieu de cet épouventable objet que tu m'as envoyé, donne, donne-moi ton autre fille dont rien n'égale la beauté, autrement tu éprouveras bien-tôt ce que peut un Cady irrité. Monseignenr, dit Omar, cessez de me menacer, je vous en supplie, & ne soyez plus en colere contre moi : je jure par le Createur de la lumiere, que je n'ai pas d'autre fille que celle-ci. Je vous ai dit mille fois qu'elle ne vous convenoit point : vous n'avez pas voulu me croire ; à qui vous en prenez-vous ?

JOUR LV.

LE Cady à ce discours rentra en lui même, & dit au Teinturier : Maître Omar, il est venu ici ce matin une fille parfaitement belle, qui m'a dit que vous étiez son pere & que vous la faisiez passer dans le monde pour un monstre, afin que personne n'eût envie de vous la demander en mariage. Monseigneur, lui dit l'Artisan, cette belle fille là est assurément une friponne, & il faut que vous ayiez quelque ennemi.

Alors le Cady baissa la tête sur son estomach & demeura quelque tems à rêver : ensuite prenant la parole ; c'est, dit-il, un malheur qui devoit m'arriver : n'en parlons plus. Fais, je te prie, remporter ta fille chez toi ; garde les mille sequins d'or que je t'ai

donnés ; mais ne m'en demande pas davantage, si tu veux que nous soyions amis.

Quoique le Juge eût juré devant les gens de Loi qu'il donneroit encore mille sequins, si la fille d'Omar ne lui plaisoit pas, cet Artisan n'osa l'obliger à tenir sa parole, de peur de se broüiller avec lui; car il le connoissoit pour un homme très-vindicatif & qui sçavoit trouver facilement l'occasion de nuire à ses ennemis. Il aima mieux se contenter de ce qu'il avoit reçû : Monseigneur, lui dit-il, je vais vous obéïr & vous débarasser de ma fille, mais il faut, s'il vous plaît la répudier auparavant. Oh vrayement, dit le Cady, je n'ai pas dessein d'y manquer, & je t'assure que cela sera bientôt fait. Effectivement, il envoya chercher son Nayb à l'heure même & la répudiation se fit dans les formes. Après quoi,

Maître Omar prit congé du Juge & fit emporter chez lui par le Portefaix, l'horrible Cayfacattaddahri.

Cette avanture fut bientôt ſçûë dans la Ville. Tout le monde en rit & approuva fort la tromperie qu'on avoit faite au Cady, qui n'en fut pas quitte pour le ridicule que cela lui donna dans Bagdad. Nous pouſſâmes la vengeance plus loin : j'allai, par le Conſeil de Mouaffac, trouver le Prince des Fidelles, (*a*) à qui je dis mon nom & contai mon hiſtoire. Je ne ſupprimai pas, comme vous pouvez penſer, les circonſtances qui marquoient davantage la malignité du Cady. Le Calife, après m'avoir écouté fort attentivement, me fit d'obligeans reproches : Prince, me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas eu d'abord recours à moi ? vous aviez honte

(*a*) C'eſt le Titre qu'on donne aux Califes.

ſans doute de votre fortune ; mais vous pouviez ſans rougir vous préſenter à mes yeux dans un état miſerable. Dépend-il des hommes d'être heureux ou malheureux, & n'eſt-ce pas Dieu qui compoſe à ſon gré le tiſſu de notre vie ? deviez-vous craindre que je ne vous fiſſe pas un accüeil favorable ? non : Vous ſçavez que j'aime & que j'eſtime le Roi Bin-Ortoc votre pere, ma Cour étoit un afyle aſſuré pour vous.

Le Calife me fit mille careſſes ; il me donna la Calate (*a*) avec un fort beau diamant qu'il avoit au doigt : il me régala d'un excellent Sorbet, & lorſque je fus de retour chez mon Beau-Pere, j'y trouvai ſix gros pacquets de brocard de Perſe d'or & d'argent, deux pieces de Kemkha (*b*) avec un très-

(*a*) *Galate* en Arabe, Robbe d'honneur, & en Turc *Caffetan*.

(*b*) Damas à grandes fleurs.

beau

beau Cheval Perſan, richement enharnaché. Outre cela il redonna à Mouaffac le Gouvernement de Bagdad : & pour punir le Cady d'avoir voulu tromper Zemroude & ſon pere, il dépoſa ce Juge & le condamna à une priſon perpetuelle, où pour combler ſa miſere, il lui ordonna de vivre avec la fille d'Ouſta Omar.

Peu de jours après mon mariage, j'envoyai un Courrier à Mouſel, pour informer le Roi mon pere de tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de ſa Cour, & pour l'aſſurer en même tems que je m'en retournerois bientôt avec la perſonne que j'avois épouſée. J'attendis impatiemment le retour de mon Courrier ; mais helas! il m'apporta des nouvelles qui m'affligerent fort ; il m'apprit que » Bin-Ortoc ayant ſçû que qua» tre mille Arabes Bédoüins m'a» voient attaqués, & que mon eſ-

» corte avoit été taillée en pieces,
» persuadé que je ne vivois plus,
» en avoit conçu tant de chagrin,
» qu'il s'étoit enfin laissé mourir;
» que le Prince Amadeddin Zen-
» ui mon cousin germain occu-
» poit le Trône; qu'il regnoit avec
» beaucoup d'équité, & que ce-
» pendant, quoiqu'il fût general-
» lement aimé, les peuples n'a-
» voient pas plûtôt appris que j'é-
» tois encore vivant, qu'ils en a-
» voient témoigné une joye in-
» croyable. « Le Prince Amaded-
din lui-même, par une lettre que le Courrier me donna de sa part, m'assuroit de sa fidelité, & me marquoit beaucoup d'impatience de me voir, pour me remettre le Diadême, & devenir mon premier Sujet.

Ces nouvelles me firent prendre la résolution de hâter mon retour à Mousel. Je pris congé du Prince des Fideles, qui me donna

trois mille Chevaux de sa garde pour m'escorter jusques dans mes Etats : & après avoir embrassé Mouaffac & sa femme, je partis de Bagdad avec ma chere Zemroude, qui seroit morte de douleur en quittant son pere & sa mere, si l'amour qu'elle avoit pour moi, n'eût moderé le sentiment.

JOUR LVI.

JE n'avois pas fait la moitié du chemin de Bagdad à Mousel, que l'avant-garde de mon Escorte découvrit la tête d'un corps de Troupes qui marchoit droit à nous. Je crus que c'étoient encore des Arabes Bédoüins. Je mis aussitôt mes gens en bataille, & nous étions déja disposés à combattre, lorsque mes Coureurs me vinrent rapporter que les hommes que

nous prenions pour des Brigands & des Ennemis, étoient des Troupes de Mouſel, qui venoient au-devant de moi ; & qu'Amadeddin Zengui les conduiſoit.

Ce Prince, de ſon côté, ayant appris qui nous étions, ſe détacha de ſa petite Armée pour me venir trouver avec les principaux Seigneurs de Mouſel. Il me parla conformément à ſa lettre, c'eſt-à-dire d'une maniere ſoumiſe & reſpectueuſe ; & toutes les perſonnes de qualité qui l'accompagnoient, m'aſſurerent de leur zele & de leur fidelité. Quelque ſujet que j'euſſe de me défier d'eux, & de penſer que mon Couſin, ſous prétexte de me faire honneur, avoit peut-être deſſein de m'ôter la vie, pour demeurer maître de mon Royaume, j'aimai mieux bannir toute défiance, que de faire connoître que je n'étois pas ſans crainte. Je renvoyai les ſoldats de

la garde du Calife, & confiai mes jours au Prince Amadeddin. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma confiance : au lieu d'être capable de former un noir attentat, il ne songea qu'à me donner des marques de son attachement.

Lorsque nous fûmes arrivés à Mousel, tout le peuple témoigna par des acclamations, le plaisir qu'il avoit de me revoir, & fit pendant trois jours de grandes réjoüissances. Les Boutiques des Asoüaques (*a*) & des Badistans (*b*) furent tapissées en dedans & en dehors, & la nuit elles étoient éclairées de lampions qui formoient les Lettres d'un verset de l'Alcoran : de sorte que chaque Boutique ayant son verset particulier, ce sacré livre se lisoit tout entier dans la Ville ; & il sembloit

(*a*) *Asoüaques* Ce sont les ruës marchandes.
(*b*) *Badistan.* C'est un lieu comme la Foire saint Germain, ou le Palais, tout rempli de Boutiques de Bijoutiers.

que l'Ange Gabriël l'apportât une seconde fois à notre grand Prophete en caracteres lumineux.

Outre cette pieuse illumination, il y avoit sur le devant des Boutiques de grands plats de Pilau de toutes sortes de couleurs en pyramides, avec de grandes jattes pleines de Sorbet & de jus de Grenades, dont les passans buvoient & mangeoient à discretion. A tous les Carrefours, on voyoit des danses de Tchenguis *(a)*, animés par le son des Tambouras *(b)* & des Deffs *(c)*, & les Calenders, selon leur coûtume, couroient par la Ville comme des foux furieux.

(a) Les *Tchenguis* sont des Baladins.

(b) *Tambouras*, especes de Luths fort petits, qui ont cinq cordes de Laiton, & le manche long de deux pieds. On en touche les cordes avec un petit morceau d'écaille de Tortuë, ce qu'on appelle *Tazana*. Cet instrument est d'ordinaire accompagné de la voix.

(c) *Deff*. C'est une espece de Tambour de Basque, qui sert à marquer la mesure dans les Concerts.

Tous les gens de métier montés ſur des chariots parés de clinquant & de banderolles volantes de diverſes couleurs, avec des outils qui marquoient leurs profeſſions, après avoir traverſé la grande ruë, venoient au ſon des fifres, des tymbales & des trompettes, paſſer devant mon Balcon, où Zemroude étoit aſſiſe auprès de moi, & ils nous ſaluoient en criant de toute leur force : *Eſſalat* (a) *oueſſelam Aleik ya reſoul allah, allah yn ſor Aſſultan.*

Maniere de crier *Vive le Roi*, chez les Arabes.

Je ne me contentai pas de partager ces honneurs avec la fille de Mouaffac, je m'étudiai à chercher tout ce qui pouvoit lui faire quelque plaiſir. Je fis mettre dans ſon appartement tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus agréable à la vûë. Je compoſai ſa ſuite de vingt-cinq jeunes

(a) C'eſt-à-dire, Benediction & ſalut ſur toi, ô Apôtre de Dieu ; Dieu donne la victoire au Roi.

Dames Georgiennes, Eſclaves du Serail de mon pere; les unes chantoient & joüoient parfaitement du luth, les autres de la harpe, & les autres danſoient avec autant d'art & de grace que de legereté. Je lui donnai auſſi un Aga *(a)* noir avec douze Eunuques, qui tous avoient quelque talent propre à la divertir.

JOUR LVII.

JE regnois ſur des Sujets fideles & zelés; j'aimois plus que jamais Zemroude, & j'en étois aimé. Je vivois heureux, lorſqu'un jeune Derviche parut à ma Cour. Il s'introduiſit auprès des principaux Seigneurs par un eſprit plaiſant & agréable; il gagna bien-tôt leur amitié par ſes bons mots & ſes reparties juſtes & brillantes.

(a) Aga, Chef des Eunuques noirs.

Il les accompagnoit à la chaſſe, il faiſoit la débauche avec eux, il étoit de toutes leurs parties. Quelques-uns m'en parloient tous les jours, comme d'un homme qui avoit la converſation charmante; & enfin ils firent ſi bien, qu'ils me donnerent envie de le voir & de l'entretenir.

Loin de trouver qu'on m'en eût fait un portrait flatteur, il me parut encore plus ſpirituel qu'on ne me l'avoit dépeint. Son entretien me charma, & me tira d'une erreur où ſont encore aujourd'hui beaucoup de gens de qualité, qui croyent qu'on ne voit qu'à la Cour des eſprits fins & délicats. Je pris tant de goût aux diſcours du Derviche, & il me ſembla même ſi propre aux grandes affaires, que je voulus le mettre au nombre de mes Miniſtres; mais il me remercia, & me dit qu'il avoit fait vœu de n'exercer jamais au-

cun Emploi ; qu'il aimoit à mener une vie libre & indépendante ; qu'il mépriſoit les honneurs & les richeſſes, & ſe contentoit de ce que Dieu, qui a ſoin des plus vils animaux, lui faiſoit trouver pour ſubſiſter : en un mot qu'il étoit content de ſa condition.

J'admirois un homme ſi détaché des choſes du monde, & j'en avois plus d'eſtime pour lui ; je le recevois agréablement toutes les fois qu'il ſe préſentoit pour me faire ſa cour ; s'il étoit dans la foule des Courtiſans, mes yeux l'alloient chercher, & il étoit un de ceux à qui j'adreſſois le plus ſouvent la parole : je conçus inſenſiblement tant d'amitié pour lui, que j'en fis mon Favori.

Un jour que je chaſſois dans un Bois, je m'écartai du gros de la Chaſſe ; & le Derviche ſe trouva ſeul avec moi. Il commença de m'entretenir de ſes voyages, car

quoiqu'il fût encore jeune, il ne laissoit pas d'avoir voyagé. Il me parla de plusieurs choses curieuses qu'il avoit vûës dans les Indes, & entre autres d'un vieux Brachmane qu'il y avoit connu. Ce grand personnage, me dit-il, sçavoit une infinité de secrets, tous plus curieux les uns que les autres : la Nature n'avoit rien d'impenetrable pour lui. Il mourut entre mes bras ; mais comme il m'aimoit, avant que d'expirer il me dit : Mon fils, je veux t'apprendre un secret, afin que tu te souviennes de moi, à condition que tu ne le diras à personne. Je le lui promis, ajoûta le Derviche, & sur la foi de ma promesse, il m'apprit ce secret.

Hé de quelle nature est ce secret, lui dis-je, n'est-ce pas celui de faire de l'or ? Non, Sire, répondit-il, c'est un secret plus rare & bien plus précieux : c'est de rani-

mer un corps mort. Ce n'eſt pas, pourſuivit-il, que je puiſſe rendre à un cadavre la même ame qu'il a perduë, le Ciel ſeul a le pouvoir de faire ce miracle ; mais je puis faire entrer mon ame dans un corps privé de vie, & j'en ferai l'épreuve devant votre Majeſté, quand il lui plaira. Très-volontiers, lui dis-je, & ce ſera tout à l'heure, ſi vous voulez.

Il paſſa fort à propos auprès de nous, dans ce moment, une Biche; je lui décochai une fléche qui la perça & l'abattit. Nous allons voir, repris-je alors, ſi vous ranimerez cet animal. Sire, repartit le Derviche, votre curioſité ſera bien-tôt ſatisfaite : Remarquez bien ce que je vais faire. A peine eut-il achevé ces paroles, que je vis tout à coup tomber ſon corps ſans ſentiment, & en même tems je vis la Biche ſe relever avec beaucoup de legereté. Je vous

laisse à juger de ma surprise ; quoiqu'il ne me fût pas permis de douter de ce que je voyois, je me défiois du rapport de mes yeux. Cependant la Biche me vint flatter, & après avoir fait plusieurs bonds, elle tomba, & aussi-tôt le corps du Derviche qui étoit étendu par terre, se ranima.

Je fus charmé d'un si beau secret, & je priai le Derviche de me l'apprendre : Sire, me dit-il, je suis fâché de ne pouvoir contenter votre envie, mais je promis au Brachmane mourant, de ne faire part de ce secret à personne, & je suis esclave de ma parole. Plus le Derviche se défendoit de satisfaire mes desirs curieux, plus je sentois qu'il les irritoit : Au nom de Dieu, lui dis-je, ne me refuse point la satisfaction que je te demande ; je te promets aussi de ne pas découvrir ce secret, & je jure par celui qui nous a créés tous

deux, que je n'en ferai jamais un mauvais uſage. Le Derviche rêva un moment ; enſuite reprenant la parole : je ne puis, dit-il, tenir contre un Roi que j'aime plus que ma vie : je me rends à tant d'inſtances, auſſi-bien, ajoûta-t-il, je ne fis au Brachmane qu'une ſimple promeſſe, je ne me liai point par un ſerment inviolable : je vais donc apprendre mon ſecret à votre Majeſté. Il ne s'agit que de retenir deux mots ; il ſuffit de les dire mentalement, pour ranimer un cadavre. En même tems il me les apprit.

Je ne les ſçûs pas plûtôt, que je voulus en éprouver la vertu ; je les prononçai dans l'intention de faire paſſer auſſi mon ame dans le corps de la Biche, & je me vis à l'inſtant metamorphoſé en cet animal. Mais le plaiſir que j'avois de ſentir que l'opération ſe faiſoit heureuſement, ſe changea bien-

tôt en douleur : car dès que mes eſprits furent entrés dans le corps de la Biche, le perfide fit paſſer les ſiens dans mon cadavre, & bandant promptement mon arc, il alloit me percer d'une de mes fléches, ſi jugeant à ſon action, de ſon deſſein, je ne me fuſſe dérobé à ſes coups par une prompte fuite. Il ne laiſſa pas de décocher une fléche, mais par bonheur il me manqua.

JOUR LVIII.

ME voilà donc réduit à vivre avec les animaux des montagnes & des bois ; heureux ſi je leur euſſe plus parfaitement reſſemblé, & qu'en perdant la forme humaine, j'euſſe auſſi perdu la raiſon ! je n'aurois pas été la proïe de mille affligeantes réflexions.

Pendant que je déplorois mon infortune dans les Forêts, le Der-

viche occupoit le Trône de Mousel, & ce qui me faisoit beaucoup plus de peine, il possedoit Zemroude. Il laissa dans le bois son corps de Derviche, & fort satisfait d'avoir pris le mien, il goûtoit en paix la douceur de regner. Comme il craignoit pourtant qu'avec le même secret qui m'avoit été si funeste, je ne trouvasse moyen de m'introduire dans le Palais, & de me venger de sa perfidie, il ordonna dès le même jour qu'il se vit à ma place, qu'on tuât toutes les Biches qu'on trouveroit dans le Royaume: voulant, disoit-il, purger ses Etats de cette sorte de bêtes qu'il haïssoit mortellement: & pour mieux engager ses Sujets à détruire ces animaux, il fit publier qu'il donneroit trente sequins pour chaque Biche dont on lui apporteroit la tête.

Les peuples de Mousel animés par l'esperance du gain, se répandirent

dirent dans les campagnes avec leurs arcs & leurs fléches : ils entrent dans les Forêts, parcourent les Montagnes, & percent de leurs traits toutes les Biches qu'ils rencontrerent. Heureuſement leurs coups n'étoient pas à craindre pour moi, car ayant apperçu au pied d'un arbre un Roſſignol mort, je le ranimai ; & ſous cette nouvelle forme, je volai vers le Palais de mon ennemi, & me gliſſai dans l'épais feüillage d'un arbre du jardin. Cet arbre n'étoit pas éloigné de l'appartement de la Reine : là, rêvant à ma triſte avanture, & au bonheur de mon Rival, je m'attendris, & je commençai à chanter mes peines. C'étoit un matin, le ſoleil ſe levoit, & déja pluſieurs oiſeaux charmés de revoir ſa lumiere, exprimoient par leurs chants la joye qui les animoit. Pour moi, peu ſenſible à la clarté du nouveau

jour, je n'étois occupé que de mes ennuis ; les yeux triſtement tournés vers l'appartement de Zemroude, je pouſſois dans les airs une voix ſi plaintive, que j'attirai cette Princeſſe à une fenêtre. Je continuai mon douloureux ramage à ſa vûë, je m'efforçai même de le rendre encore plus touchant, comme ſi j'euſſe pu lui faire comprendre le ſujet de ma douleur. Mais hélas ! elle prenoit plaiſir à m'écouter, & j'avois la mortification de remarquer, qu'au lieu de ſe laiſſer toucher à mes pitoyables accens, elle n'en faiſoit que rire avec une de ſes Eſclaves, qui étoit auſſi accouruë à la même fenêtre pour m'entendre.

Je ne ſortis point du jardin ce jour là ni les autres ſuivans, & j'avois ſoin tous les matins de chanter au même endroit. Zemroude ne manquoit pas non plus de ſe mettre à ſes fenêtres, & ce

qui me parut l'ouvrage du Ciel, elle eut envie de m'avoir. Ecoutez, dit-elle à ses femmes, je veux qu'on prenne ce Rossignol : qu'on aille chercher des Oiseliers, j'aime cet oiseau, j'en suis folle, qu'on fasse si bien qu'on s'en saisisse & qu'on me l'apporte. On obéït à la Reine, on fit venir d'habiles Oiseliers qui me tendirent des filets, & comme je n'avois pas dessein de leur échaper, parce que je voyois bien qu'on n'en vouloit à ma liberté, que pour me rendre esclave de ma Princesse, je me laissai prendre.

D'abord que je fus entre ses mains, elle fit paroître une grande joye : mon Mignon, dit-elle en me flattant, charmant Rossignol, je veux être ta Rose. *(a)* Je

(a) Les Orientaux disent que le Rossignol est amoureux de la Rose. Tous les Poëtes Turcs dans leurs Ouvrages, font mention de cet amour, & ne parlent jamais du Rossignol, qu'ils ne parlent en même tems de la Rose & du Rosier.

me ſens déja pour toi une tendreſſe infinie : A ces mots elle me baiſa, & moi je portai mon bec doucement ſur ſes lévres. Ah le petit fripon, s'écria-t'elle en riant, il ſemble qu'il entende ce que je lui dis. Enfin, après m'avoir careſſé, elle me mit elle-même dans une cage de fils d'or, qu'un Eunuque de ſa maiſon avoit été acheter dans la Ville.

Je chantois tous les jours dès qu'elle étoit éveillée, & lorſque pour me flatter ou me donner quelque choſe, elle ſe preſentoit devant ma cage, bien loin de paroître farouche, j'étendois mes aîles pour lui marquer ma joye, & lui tendois mon petit bec. Elle étoit étonnée de me voir apprivoiſé en ſi peu de tems ; quelquefois elle me tiroit de ma cage & me laiſſoit voler dans ſa chambre, j'allois toûjours à elle pour lui faire des careſſes & recevoir les ſien-

nes ; & si quelqu'une de ses Esclaves me vouloit prendre, je la pinçois très-rudement. Je me rendis par ces manieres peu à peu si cher à Zemroude, qu'elle disoit souvent que si par malheur je venois à mourir, elle en seroit inconsolable, tant elle se sentoit attachée à moi.

Si dans mon malheur j'avois quelque plaisir d'être dans l'appartement de la Reine, je le payois bien cher, quand le Derviche la venoit voir. Quel affreux supplice ! je ne puis même encore aujourd'hui y penser sans fremir ; je levois de tems en tems les yeux au Ciel pour lui demander vengeance ; mes plumes se herissoient, & le cœur bouffi de colere, je m'agitois, je me tourmentois extraordinairement dans ma cage. Si quelquefois la Reine me caressoit devant le traître, & qu'il voulût lui-même me flatter, je lui don-

nois des coups de bec de toute ma force, & faisois paroître beaucoup de fureur : mais ma rage ne servoit qu'à les réjoüir l'un & l'autre, & ne pouvoit me venger.

Zemroude avoit aussi dans sa chambre une Chienne qu'elle aimoit ; cet animal, un jour que nous étions seuls, mourut en faisant ses petits. Sa mort m'inspira la pensée de faire une troisiéme épreuve du secret : il faut, dis-je en moi même, que je passe dans le corps de cette Chienne, je veux voir ce que produira le chagrin que la Princesse aura de la mort de son Rossignol. Je ne sçai pourquoi cette fantaisie me prit, car je ne prévoyois pas à quoi cette nouvelle métamorphose pourroit aboutir, mais ce mouvement me parut un avis secret du Ciel, & je le suivis à tout hasard.

JOUR LXI.

LORSQUE Zemroude revint dans la chambre, son premier soin fut de venir se presenter devant la cage. Dès qu'elle s'apperçut que le Rossignol étoit mort, elle fit un cri qui attira toutes ses Esclaves. Qu'avez-vous, Madame, lui dirent-elles d'un air effrayé, vous est-il arrivé quelque malheur ? Vous me voyez au désespoir, répondit la Princesse en pleurant amerement, mon Rossignol est mort ! mon cher oiseau ! mont petit mari ! pourquoi m'es-tu si-tôt enlevé ? je ne goûterai donc plus la douceur de tes chants ! je ne te reverrai plus ! qu'ai-je fait pour mériter que le Ciel me punisse avec tant de rigueur ?

Elle étoit si affligée, que ses

TAYLOR INST. OXFORD

femmes tâcherent vainement de la consoler, leurs discours ne servirent qu'à irriter sa douleur. Une d'entre elles courut avertir le Derviche de l'état où se trouvoit la Reine. Il se rendit auprès d'elle en diligence, & lui representa que la mort d'un oiseau ne devoit pas causer une si grande affliction ; que la perte n'étoit pas irreparable ; que si elle aimoit tant les Rossignols, & qu'elle en voulût avoir, il étoit aisé de la contenter. Mais il eut beau parler, tous ses raisonnemens furent inutiles, il ne put rien gagner sur Zemroude. Cessez, Seigneur, lui dit-elle, cessez de combattre ma douleur, vous ne la vaincrez jamais ; je sçai bien que c'est une grande foiblesse de ne pouvoir se consoler de la mort d'un oiseau, j'en suis persuadée comme vous, & toutefois je ne puis résister à la force du coup qui m'accable ; j'aimois

mois ce petit animal, il paroissoit sensible aux caresses que je lui faisois, & il y répondoit d'une maniere qui me ravissoit. Si mes femmes s'en approchoient, il se montroit farouche, ou plûtôt dédaigneux, au lieu qu'il venoit audevant de ma main, quand je l'avançois pour le prendre. Il sembloit qu'il se sentît de l'amour pour moi; il me regardoit d'un air tendre & languissant, & l'on eût dit quelquefois, qu'il étoit mortifié de n'avoir pas l'usage de la parole pour m'exprimer ses sentimens, je lisois cela dans ses yeux: Ah! je n'y puis penser sans désespoir; mon aimable oiseau, je t'ai perdu pour jamais! En achevant ces mots, elle redoubla ses pleurs, & parut ne pouvoir souffrir aucune consolation. Je conçûs un présage favorable de la vivacité de cette douleur; j'étois dans un coin de la chambre, où je donnois à tetter à mes petits chiens,

d'où j'entendois tout ce qui se disoit & observois tout ce qui se faisoit, sans qu'on prît garde à moi. J'eus un pressentiment que le Derviche, pour consoler la Reine, mettroit en œuvre son secret, & ce pressentiment ne fut pas faux.

Le Derviche voyant que la Princesse n'étoit pas capable d'écouter la raison, comme il l'aimoit éperdûment & qu'il étoit touché de ses larmes, au lieu de se répandre en discours superflus, il ordonna aux Esclaves de la Reine de sortir de la chambre, & de le laisser seul avec elle. Madame, lui dit-il alors, croyant que personne ne l'entendoit, puisque la mort de votre Rossignol vous fait tant de peine, il faut qu'il revive ; ne vous affligez plus, vous le reverrez vivant ; je promets de le rendre à votre tendresse ; dès demain à votre réveil, vous l'entendrez chanter encore, & vous aurez le plaisir de le caresser.

Je vous entens, Seigneur, lui dit Zemroude, vous me regardez comme une insensée dont il faut flatter la douleur; vous me faites esperer que demain je reverrai mon Rossignol en vie, demain vous remettrez ce miracle au jour suivant, & ainsi en differant toûjours, vous comptez que peu à peu vous me ferez oublier mon oiseau: ou bien, poursuivit-elle, vous avez dessein d'en faire chercher un autre aujourd'hui, & de le mettre à sa place pour tromper mon affliction. Non, ma Reine, repartit le Derviche, non, c'est cet oiseau que vous voyez étendu dans sa cage sans sentiment, ce Rossignol, l'heureux objet d'une si vive douleur, c'est lui-même qui chantera; je lui donnerai une vie nouvelle, & vous pourrez lui prodiguer vos bontés. Il en connoîtra mieux le prix, & vous le verrez encore plus empressé à vous plaire; car ce sera moi qui l'animerai; tous

les matins je le ferai revivre pour vous divertir. Je puis faire ce prodige, continua-t'il, c'eſt un ſecret que je poſſede: ſi vous en doutez, ou ſi vous avez trop d'impatience de revoir votre oiſeau ranimé, je vais le faire revivre tout à l'heure.

Comme la Princeſſe ne lui répondoit point, & qu'il jugeoit par ſon ſilence, qu'elle n'étoit pas bien perſuadée qu'il pût faire ce qu'il diſoit, il alla s'aſſeoir ſur un Sofa, où par la vertu des deux paroles cabaliſtes qui ſervoient comme de vehicule à l'ame pour la faire paſſer dans un cadavre; il laiſſa ſon corps, ou plûtôt le mien, & entra dans celui du Roſſignol. L'oiſeau ſe mit tout auſſi-tôt à chanter dans ſa cage, au grand étonnement de Zemroude. Mais la voix ne tarda gueres à lui manquer, car d'abord qu'il eut commencé ſon ramage, je quittai le corps de la chienne, & me hâtai de reprendre le mien. En mê-

me tems, courant à la cage, j'en tirai bruſquement l'oiſeau, & lui tordis le cou. Que faites-vous, Seigneur, me dit la Princeſſe ? Pourquoi traitez-vous ainſi mon Roſſignol ; ſi vous ne vouliez pas qu'il vive, vous ne deviez pas le rappeller à la vie.

Grâces au Ciel ! m'écriai-je alors, ſans faire attention à ce qu'elle diſoit, tant j'étois occupé de la vengeance que je venois de tirer de l'outrage fait à mon honneur & à mon amour, c'en eſt fait, je viens de punir le perfide dont l'exécrable trahiſon méritoit un plus rigoureux châtiment ! Si Zemroude avoit été ſurpriſe de revoir ſon Roſſignol vivant, elle ne le fut pas moins de m'entendre prononcer ces paroles avec beaucoup d'émotion. Seigneur, me dit-elle, quel tranſport vous agite, & que ſignifie ce que vous venez de dire ?

Je lui racontai tout ce qui m'étoit

arrivé, & je remarquai qu'en lui faisant ce récit elle frémissoit à tous momens : tantôt la honte de m'avoir été infidelle, quoi qu'innocemment, la faisoit rougir, & tantôt la douleur qu'elle en ressentoit, la rendoit plus pâle que la mort.

Elle ne pouvoit douter que je ne fusse veritablement Fadlallah, parce qu'elle sçavoit qu'on avoit trouvé dans le Bois le corps du Derviche, & l'ordre qu'il avoit donné de tuer toutes les Biches.

JOUR LX.

APRE'S avoir achevé d'instruire Zemroude d'une si étrange avanture, je m'en repentis ; j'aurois pû lui dire seulement que quelque grand Cabaliste m'avoit appris le secret de ranimer un corps mort, sans lui parler du tour que le Derviche m'avoit fait. Plût au Ciel

qu'elle eût toûjours ignoré cette horrible perfidie ! peut-être, hélas ! vivroit-elle encore. Mais que dis-je, où mon esprit va-t-il s'égarer ? ne sçai-je pas que les biens & les maux qui doivent nous arriver, sont marqués dans le Ciel ?

La fille de Mouaffac conçut tant de chagrin d'avoir fait le bonheur d'un miserable, qu'il me fut impossible de la consoler. J'eus beau lui representer que son erreur l'excusoit entierement, & que tout le crime devoit être imputé au Derviche, qui l'avoit expié par sa mort; malgré ce que je lui pus dire, malgré les assûrances que je lui donnai de l'aimer toûjours avec la même tendresse, je ne pus lui faire oublier ce désagréable évenement. Elle tomba malade, & mourut entre mes bras en me demandant pardon d'un crime dont elle n'étoit pas coupable, & qui ne m'ôtoit rien de mon amour pour elle.

En effet, quand elle fut morte, & que j'eus rendu à ſon tombeau tous les ſoins que je lui devois, je fis appeller le Prince Amadeddin Zengui : Mon couſin, lui dis-je, je n'ai point d'enfans, je me démets en votre faveur de la Couronne de Mouſel ; je vous l'abandonne, je renonce à la grandeur Souveraine, & veux paſſer le reſte de ma vie dans un état obſcur. Amadeddin, qui m'aimoit veritablement, n'épargna rien pour me détourner de ma réſolution ; mais je lui fis connoître qu'il la combattoit inutilement. Prince, lui dis-je, le deſſein en eſt pris, je vous donne mon rang. Occupez le Trône de Fadlallah, & puiſſiez-vous être plus heureux que lui : Regnez ſur des Peuples qui connoiſſent votre mérite, & ont déja éprouvé le bonheur de vous avoir pour Maître. Pour moi, dégoûté des Grandeurs, je vais dans des climats éloignés, vivre comme

un homme d'une condition commune ; & là, libre des ſoins attachés au pouvoir Souverain, je veux pleurer Zemroude, & me rappellant les jours heureux que nous avons paſſés enſemble, faire mon unique occupation d'un ſi doux ſouvenir.

Je laiſſai donc Amadeddin ſur le Trône de Mouſel, & accompagné ſeulement de quelques Eſclaves, je pris la route de Bagdad, où j'arrivai heureuſement avec beaucoup d'or & de pierreries. J'allai deſcendre chez Mouaffac, ſa femme & lui ne furent pas peu ſurpris de me voir, & ils le furent encore bien davantage, lorſque je leur appris la mort de leur fille, qu'ils aimoient paſſionément. Je ne fis pas ce récit ſans répandre des larmes, ni ſans exciter les leurs. Je ne demeurai pas long-tems à Bagdad ; je me joignis à un grand nombre de Pelerins qui alloient à la Mecque, où après avoir

fait mes dévotions, je trouvai par hazard une compagnie de Pelerins Tartares, avec qui je vins en Tartarie. Nous passâmes par cette Ville, j'en trouvai le séjour agréable, je m'y arrêtai, je m'y établis, & il y a près de quarante années que j'y demeure. J'y passe pour un Etranger qui s'est autrefois mêlé de negoce; je mene une vie retirée, je ne vois presque personne, Zemroude est toûjours presente à ma pensée, & je prens plaisir à m'en ressouvenir.

CONTINUATION de l'Histoire du Prince Calaf, & de la Princesse de la Chine.

FADLALLAH ayant achevé le récit de ses avantures, dit à ses Hôtes: voilà mon Histoire. Vous voyez par mes malheurs & par les vôtres, que la vie humaine est un roseau sans cesse agité par le vent

froid du Nord. Je vous dirai pourtant que je vis heureux & tranquille depuis que je suis à Jaïc ; je ne me repens point d'avoir abandonné la Couronne de Mousel, je trouve des douceurs dans l'obscurité du sort dont je joüis. Timurtasch, Elmaze & Calaf donnerent mille loüanges au fils de Bin-Ortoc ; le Can admira la résolution qu'il avoit pû prendre de se dépoüiller lui-même de ses Etats, pour vivre comme un particulier dans une terre étrangere, où l'on ne sçavoit pas même le rang qu'il avoit autrefois tenu dans le monde. Elmaze loüa la fidelité qu'il avoit gardée à Zemroude, & le ressentiment qu'il avoit eu de sa mort. Et enfin Calaf lui dit : Seigneur, il seroit à souhaiter que tous les hommes qui sont dans l'adversité, eussent autant de constance que vous en avez fait paroître dans la mauvaise fortune.

Ils continuerent de s'entretenir

juſqu'à ce qu'il fût tems de ſe retirer. Alors Fadlallah appella ſes Eſclaves, qui apporterent des bougies dans des flambeaux faits de bois d'Aloës, & menerent le Can, la Princeſſe & ſon fils dans un appartement où regnoit la même ſimplicité qu'on voyoit dans le reſte de la maiſon. Elmaze & Timurtaſch demeurerent dans une chambre, & Calafalla ſe coucher dans une autre. Le lendemain matin, le Vieillard entra dans l'appartement de ſes Hôtes, lorſqu'ils furent levés, & il leur dit: Vous n'êtes pas ſeuls malheureux, on vient de m'apprendre qu'un Ambaſſadeur du Sultan de Carizme arriva hier au ſoir dans cette ville; que ſon Maître l'envoye à Ilenge-Can, pour le prier, non ſeulement de ne pas donner un aſyle au Can des Nogaïs ſon ennemi, mais même de le faire arrêter, s'il paſſe par le païs de Jaïc. Effectivement, pourſuivit

Fadlallah, le bruit court que ce Can infortuné, de peur de tomber entre les mains du Sultan de Carizme, a quitté sa Capitale, & s'est sauvé avec sa famille. A cette nouvelle, Timurtasch & Calaf changerent de couleur, & la Princesse s'évanoüit.

JOUR LXI.

L'EVANOUISSEMENT d'Elmaze, aussi bien que le trouble du pere & du fils, firent juger à Fadlallah que ses Hôtes n'étoient pas des Marchands. Je vois bien, leur dit-il, après que la Princesse eut repris l'usage de ses sens, que vous prenez beaucoup de part aux malheurs du Can des Nogaïs, ou plûtôt, vous dirai-je ce que je pense? je croi que vous êtes tous trois les déplorables objets de la haine du Sultan. Oüi, Seigneur, lui dit Ti-

murtaſch, nous ſommes les victimes qu'il veut ſacrifier. Je ſuis le Can des Nogaïs ; vous voyez ma femme & mon fils ; nous aurions tort de ne nous pas découvrir à vous, après la reception & la confidence que vous nous avez faites. J'eſpere même que par vos conſeils, vous nous aiderez à ſortir de l'embarras où nous nous trouvons.

La conjoncture eſt aſſez délicate, repliqua le vieux Roi de Mouſel, je connois Ilenge-Can, il craint le Sultan de Carizme, & il ne faut pas douter que pour lui plaire, il ne vous faſſe chercher par tout. Vous ne ſerez point en ſûreté chez moi, ni dans aucune autre maiſon de cette Ville : vous n'avez point d'autre parti à prendre, que de ſortir promptement du Païs de Jaïc ; paſſez la riviere d'Irtiche, & gagnez le plûtôt qu'il vous ſera poſſible les frontieres de la Tribu de Berlas. Timurtaſch, ſa femme & Calaf

goûterent cet avis. Auſſi-tôt Fadlallah leur fit préparer trois Chevaux avec des proviſions, & leur donnant une bourſe pleine de pieces d'or : Partez vîte, leur dit-il, vous n'avez point de tems à perdre, dès demain, peut-être, Ilenge-Can vous fera chercher.

Ils rendirent au vieux Roi les graces qu'ils lui devoient ; ils ſortirent enſuite de Jaïc, paſſerent l'Irtiche, & arriverent après pluſieurs jours de marche, ſur les terres de la Tribu de Berlas. Ils s'arrêterent à la premiere Horde (*a*) qu'ils rencontrerent, ils y vendirent leurs Chevaux, & y vécurent avec aſſez de tranquillité tant qu'il eurent de l'argent, mais lorſqu'il vint à leur manquer, les chagrins du Can ſe renouvellerent. Pourquoi, diſoit-il, faut-il que je ſois encore au

(*a*) *Horde.* C'eſt un grand nombre de Tentes dreſſées dans la Campagne, qui font une eſpece de Ville, & qui ſervent de demeure aux Tartares.

monde ? ne valoit-il pas bien mieux attendre dans mes Etats mon ſuperbe ennemi, & périr en défendant ma ville Capitale, que de conſerver une vie qui n'eſt qu'un enchaînement de malheurs ? C'eſt en vain que nous ſouffrons patiemment nos diſgraces, le Ciel ne nous rendra jamais heureux, puiſque malgré la ſoumiſſion que nous avons à ſes ordres, il nous laiſſe toûjours dans la miſere. Seigneur, lui dit Calaf, ne déſeſperons point de voir finir nos maux ; le Ciel qui diſpoſe des évenemens, nous en prépare peut-être d'agréables, que nous ne pouvous prévoir. Allons, pourſuivit-il, à la principale Horde de cette Tribu, j'ai un preſſentiment que notre fortune y pourra changer de face.

Ils allerent donc tous trois à la Horde où demeuroit le Can de Berlas. Ils entrerent ſous une grande Tente qui ſervoit d'Hôpital aux

pauvres

pauvres Etrangers, & ils ſe coucherent dans un coin, fort en peine de ce qu'ils feroient pour ſubſiſter. Calaf laiſſa ſon pere & ſa mere en cet endroit, ſortit, & s'avança dans la Horde en demandant la charité aux paſſans; il en reçut une petite ſomme d'argent, dont il acheta des proviſions, qu'il porta ſur la fin du jour à ſon pere & à ſa mere. Ils ne purent tous deux s'empêcher de pleurer, quand ils ſçurent que leur fils venoit de demander l'aumône. Calaf s'attendrit avec eux, & leur dit: Rien, je l'avouë, ne me paroît plus mortifiant, que d'être réduit à mendier: cependant ſi je ne puis autrement vous procurer du ſecours, je le ferai, quelque honte qu'il m'en coûte. Mais, ajoûta-t-il, vous n'avez qu'à me vendre comme un Eſclave, & de l'argent qu'il vous en reviendra, vous aurez de quoi vivre long-tems. Que dites-vous, mon fils, s'écria Timurtaſch

à ce discours ? vous nous proposez de vivre aux dépens de votre liberté ! ah, dure plûtôt toûjours l'infortune qui nous accable ! s'il faut vendre quelqu'un de nous trois, pour secourir les deux autres, c'est moi ; je ne refuse point de porter pour vous deux le joug de la servitude.

Seigneur, reprit Calaf, il me vient une pensée : demain matin j'irai me mettre parmi les Portefaix : quelqu'un m'employera, & nous vivrons ainsi de mon travail. Ils s'arrêterent à ce parti. Le jour suivant, le Prince se mêla parmi les Portefaix de la Horde, & attendit que quelqu'un voulût se servir de lui ; mais il arriva par malheur que personne ne l'employa ; de maniere que la moitié de la journée étoit déja passée, qu'il n'avoit encore rien gagné. Cela l'affligeoit fort : si je ne fais pas mieux mes affaires, dit-il en lui-même, com-

ment pourrai-je nourrir mon pere & ma mere ?

Il s'ennuya d'attendre en vain parmi les Portefaix que quelqu'un vînt s'adreſſer à lui ; il ſortit de la Horde, & s'avança dans la campagne pour rêver plus librement aux moyens de ſubſiſter. Il s'aſſit ſous un arbre, où après avoir prié le Ciel d'avoir pitié de ſa ſituation, il s'endormit. A ſon réveil, il apperçut auprès de lui un Faucon d'une beauté ſinguliere ; il avoit la tête ornée d'un panache de mille couleurs, & il portoit au cou une chaîne de feüilles d'or garnie de diamans, de topaſes & de rubis. Calaf qui entendoit la Fauconnerie, lui préſenta le poignet, & l'Oiſeau ſe mit deſſus. Le Prince des Nogaïs en eut beaucoup de joye : Voyons, dit-il en lui-même, où ceci nous menera ; cet Oiſeau, ſelon toutes les apparences, appartient au Souverain de cette Horde. Il ne ſe

trompoit pas, c'étoit le Faucon d'Alinguer Can de Berlas, que ce Prince avoit perdu à la chaſſe le jour precedent. Ses grands Veneurs le cherchoient dans la campagne, avec d'autant plus d'ardeur & d'inquiétude, que leur Maître les avoit menacés du dernier ſupplice, s'ils revenoient à la Cour ſans ſon Oiſeau, qu'il aimoit paſſionnément.

JOUR LXII.

LE Prince Calaf rentra dans la Horde avec le Faucon. Auſſitôt tout le peuple ſe mit à crier: Hé voilà le Faucon du Can retrouvé! beni ſoit le jeune homme qui va réjoüir notre Prince en lui portant ſon Oiſeau. Effectivement lorſque Calaf fut arrivé à la Tente Royale, & qu'il y parut avec le Faucon, le Can tranſporté de joye courut à

ſon Oiſeau, & lui fit mille careſſes. Enſuite, s'adreſſant au Prince Nogaïs, il lui demanda où il l'avoit trouvé ? Calaf raconta la choſe comme elle s'étoit paſſée. Après cela le Can lui dit : Tu me parois Etranger, de quel Païs es-tu, & quelle eſt ta profeſſion ? Seigneur, lui répondit le fils de Timurtaſch en ſe proſternant à ſes pieds, je ſuis fils d'un Marchand de Bulgarie, qui poſſedoit de grands biens ; je voyageois avec mon pere & ma mere dans le Païs de Jaïc ; nous avons rencontré des voleurs qui ne nous ont laiſſé que la vie, & nous ſommes venus juſqu'à cette Horde en mendiant.

Jeune homme, reprit le Can, je ſuis bien aiſe que ce ſoit toi qui ayes trouvé mon Faucon, car j'ai juré d'accorder à la perſonne qui me le rapporteroit, les trois choſes qu'il voudroit me demander, ainſi tu n'as qu'à parler : dis-moi ce que

tu ſouhaites que je te donne, & ſois ſûr de l'obtenir. Puiſqu'il m'eſt permis de demander trois choſes, repartit Calaf, je voudrois premierement que mon pere & ma mere qui ſont à l'Hôpital, euſſent une Tente particuliere dans le quartier de votre Majeſté, qu'ils fuſſent entretenus à vos dépens le reſte de leurs jours, & ſervis même par des Officiers de votre Maiſon. Secondement, je déſire un des plus beaux Chevaux de vos Ecuries tout ſellé & bridé. Et enfin, un habillement complet & magnifique, avec un riche ſabre, & une bourſe pleine de pieces d'or, pour pouvoir faire commodément un voyage que je médite. Tes vœux ſeront ſatisfaits, dit Alinguer, amene-moi ton pere & ta mere, je commencerai dès aujourd'hui à les faire traiter comme tu le ſouhaites, & demain, vêtu de riches habits, & monté ſur le plus beau Cheval de mes Ecuries, tu

pourras t'en aller où il te plaira.

Calaf se prosterna une seconde fois devant le Can, & après l'avoir remercié de ses bontés, il se rendit à la Tente où Elmaze & Timurtasch l'attendoient impatiemment. Je vous apporte de bonnes nouvelles, leur dit-il, notre sort est déja changé. En même tems il leur raconta tout ce qui lui étoit arrivé. Cette avanture leur fit plaisir; ils la regarderent comme une marque infaillible que la rigueur de leur destinée commençoit à s'adoucir. Ils suivirent volontiers Calaf, qui les conduisit à la Tente Royale, & les présenta au Can. Ce Prince les reçut fort bien, & leur promit qu'il tiendroit exactement la promesse qu'il avoit faite à leur fils. Il n'y manqua pas; il leur donna dès ce jour là une Tente particuliere, il les fit servir par des Esclaves & des Officiers de sa Maison, & il ordonna qu'on les traitât comme lui-même.

Le lendemain Calaf fut revêtu de riches habits ; il reçut de la main même du Prince Alinguer un Sabre dont la poignée étoit de diamans, avec une bourſe remplie de ſequins d'or, & enſuite on lui amena un très-beau Cheval Turcoman. Il le monta devant toute la Cour, & pour montrer qu'il ſçavoit manier un Cheval, il lui fit faire cent caracoles d'une maniere qui charma le Prince & ſes Courtiſans.

Après avoir remercié le Can de toutes ſes bontés, il prit congé de lui. Il alla trouver Timurtaſch & la Princeſſe Elmaze : J'ai une extrême envie, leur dit-il de voir le grand Royaume de la Chine, permettez-moi de la ſatisfaire. J'ai un preſſentiment que je me ſignalerai par quelque action d'éclat, & que je gagnerai l'amitié du Monarque qui tient ſous ſes Loix de ſi vaſtes Etats. Souffrez que vous laiſſant ici dans un aſyle où vous êtes en ſûreté,

sûreté, & où rien ne vous manque, je suive le mouvement qui m'entraîne, ou plûtôt que je m'abandonne au Ciel qui me conduit. Va, mon fils, lui dit Timurtasch, cede au noble transport qui t'agite ; cours au sort qui t'attend ; hâte par ta vertu la lente prosperité qui doit succeder à notre infortune, ou par un beau trépas, mérite une place éclatante dans l'histoire des Princes malheureux. Parts, nous attendrons de tes nouvelles dans cette Tribu, & nous reglerons notre fortune sur la tienne.

Le jeune Prince des Nogaïs embrassa son pere & sa mere, & prit le chemin de la Chine. Il n'est point marqué dans les Auteurs, qu'il éprouva quelque avanture sur la route, ils disent seulement, qu'étant arrivé à la grande Ville de Canbalec, autrement Pequin, il descendit auprès d'une maison qui étoit à l'entrée, & où demeuroit

une petite Vieille qui étoit veuve. Calaf se presenta à la porte ; aussitôt la Vieille parut. Il la salüa & lui dit : Ma bonne mere, voudriez-vous bien recevoir chez vous un Etranger ? si vous pouvez me donner un logement dans votre maison, j'ose vous assûrer que vous n'en aurez point de chagrin. La Vieille envisagea le jeune Prince, & jugeant à sa bonne mine, ainsi qu'à son habillement, que ce n'étoit pas un hôte à dédaigner, elle lui fit une profonde inclination de tête, & lui répondit : Jeune Etranger de grande apparence, ma maison est à votre service, aussi-bien que tout ce qu'il y a dedans. Et avez-vous, reprit-il, un lieu propre à mettre mon Cheval ? Oüi, dit-elle, j'en ai. En même tems elle prit le Cheval par la bride, & le mena dans une petite Ecurie qui étoit sur le derriere de sa maison. Ensuite elle revint trouver Calaf,

qui ſe ſentant beaucoup d'appétit, lui demanda ſi elle n'avoit perſonne qui pût lui aller acheter quelque choſe au marché ? La Veuve repartit qu'elle avoit un petit fils de douze ans, qui demeuroit avec elle, & qui s'acquitteroit fort bien de cette commiſſion. Alors le Prince tira de ſa bourſe un ſequin d'or & le mit entre les mains de l'enfant qui ſortit pour aller au marché.

Pendant ce tems-là, l'Hôteſſe ne fut pas peu occupée à ſatisfaire la curioſité de Calaf. Il lui fit mille queſtions ; il lui demanda quelles étoient les mœurs des Habitans de la Ville ? combien on comptoit de Familles dans Pequin ? & enfin la converſation tomba ſur le Roi de la Chine. Apprenez-moi de grace, lui dit Calaf, de quel caractere eſt ce Prince ? Eſt-il genereux, & penſez-vous qu'il fît quelque attention au zéle d'un jeune Etranger qui s'offriroit à le ſervir contre ſes Enne-

mis ? en un mot, mérite-t'il qu'on s'attache à ſes interêts ? Sans doute, répondit la Vieille, c'eſt un très-bon Prince, qui aime ſes Sujets autant qu'il en eſt aimé, & je ſuis fort ſurpriſe que vous n'aïez pas oüi parler de notre bon Roi Altoun-Can, car la réputation de ſa bonté s'eſt répanduë par tout le monde.

Sur le portrait que vous m'en faites, repliqua le Prince Nogaïs, je juge que ce doit être le Monarque du monde le plus heureux & le plus content. Il ne l'eſt pourtant pas, repartit la Veuve : on peut dire même qu'il eſt fort malheureux. Premierement, il n'a point de Prince pour lui ſucceder, il ne ne peut avoir d'enfant mâle, quelques prieres, quelques bonnes œuvres qu'il faſſe pour cela. Je vous dirai pourtant que le chagrin de n'avoir point de fils, ne fait pas ſa plus grande peine ; ce qui trouble le repos de ſa vie, c'eſt la Princeſſe

Tourandocte sa fille unique. Hé pourquoi, repliqua Calaf, est-elle un supplice pour lui? Je vais vous le dire, repartit la Veuve; je puis vous parler sçavamment de cela, car c'est un récit que m'a fait souvent ma fille, qui a l'honneur d'être au Serail parmi les Esclaves de la Princesse.

JOUR LXIII.

LA Princesse Tourandocte, poursuivit la vieille Hôtesse du Prince des Nogaïs, est dans sa dix-neuviéme année; elle est si belle, que les Peintres qui en ont fait le portrait, quoique des plus habiles de l'Orient, ont tous avoüé qu'il avoient honte de leur ouvrage, & que le pinceau du monde qui sçauroit le mieux attraper les charmes d'un beau visage, ne pourroit prendre tous ceux de la Princesse

de la Chine : cependant les divers portraits qu'on en a faits, quoiqu'infiniment au-dessous de la nature, n'ont pas laissé de produire de terribles effets.

Elle joint à sa beauté ravissante un esprit si cultivé, qu'elle sçait non seulement tout ce qu'on a coûtume d'enseigner aux personnes de son rang, mais même les Sciences qui ne conviennent qu'aux hommes. Elle sçait tracer les differens caracteres de plusieurs sortes de langues, elle possede l'Arithmetique, la Geographie, la Philosophie, les Mathematiques, le Droit, & sur tout la Theologie ; elle a lû les Loix & la Morale de notre Legislateur *(a)* Berginghuzin : enfin, elle est aussi habile que tous les Docteurs ensemble. Mais ses belles qualités sont effacées par une dureté d'ame sans exemple ; elle ter-

(a) Les Chinois le nomment aussi le Prophete Jatmouny. C'est apparemment Confutius

nit tout son mérite par une détestable cruauté.

Il y a deux ans que le Roi de Thebet l'envoya demander en mariage pour le Prince son fils, qui en étoit devenu amoureux sur un portrait qu'il en avoit vû. Altoun-Can ravi de cette alliance, la proposa à Tourandocte. Cette fiere Princesse, à qui tous les hommes paroissoient mépriſables, tant sa beauté l'a rendu vaine, rejetta la proposition avec dédain. Le Roi se mit en colere contre elle, & lui déclara qu'il vouloit être obéï. Mais au lieu de se soûmettre de bonne grace aux volontés de son pere, elle pleura de dépit de ce qu'on prétendoit la contraindre. Elle s'affligea sans moderation, comme si l'on eût eu envie de lui faire un grand mal : enfin elle se tourmenta de maniere qu'elle tomba malade. Les Medecins connoissant la cause de sa maladie, dirent au Roi que tous leurs reme-

des étoient inutiles, & que la Princeſſe perdroit infailliblement la vie, s'il s'obſtinoit à lui vouloir faire épouſer le Prince de Thebet.

Alors le Roi, qui aime ſa fille éperduëment, effraïé du péril où elle étoit, l'alla voir, & l'aſſura qu'il renvoyeroit l'Ambaſſadeur de Thebet avec un refus. Ce n'eſt pas aſſez, Seigneur, lui dit la Princeſſe, j'ai réſolu de me laiſſer mourir, à moins que vous ne m'accordiez ce que j'ai à vous demander. Si vous ſouhaitez que je vive, il faut que vous vous engagiez par un ſerment inviolable à ne point gêner mes ſentimens, & que vous faſſiez publier un Edit par lequel vous declarerez que de tous les Princes qui me rechercheront, nul ne pourra m'épouſer, qu'il n'ait auparavant répondu pertinemment aux queſtions que je lui ferai devant tous les gens de Loi qui ſont dans cette Ville : que s'il y répond bien, je

conſens qu'il ſoit mon époux ; mais que s'il y répond mal, on lui tranchera la tête dans la cour de votre Palais.

Par cet Edit, ajoûta-t-elle, qu'on fera ſçavoir aux Princes Etrangers qui arriveront à Pequin, on leur ôtera l'envie de me demander en mariage, & c'eſt ce que je ſouhaite : car je hais les hommes, & ne veux point me marier. Mais, ma fille, lui dit le Roi, ſi quelqu'un mépriſant mon Edit, ſe préſente & répond juſte à vos queſtions..... Ho, c'eſt ce que je ne crains pas, interrompit-elle avec précipitation, j'en ſçai faire de ſi difficiles, que j'embaraſſerois les plus grands Docteurs ; j'en veux bien courir le riſque. Altoun-Can rêva quelque tems à ce que la Princeſſe exigeoit de lui : Je vois bien, dit-il en lui-même, que ma fille ne veut point ſe marier, & qu'en effet cet Edit épouvantera tous ſes Amans ; ainſi

je ne hazarde rien en lui donnant cette satisfaction ; il n'en peut arriver aucun malheur : quel Prince seroit assez fou pour affronter un si affreux péril ?

Enfin le Roi, persuadé que cet Edit n'auroit point de mauvaises suites, & que l'entiere guérison de sa fille en dépendoit, le fit publier, & jura sur les Loix de Berginghuzin, de le faire exactement observer. Tourandocte rassurée par ce serment sacré, qu'elle sçavoit que le Roi son pere n'oseroit violer, reprit ses forces, & joüit bien-tôt d'une parfaite santé.

Cependant le bruit de sa beauté attira plusieurs jeunes Princes Etrangers à Pequin ; l'on eut beau leur faire sçavoir la teneur de l'Edit, comme tout le monde a bonne opinion de son esprit, & sur tout les jeunes gens, ils eurent l'audace de se présenter pour répondre aux questions de la Princesse, &

n'en pouvant percer le sens obscur, ils périrent tous miserablement l'un après l'autre. Le Roi, il faut lui rendre cette justice, paroît fort touché de leur sort. Il se repent d'avoir fait un serment qui le lie, & quelque tendresse qu'il ait pour sa fille, il aimeroit mieux l'avoir laissé mourir, que de l'avoir conservé à ce prix. Il fait tout ce qui dépend de lui pour prévenir ces malheurs. Lorsqu'un Amant, que l'Ordonnance n'a pû rétenir, vient lui demander la main de la Princesse, il s'efforce de le détourner de sa résolution, & il ne consent jamais qu'à regret, qu'il s'expose à perdre la vie. Mais il arrive ordinairement, qu'il ne sçauroit persuader ces jeunes téméraires. Ils ne sont occupés que de Tourandocte, & l'esperance de la posseder les étourdit sur la difficulté qu'il y a de l'obtenir.

Mais si le Roi du moins se montre sensible à la perte de ces mal-

heureux Princes, il n'en eſt pas de même de ſa barbare fille. Elle s'applaudit des ſpectacles ſanglans que ſa beauté donne aux Chinois. Elle a tant de vanité, que le Prince le plus aimable lui paroît non ſeulement indigne d'elle, mais même fort inſolent d'oſer élever ſa penſée juſqu'à ſa poſſeſſion, & elle regarde ſon trépas comme un juſte châtiment de ſa témerité.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'eſt que le Ciel permet ſouvent que des Princes viennent ſe ſacrifier à cette inhumaine Princeſſe. Il n'y a pas long-tems qu'un Prince qui ſe flattoit d'avoir aſſez d'eſprit pour répondre à ſes queſtions, a perdu la vie; & cette nuit il en doit périr un autre, qui pour ſon malheur eſt venu à la Cour de la Chine dans la même eſperance.

JOUR LXIV.

CALAF fut fort attentif au récit de la Vieille. Je ne comprens pas, lui dit-il, après qu'elle eut achevé de parler, comment il ſe trouve des Princes aſſez dépourvûs de jugement pour aller demander la Princeſſe de la Chine. Quel homme ne doit pas être effrayé de la condition ſans laquelle on ne ſçauroit l'obtenir. D'ailleurs, quoi qu'en puiſſent dire les Peintres qui en ont fait le portrait, quoiqu'ils aſſurent que leur ouvrage n'eſt qu'une image imparfaite de ſa beauté, je croi plûtôt qu'ils lui ont prêté des charmes, & que leurs Peintures ſont flatteuſes, puiſqu'elles ont produit des effets ſi puiſſans. Enfin, je ne puis penſer que Tourandocte ſoit auſſi belle que vous le dites. Seigneur, repli-

qua la Veuve, elle eſt encore plus charmante que je ne vous l'ai dit, & vous pouvez m'en croire, car je l'ai vûë pluſieurs fois en allant voir ma fille au Serail. Faites-vous, ſi vous voulez, une idée à plaiſir, raſſemblez dans votre imagination tout ce qui peut contribuer à compoſer une beauté parfaite, & ſoyez perſuadé que vous ne ſçauriez vous repreſenter un objet qui approche de la Princeſſe.

Le Prince des Nogaïs ne pouvoit ajoûter foi au diſcours de ſon Hôteſſe, tant il le trouvoit hyperbolique: il en reſſentoit pourtant, ſans ſçavoir pourquoi, un ſecret plaiſir. Mais, ma mere, reprit-il, les queſtions que propoſe la fille du Roi, ſont-elles ſi difficiles qu'on ne puiſſe y répondre d'une maniere qui ſatisfaſſe les gens de Loi qui en ſont les Juges? Pour moi, je m'imagine que les Princes qui n'en peuvent pénetrer le ſens, ſont tous de petits

génies, ou des ignorans. Non, non, repartit la Vieille, il n'y a point d'énigme plus obſcure que les queſtions de la Princeſſe, & il eſt preſque impoſſible d'y bien répondre.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi de Tourandocte & de ſes Amans infortunés, le petit garçon qu'on avoit envoyé au Marché, revint chargé de proviſions. Calaf s'aſſit à une table que la Veuve lui dreſſa, & mangea comme un homme qui mouroit de faim. Sur ces entrefaites la nuit arriva, & bientôt on entendit dans la Ville les Tymbales (*a*) de la Juſtice. Le Prince demanda ce que ſignifioit ce bruit. C'eſt, lui dit la Vieille, pour avertir le peuple qu'on va executer quelqu'un à mort, & le malheureux qui doit être immolé, eſt ce Prince que je vous ai dit qui devoit cette nuit perdre la vie,

(*a*) Ce ſont des Tymbales qu'on bat lorſqu'on veut faire quelque triſte execution.

pour avoir mal répondu aux queſtions de la Princeſſe. On a coûtume de punir les coupables pendant le jour ; mais ceci eſt un cas particulier. Le Roi dans ſon cœur déteſte le ſupplice qu'il fait ſouffrir aux Amans de ſa fille, & il ne veut pas que le Soleil ſoit témoin d'une action ſi cruelle. Le fils de Timurtaſch eut envie de voir cette execution, dont la cauſe lui paroiſſoit bien ſinguliere ; il ſortit de la maiſon de ſon Hôteſſe, & rencontrant dans la ruë une grande foule de Chinois que la même curioſité animoit, il ſe mêla parmi eux, & ſe rendit dans la cour du Palais où ſe devoit paſſer une ſi tragique ſcene.

Il vit au milieu un *Schebtcheraghe* autrement une tour de bois fort élevée, dont le dehors, du haut juſqu'en bas, étoit couvert de branches de Cyprés, parmi leſquelles il y avoit une prodigieuſe quantité de lampes qui étoient fort bien arrangées,

rangées, & qui répandoient une si grande lumiere, que toute la cour en étoit éclairée. A quinze coudées de la Tour, s'élevoit un Echafaut tout couvert de Satin blanc(a) & autour duquel regnoient plusieurs Pavillons de Taffetas de la même couleur. Derriere ces Tentes, deux mille Soldats de la garde d'Altoun-Can, l'épée nuë & la hache à la main, formoient une double haye qui servoit de barriere au peuple. Calaf regardoit avec attention tout ce qui s'offroit à sa vûë, lorsque tout à coup la triste cérémonie dont on voyoit l'appareil, commença par un bruit confus de tambours & de cloches, qui du haut de la Tour se faisoient entendre de fort loin. En même tems vingt Mandarins & autant de gens de Loi, tous vêtus de longues robes de laine blanche, sortirent du Pa-

(a) Le blanc, chez les Chinois, est une marque de deüil.

lais, s'avancerent vers l'Echafaut; & après en avoir fait trois fois le tour, allerent s'asseoir sous les Pavillons.

Ensuite parut la victime, ornée de fleurs entrelassées de feüilles de Cyprés, avec une banderolle bleuë sur la tête, & non une banderolle rouge (*a*) comme les criminels que la Justice a condamnés. C'étoit un jeune Prince qui avoit à peine dix-huit ans; il étoit accompagné d'un Mandarin qui le tenoit par la main, & suivi de l'Executeur. Ils monterent tous trois sur l'Echafaut: aussi-tôt le bruit des tambours & des cloches cessa. Le Mandarin alors adressa la parole au Prince, d'un ton de voix si haut, que la moitié du peuple l'entendit: Prince, lui dit-il, n'est-il pas vrai qu'on vous a fait sçavoir la teneur de l'Edit du Roi, dès que vous vous

(*a*) Chez les Chinois, un criminel qu'on mene au supplice, a sur la tête une banderolle rouge.

êtes presenté pour demander la Princesse en mariage ? N'est-il pas vrai encore, que le Roi a fait tous ses efforts pour vous détourner de votre téméraire résolution ? Le Prince ayant répondu qu'oüi : Reconnoissez donc, reprit le Mandarin, que c'est votre faute, si vous perdez aujourd'hui la vie, & que le Roi & la Princesse ne sont pas coupables de votre mort. Je la leur pardonne, repartit le Prince, je ne l'impute qu'à moi-même, & je prie le Ciel de ne leur demander jamais compte du sang qu'on va répandre.

Il n'eut pas achevé ces paroles, que l'Executeur lui abattit la tête d'un coup de sabre. L'air, à l'instant, retentit de nouveau du son des cloches & du bruit des tambours. Cependant douze Mandarins vinrent prendre le corps ; ils l'enfermerent dans un cercüeil d'Yvoire & d'Ebene, & le mirent

dans une petite Litiere, que ſix d'entre eux porterent ſur leurs épaules dans les jardins du Serail, ſous un Dôme de Marbre blanc, que le Roi avoit fait bâtir exprès pour être le lieu de la ſepulture de tous les malheureux Princes qui devoient avoir le même ſort. Il alloit ſouvent pleurer ſur le tombeau de ceux qui y étoient, & il tâchoit, en honorant leurs cendres de ſes larmes, d'expier en quelque façon la barbarie de ſa fille.

JOUR LXV.

D'ABORD que les Mandarins eurent emporté le Prince qui venoit de périr, le peuple & les gens de Loi ſe retirerent dans leurs maiſons, en blâmant le Roi d'avoir eu l'imprudence de conſacrer la fureur par un ſerment qu'il ne pouvoit violer. Calaf demeura

dans la cour du Palais, occupé de mille penſées confuſes ; il s'apperçut qu'il y avoit auprès de lui un homme qui fondoit en pleurs ; il jugea bien que c'étoit quelqu'un qui prenoit beaucoup de part à l'execution qui venoit de ſe faire ; & ſouhaitant d'en ſçavoir davantage, il lui adreſſa la parole : Je ſuis touché, lui dit-il, de la vive douleur que vous faites paroître, & j'entre dans vos peines, car je ne doute pas que vous n'ayiez connu particulierement le Prince qui vient de mourir. Ah Seigneur ! lui répondit cet homme affligé, en redoublant ſes larmes, je dois bien l'avoir connu, puiſque j'étois ſon Gouverneur. O malheureux Roi de Samarcande ! ajoûta-t-il, quelle ſera ton affliction, quand tu ſçauras l'étrange mort de ton fils ! & quel homme oſera t'en porter la nouvelle ?

Calaf demanda de quelle maniere le Prince de Samarcande

étoit devenu amoureux de la Princeſſe de la Chine. Je vais vous l'apprendre, lui dit le Gouverneur; & vous ſerez ſans doute étonné du récit que j'ai à vous faire. Le Prince de Samarcande, pourſuivit-il, vivoit heureux à la Cour de ſon pere; les Courtiſans le regardant comme un Prince qui devoit un jour être leur Souverain, ne s'étudioient pas moins à lui plaire qu'au Roi même. Il paſſoit ordinairement le jour à chaſſer, ou à joüer au Mail, & la nuit il faiſoit ſecretement venir dans ſon appartement la plus brillante jeuneſſe de la Cour, avec laquelle il buvoit toutes ſortes de liqueurs. Il prenoit auſſi plaiſir quelquefois à voir danſer de belles Eſclaves, & à entendre des voix & des inſtrumens. En un mot, tous les plaiſirs enchaînés l'un à l'autre, occupoient les momens de ſa vie.

Sur ces entrefaites, il arriva un

fameux Peintre à Samarcande, avec pluſieurs portraits de Princeſſes, qu'il avoit faits dans les Cours differentes par où il avoit paſſé. Il les vint montrer à mon Prince, qui lui dit, en regardant les premiers qu'il lui préſenta : Voilà de fort belles Peintures ; je ſuis perſuadé que les originaux de ces portraits là vous ont bien de l'obligation. Seigneur, répondit le Peintre, je conviens que ces portraits ſont un peu flattés, mais je vous dirai en même tems que j'en ai un encore plus beau que ceux là, & qui toutefois n'approche pas de ſon original. En parlant ainſi, il tira d'une petite caſſette où étoient ſes portraits, celui de la Princeſſe de la Chine.

A peine mon Maître l'eut-il entre ſes mains, que ne pouvant s'imaginer que la Nature fût capable de produire une beauté ſi parfaite, s'écria qu'il n'y avoit point

au monde de femme si charmante, & que le portrait de la Princesse de la Chine devoit être encore plus flatté que les aures. Le Peintre protesta qu'il ne l'étoit point, & assûra que jamais aucun pinceau ne pourroit rendre la grace & l'agrément qu'il y avoit dans le visage de la Princesse Tourandocte. Sur cette assurance, mon Maître acheta le portrait, qui fit sur lui une si vive impression, qu'abandonnant un jour la Cour de son pere, il sortit de Samarcande accompagné de moi seul ; & sans me dire son dessein, prit la route de la Chine & vint dans cette Ville. Il se proposoit de servir quelque tems Altoun-Can contre ses ennemis, & de lui demander ensuite la Princesse en mariage ; mais nous apprîmes en arrivant la rigueur de l'Edit ; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est que mon Prince, au lieu d'être vivement affligé de cette nouvelle

nouvelle, en conçut de la joye : Je vais, me dit-il, me présenter pour répondre aux questions de Tourandocte. Je ne manque pas d'esprit : j'obtiendrai cette Princesse.

Il n'est pas besoin de vous dire le reste, Seigneur, continua le Gouverneur en sanglottant ; vous jugez bien par le triste spectacle que vous venez de voir, que le déplorable Prince de Samarcande n'a pû répondre, comme il l'espéroit, aux fatales questions de cette barbare beauté, qui se plaît à répandre du sang, & qui a déja coûté la vie à plusieurs fils de Rois. Il m'a donné tantôt le portrait de cette cruelle Princesse, quand il a vû qu'il falloit se préparer à la mort. Je te confie, m'a-t'il dit, cette rare peinture ; conserve bien ce précieux dépôt : tu n'as qu'à le montrer à mon pere, en lui apprenant ma destinée, & je ne doute pas

qu'en voyant une si charmante image, il ne me pardonne ma témerité : Mais, ajoûta le Gouverneur, qu'un autre, s'il veut, aille porter au Roi son pere une si triste nouvelle ; pour moi, possedé de mon affliction, je vais loin d'ici & de Samarcande, pleurer une tête si chere. Voilà ce que vous souhaitiez d'apprendre, & voici ce dangereux portrait, poursuivit-il, en le tirant de dessous sa robbe & le jettant à terre avec indignation ; voici la cause du malheur de mon Prince : O détestable peinture ! pourquoi mon Maître, quand tu es tombée entre ses mains, n'avoit-il pas mes yeux ? O Princesse inhumaine, puissent tous les Princes de la terre avoir pour toi les sentimens que tu m'inspires ; au lieu d'être l'objet de leur amour, tu leur ferois horreur. A ces mots, le Gouverneur du Prince de Samarcande se retira plein de colere, en regar-

dant le Palais d'un œil furieux, & sans parler davantage au fils de Timurtasch, qui ramassa promptement le portrait de Tourandocte & voulut se retirer dans la maison de sa Vieille; mais il s'égara dans l'obscurité & insensiblement il se trouva hors de la Ville. Il attendit impatiemment le jour, pour contempler la beauté de la Princesse de la Chine : si-tôt qu'il le vit paroître & qu'il put contenter sa curiosité, il ouvrit la boëte qui renfermoit le portrait.

Il hesita pourtant avant que de le regarder. Que vais-je faire, s'écria-t'il? dois-je présenter à mes yeux un objet si dangereux? songe, Calaf, songe aux funestes effets qu'il a causés; as-tu déja oublié ce que le Gouverneur du Prince de Samarcande vient de te dire? ne regarde point cette peinture; résiste au mouvement qui t'entraîne, pendant qu'il n'est encore qu'un

déſir curieux : Tandis que tu joüis de ta raiſon, tu peux prévenir ta perte... Mais que dis-je prévenir, ajoûta-t-il, en ſe reprenant ? quel faux raiſonnement m'inſpire une timide prudence ? ſi je dois aimer la Princeſſe, mon amour n'eſt-il pas déja écrit au Ciel en caracteres ineffaçables ? d'ailleurs, je croi qu'on peut voir impunément le plus beau portrait ; il faut être bien foible pour ſe troubler à la vûë d'un vain mélange de couleurs. Ne craignons rien ; conſiderons de ſang froid ces traits vainqueurs & aſſaſſins : j'y veux même trouver des défauts & goûter le plaiſir nouveau de cenſurer les charmes de cette Princeſſe trop ſuperbe ; & je ſouhaiterois pour mortifier ſa vanité, qu'elle apprît que j'ai ſans émotion enviſagé ſon image.

JOUR LXVI.

LE fils de Timurtasch se promettoit bien de voir d'un œil indifferent le portrait de Tourandocte ; il le regarde, il l'examine, il admire le tour du visage, la régularité des traits, la vivacité des yeux, la bouche, le nez ; tout lui paroît parfait : il s'étonne d'un si rare assemblage ; & quoi qu'en garde contre ce qu'il voit, il s'en laisse charmer. Un trouble inconcevable l'agite malgré lui ; il ne se connoît plus : quel feu, dit-il, vient tout à coup m'animer ? quel désordre ce portrait met-il dans mes sens ? juste Ciel ! est-ce le sort de tous ceux qui regardent cette peinture, d'aimer l'inhumaine Princesse qu'elle represente ? Helas, je ne sens que trop qu'elle fait sur moi la même impression qu'elle a

faite sur le malheureux Prince de Samarcande ; je me rends aux traits qui l'ont blessé, & loin d'être effrayé de sa pitoyable histoire, peu s'en faut que je n'envie son malheur même ! quel changement, grand Dieu ! je ne concevois pas tout-à-l'heure comment on pouvoit être assez insensé pour mépriser la rigueur de l'Edit, & dans ce moment je ne vois plus rien qui m'épouvante ; tout le péril est disparu.

Non, Princesse incomparable, poursuivit-il en regardant le portrait d'un air tendre, aucun obstacle ne m'arrête ; je vous aime malgré votre barbarie, & puisqu'il m'est permis d'aspirer à votre possession, je veux dès aujourd'hui tâcher de vous obtenir : si je péris dans un si beau dessein, je ne sentirai en mourant que la douleur de ne pouvoir vous posseder.

Calaf ayant pris la résolution de

demander la Princesse, retourna chez sa vieille Veuve, dont il n'eut pas peu de peine à trouver la maison, car il s'en étoit assez éloigné pendant la nuit. Ah! mon fils, lui dit l'hôtesse, si-tôt qu'elle l'apperçut, je suis ravie de vous revoir! j'étois fort en peine de vous; je craignois qu'il ne vous fût arrivé quelque fâcheux accident: Pourquoi n'êtes-vous pas revenu plûtôt? Ma bonne mere, lui répondit-il, je suis fâché de vous avoir causé de l'inquiétude, mais je me suis égaré dans l'obscurité. Ensuite il lui conta comment il avoit rencontré le Gouverneur du Prince qu'on avoit fait mourir, & il ne manqua pas de répeter tout ce que ce Gouverneur lui avoit dit: puis montrant le Portrait de Tourandocte; voyez, dit-il, si cette peinture n'est qu'une image imparfaite de la Princesse de la Chine; pour moi, je ne puis m'imaginer qu'elle n'égale pas la

beauté de l'original.

Par l'ame du Prophete Jacmouny, s'écria la Vieille après avoir examiné le Portrait, la Princeſſe eſt mille fois plus belle & plus charmante encore qu'elle n'eſt ici repreſentée : Je voudrois que vous l'euſſiez vûë, vous ſeriez perſuadé, comme moi, que tous les Peintres du monde qui entreprendront de la peindre au naturel, n'y pourront réüſſir ; je n'en excepte pas même le fameux Many. Vous me faites un plaiſir extrême, reprit le Prince Nogaïs, de m'aſſûrer que la beauté de Tourandocte eſt au-deſſus de tous les efforts de la peinture. Que cette aſſurance me flatte ! elle m'affermit dans mon deſſein & m'excite à tenter promptement une ſi belle avanture : que ne ſuis-je déja devant la Princeſſe ! je brûle d'impatience d'éprouver ſi je ſerai plus heureux que le Prince de Samarcande.

Que dites-vous, mon fils ! repliqua la Veuve ? quelle entrepriſe oſez vous former, & ſongez-vous en effet à l'executer ? Oüi, ma bonne mere, repartit Calaf, je prétends aujourd'hui me préſenter pour répondre aux queſtions de la Princeſſe ; je ne ſuis venu à la Chine que pour offrir mon bras au grand Roi Altoun-Can, mais il vaut mieux être ſon Gendre, qu'un Officier de ſes Armées.

A ces paroles, la Vieille ſe prit à pleurer. Ah ! Seigneur, dit elle, au nom de Dieu, ne perſiſtez pas dans une réſolution ſi témeraire : vous perirez ſans doute, ſi vous êtes aſſez hardi pour aller demander la Princeſſe ; au lieu d'être charmé de ſa beauté, déteſtez-la plûtôt, puiſqu'elle eſt la cauſe de tant d'évenemens tragiques ; repreſentez vous quelle ſera la douleur de vos parens, lorſqu'ils recevront la nouvelle de votre mort ;

ſoyez touché des déplaiſirs mortels où vous les allez plonger. De grace, ma mere, interrompit le fils de Timurtaſch, ceſſez de me préſenter des images ſi capables de m'attendrir; je n'ignore pas que ſi j'acheve aujourd'hui ma deſtinée, ce ſera pour les auteurs de ma naiſſance une ſource inépuiſable de larmes; peut-être même (car je connois leur tendreſſe pour moi) ne pourront-ils apprendre mon trépas, ſans ſe laiſſer mourir de douleur: quelque reconnoiſſance pourtant que leurs ſentimens me doivent inſpirer & qu'ils m'inſpirent en effet, il faut que je cede à l'ardeur qui me domine; mais que dis-je, n'eſt-ce pas auſſi pour les rendre plus heureux que je veux expoſer ma vie? oüi ſans doute leur interêt s'accorde avec le déſir qui me preſſe, & ſi mon pere étoit ici, bien loin de s'oppoſer à mon deſſein, il m'exciteroit à l'executer

promptement. C'est donc une chose résoluë : ne perdez point de tems à me vouloir persuader ; car rien ne sçauroit m'ébranler.

Lorsque la Vieille vit que son jeune hôte n'écoutoit point ses conseils, son affliction en redoubla : c'en est donc fait, Seigneur, reprit-elle, on ne peut vous empêcher de courir à votre perte ; pourquoi faut-il que vous soyiez venu loger dans ma maison ? pourquoi vous ai-je parlé de Tourandoëte ? vous en êtes devenu amoureux sur le portrait que je vous en ai fait ; malheureuse que je suis, c'est moi qui vous ai perdu : pourquoi faut-il que j'aye votre mort à me reprocher ? Non, ma bonne mere, interrompit une seconde fois le Prince Nogaïs, ce n'est pas vous qui faites mon malheur ; ne vous imputez point l'amour que j'ai pour la Princesse ; je devois l'aimer, & je remplis mon sort ; d'ailleurs, qui

vous a dit que je répondrai mal à ſes queſtions ? je ne ſuis ni ſans étude, ni ſans eſprit, & le Ciel peut-être m'a réſervé l'honneur de délivrer le Roi de la Chine des chagrins que lui cauſe un affreux ſerment : Mais ajoûta-t'il en tirant la bourſe que le Can de Berlas lui avoit donnée, & dans laquelle il y avoit encore une aſſez grande quantité de pieces d'or, comme cela, je l'avouë, eſt certain, & qu'il peut arriver que je meure, je vous fais préſent de cette bourſe pour vous conſoler de mon trépas ; vous pourrez même vendre auſſi mon cheval & en garder l'argent ; car je n'en aurai pas beſoin, ſoit que la fille d'Altoun-Can devienne le prix de mon audace, ſoit que mon trépas en doive être le triſte ſalaire.

JOUR LXVII.

LA Veuve prit la bourſe de Calaf en diſant : O mon fils ! vous vous trompez fort, ſi vous vous imaginez que ces pieces d'or me conſolent de votre perte ; je vais les employer en bonnes œuvres, en diſtribuer une partie dans les Hôpitaux aux pauvres qui ſouffrent patiemment leur miſere, & dont par conſequent les prieres ſont ſi agréables à Dieu ; je donnerai le reſte au Miniſtre de notre Religion, afin que tous enſemble ils prient le Ciel de vous inſpirer, & de ne pas permettre que vous vous expoſiez à perir : toute la grace que je vous demande, c'eſt de ne point aller aujourd'hui vous préſenter pour répondre aux queſtion de Tourandocte ; attendez juſqu'à demain, le terme n'eſt pas

long; laissez-moi ce tems-là pour faire agir de bonnes ames & mettre Jacmouny dans vos interêts, après cela vous ferez tout ce qu'il vous plaira; accordez-moi, je vous prie, cette satisfaction; j'ose dire que vous la devez à une personne qui a déja conçû pour vous tant d'amitié, quelle seroit inconsolable, si vous perissiez.

Effectivement Calaf avoit un air qui prévenoit d'abord en sa faveur; outre que c'étoit un des plus beaux Princes du monde & des mieux faits, il avoit des manieres aisées & si agréables, qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer; il fut touché de la douleur & de l'affection que cette bonne Vieille faisoit paroître: Hé bien, ma mere, lui dit-il, j'aurai pour vous la complaisance que vous exigez de moi; je n'irai point aujourd'hui demander la Princesse; mais pour vous dire ce que je pense, je ne croi pas

que votre Prophete Jacmouny puisse me faire changer de résolution.

Il ne sortit point de toute la journée de la maison de la Veuve, qui ne manqua pas d'aller dans les Hôpitaux distribuer des aumônes & d'acheter à beaux deniers comptans l'interceſſion des Bonzes (a) auprès de Bergin-Ghuzin : elle fit aussi sacrifier aux Idoles des poules & des poissons ; les Genies ne furent pas non plus oubliés ; on leur offrit en sacrifice du riz & des legumes dans les lieux consacrés à cette ceremonie ; mais toutes les Prieres des Bonzes & des Ministres des Idoles, quoique bien payées, ne produisirent pas l'effet que la bonne hôtesse de Calaf en avoit attendu ; car le lendemain matin, ce Prince parut plus déterminé que jamais à demander Tourandocte : Adieu, ma bonne mere, dit-il à la

(a) Ce sont des Prêtres.

Veuve, je ſuis fâché que vous vous ſoyez donné hier tant de peine pour moi; vous pouviez vous les épargner, car je vous avois aſſûré que que je ne ſerois pas aujourd'hui dans d'autres ſentimens. A ces mots, il quitta la Vieille, qui ſe ſentant ſaiſir de la plus vive douleur, ſe couvrit le viſage de ſon voile, & demeura, la tête ſur ſes genoux, dans un accablement qu'on ne ſçauroit exprimer.

Le jeune Prince des Nogaïs parfumé d'eſſence & plus beau que la Lune, ſe rendit au Palais: il vit à la porte cinq élephans liés, & des deux côtés étoient en haye deux mille ſoldats le caſque en tête, armés de boucliers & couverts de plaques de fer. Un des principaux Officiers qui les commandoit, jugeant à l'air de Calaf qu'il étoit étranger, l'arrêta & lui demanda quelle affaire il avoit au Palais: Je ſuis un Prince étranger, lui répondit

dit le fils de Timurtasch, & je viens me présenter au Roi pour le prier de m'accorder la permission de répondre aux questions de la Princesse sa fille. L'Officier à ces paroles, le regardant avec étonnement, lui dit : Prince, sçavez-vous bien que vous venez ici chercher la mort ? vous auriez mieux fait de demeurer dans votre Païs, que de former le dessein qui vous amene ; retournez sur vos pas, & ne vous flattez point de la trompeuse esperance que vous obtiendrez la barbare Tourandocte. Quand vous seriez plus habile qu'un Mandarin (*a*) de la science, vous ne percerez jamais le sens de ses paroles ambiguës : Je vous rends graces de votre conseil, repartit Calaf, mais je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer : allez donc à la mort,

(*a*) Il y a dans chaque Ville de la Chine deux *Hioquon*, c'est-à-dire, Mandarins de la science, qui ont droit d'examiner les gens qui se presentent pour prendre des dégrés.

repliqua l'Officier d'un air chagrin, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de vous en empêcher. En même tems, il le laiſſa entrer dans le Palais, & enſuite ſe retournant vers quelques autres Officiers qui avoient entendu leur converſation : que ce jeune Prince, lui dit-il, eſt beau & bien fait, c'eſt dommage qu'il meure ſi-tôt.

Cependant Calaf traverſa pluſieurs ſalles, & enfin ſe trouva dans celle où le Roi avoit coûtume de donner audiance à ſes Peuples : il y avoit dedans un Trône d'acier du Catay, fait en forme de Dragon, & haut de trois coudées ; quatre colonnes de la même matiere & fort élevées ſoûtenoient au-deſſus un vaſte Dais de ſatin jaune garni de pierreries. Altoun-Can revêtu d'un Caffetan de brocard d'or à fonds rouge, étoit aſſis ſur ſon Trône avec un air de gravité qui ſoûtenoit merveilleuſement un

bouquet de poils fort longs & partagé en trois boucles qu'il avoit au milieu de la barbe. Ce Monarque après avoir écouté quelques-uns de ses Sujets, jetta par hazard les yeux sur le Prince Nogaïs qui étoit dans la foule; comme il lui sembla que c'étoit un étranger, & qu'il vit bien à son air noble ainsi qu'à ses habits magnifiques, que ce n'étoit pas un homme du commun, il appella un de ses Mandarins, il lui montra du doigt Calaf, & lui donna ordre tout bas de s'informer de sa qualité, & du sujet qui l'avoit fait venir à sa Cour.

Le Mandarin s'approcha du fils de Timurtasch, & lui dit que le Roi souhaitoit de sçavoir qui il étoit, & s'il avoit quelque chose à lui demander: Vous pouvez dire au Roi votre maître, répondit le jeune Prince, que je suis fils unique d'un Souverain, & que je viens tâcher de mériter l'honneur d'être son gendre.

JOUR LXIX.

ALTOUN-CAN ne sçut pas plûtôt la réponse du Prince des Nogaïs, qu'il changea de couleur ; son auguste visage se couvrit d'une pâleur semblable à celle de la mort : il cessa de donner audiance ; il renvoya tout le Peuple ; ensuite il descendit de son Trône & s'approcha de Calaf : Jeune téméraire, lui dit-il, sçavez-vous la rigueur de mon Edit & le malheureux destin de tous ceux qui jusqu'ici se sont obstinés à vouloir obtenir la Princesse ma fille ? Oüi, Seigneur, répondit le fils de Timurtasch, je connois tout le danger que je cours ; mes yeux même ont été témoins du juste & dernier supplice que votre Majesté a fait souffrir au Prince de Samarcande ; mais la fin déplorable de ces auda-

cieux qui se sont vainement flattés de la douce esperance de posseder la Princesse Tourandocte, ne fait qu'irriter l'envie que j'ai de la mériter.

Quelle fureur ! repartit le Roi : à peine un Prince a-t-il perdu la vie qu'il s'en présente un autre pour avoir le même sort ; il semble qu'ils prennent plaisir à s'immoler : quel aveuglement ! rentrez en vous même, Prince, & soyez moins prodigue de votre sang. Vous m'inspirez plus de pitié que tous ceux qui sont déja venus chercher ici la mort ; je me sens naître de l'inclination pour vous & je veux faire tout mon possible pour vous empêcher de périr : Retournez dans les Etats de de votre pere, & ne lui donnez pas le déplaisir d'apprendre par la Renommée qu'il ne reverra plus son fils unique.

Seigneur, repartit Calaf, il m'est bien doux d'entendre de la bouche

même de votre Majesté que j'ai le bonheur de lui plaire ; j'en tire un heureux présage : Peut-être que touché des malheurs que cause la beauté de la Princesse, le Ciel veut se servir de moi pour en arrêter le cours & assûrer en même tems le repos de votre vie, que trouble la necessité d'autoriser des actions si cruelles. Sçavez-vous, en effet, si je répondrai mal aux questions qu'on me fera ? quelle certitude avez-vous que je périrai ? si d'autres n'ont pû démêler le sens des paroles obscures de Tourandocte, est-ce à dire pour cela, que je ne pourrai le pénetrer ? Non, Seigneur, leur exemple ne sçauroit me faire renoncer à l'honneur éclatant de vous avoir pour Beau-pere : Ah ! Prince infortuné, repliqua le Roi en s'attendrissant, vous voulez cesser de vivre : les Amans qui se sont presentés avant vous pour répondre aux funestes questions de

ma fille, tenoient le même langage ; ils esperoient tous qu'ils en perceroient le sens, & ils n'ont pû en venir à bout : hélas ! vous serez aussi la duppe de votre confiance ; encore une fois, mon fils, poursuivit-il, laissez-vous persuader, je vous aime & veux vous sauver, ne rendez pas ma bonne intention inutile par votre opiniâtreté ; quelque esprit que vous vous sentiez, défiez-vous-en : Vous êtes dans l'erreur, de vous imaginer que vous pourrez répondre sur le champ à ce que la Princesse vos proposera ; cependant vous n'aurez pas un demi quart-d'heure pour y rêver, c'est la regle. Si dans le moment vous ne faites pas une réponse juste & qui soit approuvée de tous les Docteurs qui en seront les Juges, aussitôt vous serez déclaré digne de mort & vous serez conduit au supplice la nuit suivante ; ainsi, Prince, retirez-vous ; passez le reste de

la journée à ſonger au parti que vous avez à prendre ; conſultez des perſonnes ſages ; faites vos réflexions, & demain vous viendrez m'apprendre ce que vous aurez réſolu.

En achevant ces paroles, il quitta Calaf, qui ſortit du Palais fort mortifié de ce qu'il falloit attendre au lendemain, car il n'étoit nullement frappé de ce que le Roi venoit de lui repreſenter & il revint chez ſon Hôteſſe, ſans faire la moindre attention à l'affreux péril auquel il vouloit s'expoſer. Dès qu'il parut devant la Vieille & qu'il lui eut conté ce qui s'étoit paſſé au Palais, elle recommença à le haranguer & à mettre encore tout en uſage pour le détourner de ſon entrepriſe ; mais elle ne recüeillit point d'autre fruit de ſes nouveaux efforts, que de s'appercevoir qu'ils enflammoient ſon jeune hôte & le rendoient encore plus ferme dans

sa résolution. En effet, il retourna le jour suivant au Palais & se fit annoncer au Roi, qui le reçut dans son Cabinet, ne voulant pas que personne fût témoin de leur conversation.

Hé bien, Prince, lui dit Altoun-Can, votre vûë doit elle aujourd'hui me réjoüir ou m'affliger? dans quels sentimens êtes-vous? Seigneur, répondit Calaf, j'ai toûjours l'esprit dans la même disposition; quand j'eus l'honneur de me présenter hier devant votre Majesté, j'avois déja fait toutes mes réflexions; je suis déterminé à souffrir le même supplice que mes Rivaux, si le Ciel n'a pas autrement ordonné de mon sort. A ce discours le Roi se frappa la poitrine, déchira son colet & s'arracha quelques poils de la barbe.

Que je suis malheureux s'écria-t-il, d'avoir conçû tant d'amitié pour celui-ci; la mort des autres

ne m'a point fait tant de peine. Ah ! mon fils, continua-t-il en embraſſant le Prince Nogaïs avec un attendriſſement qui lui cauſa quelque émotion, rends-toi à ma douleur, ſi mes raiſons ne ſont pas capables de t'ébranler : Je ſens que le coup qui t'ôtera la vie, frappera mon cœur d'une atteinte mortelle ; renonce, je t'en conjure à la poſſeſſion de ma cruelle fille ; tu trouveras dans le monde aſſez d'autres Princeſſes que tu pourras poſſeder : pourquoi t'obſtiner à la pourſuite d'une inhumaine que tu ne ſçaurois obtenir ? demeure, ſi tu veux, dans ma Cour ; tu y tiendras le premier rang après moi ; tu auras de belles Eſclaves ; les plaiſirs te ſuivront par tout ; en un mot, je te regarderai comme mon propre fils. Déſiſte-toi donc de la pourſuite de Tourandocte ; que j'aye du moins la ſatisfaction d'enlever une victime à cette ſanguinaire Princeſſe.

JOUR LXX.

LE fils de Timurtasch étoit très-sensible à l'amitié que le Roy de la Chine lui témoignoit ; mais il lui répondit : Seigneur, laissez-moi de grace m'exposer au péril dont vous voulez me détourner. Plus il est grand & plus il a dequoi me tenter. Je vous avouërai même que la cruauté de la Princesse flatte en secret mon amour. Je me fais un plaisir charmant de penser que je suis peut-être l'heureux mortel qui doit triompher de cette orgüeilleuse. Au nom de Dieu, poursuivit-il, que votre Majesté cesse de combatre un dessein que ma gloire, mon repos & ma vie même veulent que j'execute, car enfin je ne puis vivre si je n'obtiens Tourandocte.

Altoun-Can voyant Calaf iné-

branlable dans sa resolution, en fut vivement affligé : Ah ! jeune audacieux, lui dit-il, ta perte est assûrée, puisque tu t'opiniâtres à demander ma fille. Le Ciel m'est témoin que j'ai fait tout mon possible pour t'inspirer des sentimens raisonnables. Tu rejettes mes conseils, & aimes mieux périr que de les suivre. N'en parlons donc plus. Tu recevras bien-tôt le prix de ta folle constance. Je consens que tu entreprennes de répondre aux questions de Tourandocte. Mais il faut auparavant que je te fasse les honneurs que j'ai coutume de faire aux Princes qui recherchent mon alliance. A ces mots, il appella le chef du premier *(a)* corps de ses Eunuques ; il lui ordonna de mener Calaf dans le Palais *(b)*

(a) Les Eunuques des Rois de la Chine, sont ordinairement au nombre de douze mille, plus ou moins, & partagés en divers corps.

(b) Dans l'enceinte du Palais du Roi, il y en a plusieurs autres qui sont séparés, un pour le Prince

du Prince, & de lui donner deux cens Eunuques pour le ſervir.

A peine le Prince Nogaïs fut-il dans le Palais où on l'avoit conduit, que les principaux Mandarins vinrent le ſaluër. C'eſt à dire qu'ils ſe mirent à genoux & qu'ils baiſſerent la tête juſqu'à terre, en lui diſant l'un après l'autre: Prince, *le ſerviteur perpetuel de votre illuſtre race vient en cette qualité vous faire la reverence.* Enſuite ils lui firent des preſens & ſe retirerent.

Cependant le Roi qui ſe ſentoit beaucoup d'amitié pour le fils de Timurtaſch, & qui en avoit compaſſion envoya chercher le Profeſſeur le plus habile ou du moins le plus fameux de ſon College Royal, & lui dit: Docteur, il y a dans ma Cour un nouveau Prince qui demande ma fille. Je n'ai rien

un pour les petits-Fils, un autre pour la Reine, un autre pour les Princeſſes & d'autres pour les Concubines.

TAYLOR INST. OXFORD

épargné peur le rebuter ; mais je n'en ai pû venir à bout. Je voudrois que par ton éloquence tu lui fisses entendre raison : c'est pour cela que je te mande ici. Le Docteur obéit, il alla voir Calaf & eut avec lui une fort longue conversation. Ensuite il revint trouver Altoun-Can & lui dit : Seigneur, il est impossible de persuader ce jeune Prince, il veut absolument meriter la Princesse ou mourir. Quand j'ai connu que c'étoit une erreur de prétendre vaincre sa fermeté, j'ai eu la curiosité de voir si son obstination n'avoit point d'autre fondement que son amour ; je l'ai interrogé sur plusieurs matieres differentes, & je l'ai trouvé si sçavant que j'en ai été surpris. Il est Musulman, & il me paroît parfaitement instruit de tout ce qui regarde sa religion. Enfin, pour dire à votre Majesté ce que j'en pense, je croi que si quel-

que Prince eſt capable de bien répondre aux queſtions de la Princeſſe, c'eſt celui-là.

O Docteur ! s'écria le Roi, tu me ravis par ce diſcours ; plaiſe au Ciel que ce Prince devienne mon gendre ! Dès qu'il a paru devant moi, je me ſuis ſenti de l'affection pour lui ; puiſſe-t-il être plus heureux que les autres qui ſont venus périr dans cette Ville. Le bon Roi Altoun-Can ne ſe contenta pas de faire des vœux pour Calaf, il tâcha de lui rendre propices les Eſprits qui préſident au Ciel, au Soleil & à la Lune. Pour cet effet il ordonna des Prieres publiques, & l'on fit dans les Temples des ſacrifices ſolemnels. On immola par ſon ordre un Bœuf au Ciel, une Chevre au Soleil, & un Pourceau à la Lune. De plus, il fit publier dans Pequin que les Confrairies du mois (*a*) euſſent à

(*a*) Ce ſont des Confrairies d'Artiſans appel-

faire un festin dans l'intention que le Prince qui se présentoit pour demander la Princesse, eût le bonheur de l'obtenir.

Après les Prieres & les Sacrifices, le Monarque Chinois envoya son Colao (*a*) au Prince des Nogaïs, pour l'avertir de se tenir prêt à répondre le lendemain aux questions de la Princesse; & lui dire qu'on ne manqueroit pas de l'aller chercher pour le conduire au Divan, & que les personnes qui devoient composer l'assemblée, avoient déja reçû ordre de s'y rendre.

JOUR LXXI.

QUELQUE déterminé que fût Calaf à éprouver l'avanture, il ne passa pas la nuit sans

lées ainsi, à cause qu'il y a dans chacune trente Confreres qui chaque jour régalent l'un après l'autre la Confrairie.

(*a*) Colao, c'est le Chancelier.

inquiétude. Si tantôt il osoit se fier à son genie & se promettre un heureux succès, tantôt perdant cette confiance, il se représentoit la honte qu'il auroit, si ses réponses ne plaisoient pas au Divan. Il pensoit aussi quelquefois à Elmaze & à Timurtasch : hélas ! disoit-il, si je meurs, que deviendront mon pere & ma mere ?

Le jour le surprit dans cette confusion de sentimens. Aussi-tôt il entendit le son de plusieurs Cloches avec un grand bruit de Tambours. Il jugea que c'étoit pour appeller au Conseil tous ceux qui devoient s'y trouver. Alors élevant sa pensée à Mahomet : O grand Prophete ! lui dit-il, vous voyez l'état où je suis ; inspirez-moi : Faut-il que je me rende au Divan, ou que j'aille dire au Roi que le péril m'épouvante ? Il n'eut pas prononcé ces paroles, qu'il sentit évanoüir toutes ses craintes, & re-

naître son audace; il se leva & se revêtit d'un Caffetan & d'un manteau d'une étoffe de soye rouge à fleurs d'or qu'Altoun-Can lui envoya avec des bas & des souliers de soye bleuë.

Comme il achevoit de s'habiller, six Mandarins bottés & vêtus de robes fort larges & de couleur cramoisie, entrerent dans son appartement; & après l'avoir salué de la même maniere que ceux du jour précedent, ils lui dirent: qu'ils venoient de la part du Roi le prendre pour le mener au Divan. Il se laissa conduire; ils traverserent une cour en marchant au milieu d'une double haye de soldats, & quand ils furent arrivés dans la premiere Salle du Conseil, ils y trouverent plus de mille Chanteurs & Joüeurs d'instrumens qui chantant & joüant tous ensemble de concert, faisoient un bruit étonnant. De là ils s'avancerent

dans la Salle où ſe tenoit le Conſeil & qui communiquoit au Palais interieur.

Déja toutes les perſonnes qui devoient aſſiſter à cette aſſemblée, étoient aſſiſes ſous des Pavillons de diverſes couleurs qui regnoient autour de la Salle. Les Mandarins les plus conſiderables paroiſſoient d'un côté, le Colao avec les Profeſſeurs du College Royal étoient de l'autre, & pluſieurs Docteurs dont on connoiſſoit la capacité, occupoient les autres places. Il y avoit au milieu deux Trônes d'or poſés ſur deux ſieges triangulaires. D'abord que le Prince Nogaïs parut, la noble & docte aſſiſtance le ſalua avec toutes les marques d'un grand reſpect, mais ſans lui dire une parole, parce que tout le monde étant dans l'attente de l'arrivée du Roi, gardoit un profond ſilence.

Le Soleil étoit ſur le point de ſe

lever. Dès qu'on vit briller les premiers rayons de ce bel astre, deux Eunuques ouvrirent des deux côtés les rideaux de la porte du Palais interieur, & aussitôt le Roi sortit accompagné de la Princesse Tourandocte, qui portoit une longue robbe de soye tissuë d'or & un voile de la même étoffe qui lui couvroit le visage. Ils monterent tous deux à leurs Trônes par cinq degrez d'argent. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, deux jeunes filles parfaitement belles, parurent l'une au côté du Roi & l'autre au côté de la Princesse. C'étoient des Esclaves du Serail d'Altoun-Can. Elles avoient le visage & la gorge découverte, de grosses perles aux oreilles, & elles se tenoient debout avec une plume & du papier, prêtes à écrire ce que le Roi leur ordonneroit. Pendant ce tems là toutes les personnes de l'assemblée qui s'étoient levées, à la vuë d'Altoun-

Can, demeurerent debout avec beaucoup de gravité & les yeux à demi fermés. Calaf ſeul promenoit par tout ſes regards, ou plutôt il ne regardoit que la Princeſſe, dont il admiroit le port majeſtueux.

Quand le puiſſant Monarque de la Chine eut ordonné aux Mandarins & aux Docteurs de s'aſſeoir, un des ſix Seigneurs qui avoient conduit Calaf & qui étoit debout avec lui à quinze coudées des deux Trônes, s'agenoüilla, & lut un Mémoire qui contenoit la demande que ce Prince étranger faiſoit de la Princeſſe Tourandocte. Enſuite il ſe releva & dit à Calaf de faire trois réverences au Roi. Le Prince des Nogaïs s'en acquitta de ſi bonne grace qu'Altoun-Can ne put s'empêcher de lui ſoûrire, pour lui témoigner qu'il le voyoit avec plaiſir.

Alors le Colao ſe leva de ſa place & lut à haute voix l'Edit funeſte

qui condamnoit à mort tous les Amans téméraires qui repondroient mal aux questions de Tourandocte. Puis adressant la parole à Calaf : Prince, lui dit-il, vous venez d'entendre à quelle condition on peut obtenir la Princesse ; si l'image du péril present fait quelque impression sur votre ame, il vous est encore permis de vous retirer. Non, non dit le Prince Nogaïs, le prix qu'il s'agit de remporter est trop beau, pour avoir la lâcheté d'y renoncer.

JOUR LXXII.

LE Roi voyant Calaf disposé à répondre aux questions de Tourandocte, se tourna vers cette Princesse, & lui dit : ma fille, c'est à vous de parler ; proposez à ce jeune Prince les questions que vous avez préparées, & plaise à

tous les Esprits à qui l'ont fit hier des sacrifices, qu'il penetre le sens de vos paroles. Tourandocte, à ces mots, dit : Je prends à témoin le Prophete Jacmouny, que je ne vois qu'à regret mourir tant de Princes ; mais pourquoi s'obstinent-ils à vouloir que je sois à eux ? que ne me laissent-ils vivre tranquillement dans mon Palais, sans venir attenter à ma liberté ? Sachez donc, jeune audacieux, ajoûta-t-elle, en s'adressant à Calaf, que vous n'aurez point de reproche à me faire, lors qu'à l'exemple de vos rivaux, il vous faudra souffrir une mort cruelle ; vous êtes vous seul la cause de votre perte, puisque je ne vous oblige point à venir demander ma main.

Belle Princesse, répondit le Prince des Nogaïs, je sçai tout ce qu'on me peut dire là-dessus ; faites-moi, s'il vous plaît, vos questions, & je vais tâcher d'en démêler le sens ;

Hé bien, reprit Tourandocte, dites-moi, *Quelle eſt la Créature qui eſt de tout Pais, amie de tout le monde, & qui ne ſçauroit ſouffrir ſon ſemblable?* Madame, répondit Calaf, c'eſt le *Soleil*: il a raiſon, s'écrierent tous les Docteurs, c'eſt le Soleil. *Quelle eſt la mere*, reprit la Princeſſe, *qui après avoir mis au monde ſes enfans, les dévore tous lorſqu'ils ſont devenus grands?* C'eſt *la Mer*, répondit le Prince des Nogaïs, parce que les fleuves qui vont ſe décharger dans la mer, tirent d'elle leur ſource.

Tourandocte voyant que le jeune Prince répondoit juſte à ſes queſtions, en fut ſi piquée, qu'elle réſolut de ne rien épargner pour le perdre. *Quel eſt l'arbre*, lui dit-elle, *dont toutes les feüilles ſont blanches d'un côté & noires de l'autre?* elle ne ſe contenta pas de propoſer cette queſtion; la maligne Princeſſe, pour ébloüir Calaf & l'étourdir, leva ſon voile en même tems, & laiſſa

laiſſa voir à l'Aſſemblée toute la beauté de ſon viſage, auquel le dépit & la honte ajoûtoient de nouveaux charmes. Sa tête étoit parée de fleurs naturelles placées avec un art infini, & ſes yeux paroiſſoient plus brillans que les étoiles. Elle étoit auſſi belle que le Soleil quand il ſe montre dans tout ſon éclat à l'ouverture d'un nûage épais. L'amoureux fils de Timurtaſch, à la vûë de cette incomparable Princeſſe, au lieu de répondre à la queſtion propoſée, demeura muet & immobile : auſſi-tôt tout le Divan qui s'intereſſoit pour lui, fut ſaiſi d'une frayeur mortelle ; le Roi même en pâlit & crut que c'étoit fait de ce jeune Prince.

Mais Calaf revenu de la ſurpriſe que lui avoit cauſée tout à coup la beauté de Tourandocte, raſſûra bien-tôt l'Aſſemblée en reprenant ainſi la parole : Charmante Princeſſe, je vous prie de me pardon-

ner, ſi j'ai demeuré quelques momens interdit ; j'ai crû voir un de ces objets Celeſtes qui ſont le plus bel ornement du ſéjour qui eſt promis aux fidelles après leur mort ; je n'ai pû voir tant d'attraits ſans en être troublé : ayez la bonté de répeter la queſtion que vous m'avez faite, car je ne m'en ſouviens plus ; vous m'avez fait tout oublier. Je vous ai demandé, dit Tourandocte, *Quel eſt l'arbre dont toutes les feüilles ſont blanches d'un côté & noires de l'autre?* Cet arbre, répondit Calaf, repreſente *l'année, qui eſt compoſée de jours & de nuits.*

Cette réponſe fut encore applaudie dans le Divan ; les Mandarins & les Docteurs dirent qu'elle étoit juſte & donnerent mille loüanges au jeune Prince. Alors Altoun-Can, dit à Tourandocte : allons, ma fille, confeſſe-toi vaincuë, & conſens d'épouſer ton vainqueur : les autres n'ont pû ſeule-

ment répondre à une de tes questions, & celui-ci, comme tu vois, les explique toutes. Il n'a pas encore remporté la victoire, répondit la Princesse en remettant son voile pour cacher sa confusion & les pleurs qu'elle ne pouvoit s'empêcher de répandre, j'ai d'autres questions à lui faire; mais je les lui proposerai demain : Oh pour cela, non, repartit le Roi, je ne permettrai point que vous lui fassiez des questions à l'infini; tout ce que je puis souffrir, c'est que vous lui en proposiez encore une tout-à-l'heure. La Princesse s'en défendit, en disant qu'elle n'avoit préparé que celles qui venoient d'être interpretées, & elle pria le Roi son pere, de ne lui pas refuser la permission d'interroger le Prince le jour suivant.

C'est ce que je ne veux pas vous accorder, s'écria le Monarque de la Chine en colere; vous ne cher-

chez qu'à mettre l'esprit de ce jeune Prince en défaut ; & moi je ne songe qu'à dégager l'affreux serment que j'ai eu l'imprudence de faire : Ah ! cruelle, vous ne respirez que le sang, & la mort de vos Amans est un doux spectacle pour vous. La Reine votre mere, touchée des premiers malheurs que vous avez causés, se laissa mourir de douleur d'avoir mis au monde un fille si barbare ; & moi, vous ne l'ignorez pas, je suis plongé dans une mélancolie que rien ne peut dissiper, depuis que je vois les suites funestes de la complaisance que j'ai euë pour vous ; mais graces aux Esprits qui présidents au Ciel, au Soleil & à la Lune, & à qui mes sacrifices ont été agréables, on ne fera plus dans mon Palais de ces horribles executions qui rendent votre nom exécrable : Puisque ce Prince a bien répondu à ce que vous lui avez proposé, je demande

à toute cette Assemblée, s'il n'est pas juste qu'il soit votre époux ? Les Mandarins & les Docteurs éclaterent alors en murmures, & le Colao prit la parole : Seigneur, dit-il au Roi, votre Majesté n'est plus liée par le serment qu'elle fit de faire executer son rigoureux Edit ; c'est à la Princesse présentement à y satisfaire de sa part : elle promit sa main à celui qui répondroit juste à ses questions ; un Prince vient d'y répondre d'une maniere qui a contenté tout le Divan, il faut qu'elle tienne sa promesse, ou il ne faut pas douter que les Esprits qui veillent aux supplices des parjures, ne la punissent bien-tôt.

JOUR LXXIII.

TOURANDOCTE pendant ce tems là gardoit le silence ; elle avoit la tête sur ses genoux & pa-

roiſſoit enſevelie dans une profonde affliction. Calaf s'en étant apperçû, ſe proſterna devant Altoun-Can, & lui dit : Grand Roi, dont la juſtice & la bonté rendent floriſſant le vaſte Empire de la Chine, je demande une grace à votre Majeſté ; je vois bien que la Princeſſe eſt au déſeſpoir que j'aye eu le bonheur de répondre à ſes queſtions ; elle aimeroit beaucoup mieux ſans doute que j'euſſe merité la mort : puiſqu'elle a tant d'averſion pour les hommes, que malgré la parole donnée, elle ſe refuſe à moi ; je veux bien renoncer aux droits que j'ai ſur elle, à condition qu'à ſon tour elle répondra juſte à une queſtion que je vais lui propoſer.

Toute l'Aſſemblée fut aſſez ſurpriſe de ce diſcours. Ce jeune Prince eſt-il fou ? ſe diſoient-ils tout bas les uns aux autres, de ſe mettre au haſard de perdre ce qu'il vient d'acquerir au péril de ſa vie ? croi-

il pouvoir faire une question qui embarrasse Tourandocte ? il faut qu'il ait perdu l'esprit. Altoun-Can étoit aussi fort étonné de ce que Calaf osoit lui demander : Prince, lui dit-il, avez-vous bien fait attention aux paroles qui viennent de vous échaper ? Oüi, Seigneur, répondit le Prince des Nogaïs, & je vous conjure de m'accorder cette grace. Je le veux, repliqua le Roi, mais quelque chose qu'il en puisse arriver, je déclare que je ne suis plus lié par le serment que j'ai fait, & que désormais je ne ferai plus mourir aucun Prince. Divine Tourandocte, reprit le fils de Timurtasch en s'adressant à la Princesse, vous avez entendu ce que j'ai dit : quoiqu'au Jugement de cette sçavante Assemblée, votre main me soit dûë ; quoique vous soyiez à moi, je vous rends à vous-même ; j'abandonne votre possession ; je me dépoüille d'un bien si précieux,

pourvû que vous répondiez préciſément à la queſtion que je vais vous faire; mais de votre côté, jurez que ſi vous n'y répondez pas juſte, vous conſentirez de bonne grace à mon bonheur, & couronnerez mon amour: Oüi, Prince, dit Tourandocte, j'accepte la condition; j'en jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, & je prends cette Aſſemblée à témoin de mon ſerment.

Tout le Divan étoit dans l'attente de la queſtion que Calaf alloit faire à la Princeſſe, & il n'y avoit perſonne qui ne blâmât ce jeune Prince, de s'expoſer ſans neceſſité à perdre la fille d'Altoun-Can; ils étoient tous choqués de ſa témerité: Belle Princeſſe, dit Calaf, *Comment ſe nomme le Prince, qui après avoir ſouffert mille fatigues & mandié ſon pain, ſe trouve en ce moment comblé de gloire & de joye?* La Princeſſe demeura quelque tems à rêver; enſuite elle dit: il m'eſt impoſſible de répondre

à

à cela préſentement, mais je vous promets que demain je vous dirai le nom de ce Prince. Madame, s'écria Calaf, je n'ai point demandé de délai, & il n'eſt pas juſte de vous en accorder ; cependant je veux vous donner encore cette ſatisfaction ; j'eſpere qu'après cela vous ſerez trop contente de moi, pour faire quelque difficulté de m'épouſer.

Il faudra bien qu'elle ſe réſolve, dit alors Altoun-Can, ſi elle ne répond pas à la queſtion propoſée : qu'elle ne prétende pas en ſe faiſſant tomber malade, ou bien en feignant de l'être, échapper à ſon Amant ; quand mon ſerment ne m'engageroit pas à la lui accorder, & qu'elle ne ſeroit pas à lui ſuivant la teneur de l'Edit, je la laiſſerois plûtôt mourir que de renvoyer ce jeune Prince : quel homme plus aimable peut-elle jamais rencontrer ? En achevant ces paroles, il ſe leva de deſſus ſon Trône, & con-

gedia l'Assemblée ; il rentra dans le Palais interieur avec la Princesse, qui de là se retira dans le sien.

Dès que le Roi fut sorti du Divan, tous les Docteurs & les Mandarins firent compliment à Calaf sur son esprit : J'admire, lui disoit l'un, votre conception prompte & facile ; non, lui disoit l'autre, il n'y a point de Bachelier, de Licentié, ni de Docteur même plus pénétrant que vous. Tous les Princes qui se sont présentés jusqu'ici, n'avoient pas, à beaucoup près, votre merite, & nous avons une extrême joye que vous ayiez réüssi dans votre entreprise. Le Prince des Nogaïs n'avoit pas peu d'occupation à remercier tous ceux qui s'empressoient à le feliciter ; enfin, les six Mandarins qui l'avoient amené au Conseil, le remenerent au même Palais où ils l'avoient été prendre, pendant que les autres avec les Docteurs s'en allerent, non sans inquié-

tude sur la réponse que feroit à sa question la fille d'Altoun-Can.

JOUR LXXIV.

LA Princesse Tourandocte regagna son Palais suivie de deux jeunes Esclaves qui étoient dans sa confidence. Dès qu'elle fut dans son appartement, elle ôta son voile & se jettant sur un Sofa, elle donna une libre étenduë aux transports qui l'agitoient ; on voyoit la honte & la douleur peintes sur son visage ; ses yeux déja baignés de pleurs, répandirent de nouvelles larmes : elle arracha les fleurs qui paroient sa tête, & mit ses beaux cheveux en désordre ; ses deux Esclaves favorites commencerent à la vouloir consoler ; mais elle leur dit : laissez moi l'une & l'autre ; cessez de prendre des soins superflus ; je n'écoute rien que mon désespoir ; je veux

pleurer & m'affliger : Ah ! quelle ſera demain ma confuſion, lorſqu'il faudra qu'en plein Conſeil, devant les plus grands Docteurs de la Chine, j'avoüe que je ne puis répondre à la queſtion propoſée : eſt-ce-là, diront-ils, cette ſpirituelle Princeſſe, qui ſe pique de ſçavoir tout & à qui l'énigme la plus difficile ne coûte rien à deviner ?

Hélas ! pourſuivit-elle, ils s'intereſſent tous pour le jeune Prince : je les ai vûs pâles, effrayés quand il a paru embarraſſé, & je les ai vûs pleins de joye, lorſqu'il a pénétré le ſens de mes queſtions ; j'aurai la mortification cruelle de les voir encore joüir de ma peine : quand je me confeſſerai vaincuë, quel plaiſir ne leur fera pas cet aveu honteux, & quel ſupplice pour moi d'être réduite à le faire.

Ma Princeſſe, lui dit une des Eſclaves, au lieu de vous chagriner par avance ; au lieu de vous repré-

senter la honte que vous devez avoir demain, ne feriez-vous pas mieux de songer à la prévenir ? ce qu'il vous a proposé est-il si difficile, que vous n'y puissiez répondre ? avec le génie & la pénétration que vous avez, n'en sçauriez-vous venir à bout ? non, dit Tourandocte, c'est une chose impossible : il me demande, *Comment se nomme le Prince qui après avoir souffert mille fatigues & mandié son pain, est en ce moment comblé de joye & de gloire ?* Je conçois bien qu'il est lui-même ce Prince ; mais ne le connoissant point, je ne puis dire son nom : cependant, Madame, reprit la même Esclave, vous avez promis de nommer demain ce Prince au Divan ; lorsque vous avez fait cette promesse, vous esperiez, sans doute, que vous la tiendriez : Je n'esperois rien, repartit la Princesse, & je n'ai demandé du tems que pour me laisser mourir de chagrin, avant que d'être

obligée d'avoüer ma honte & d'épouser le Prince.

La résolution est violente, dit alors l'autre Esclave favorite, je sçai bien, Madame, qu'aucun homme n'est digne de vous; mais il faut convenir que celui-ci a un mérite singulier; sa beauté, sa bonne mine & son esprit doivent vous parler en sa faveur. Je lui rends justice, interrompit la Princesse, s'il est quelque Prince au monde qui mérite que je le regarde d'un œil favorable, c'est celui-là: Tantôt même, je le confesse, avant que de l'interroger, je l'ai plaint; j'ai soupiré en le voyant, & ce qui jusqu'à ce jour ne m'étoit jamais arrivé; peu s'en est falu que je n'aye souhaité qu'il répondît bien à mes questions; il est vrai que dans le moment j'ai rougi de ma foiblesse; mais ma fierté l'a surmontée, & les réponses justes qu'il m'a faites ont achevé de me révolter contre lui; tous les applaudisse-

mens que les Docteurs lui ont donnés m'ont tellement mortifiée, que je n'ai plus senti & ne sens plus encore pour lui, que des mouvemens de haine : O malheureuse Tourandocte ! meurs promptement de regret & de dépit, d'avoir trouvé un jeune homme qui a pû te couvrir de honte & te contraindre à devenir sa femme.

A ces mots, elle redoubla ses pleurs, & dans la violence de ses transports, elle n'épargna ni ses cheveux ni ses habits ; elle porta même plus d'une fois la main sur ses belles joües pour les déchirer & pour punir ses charmes, comme premiers auteurs de la confusion qu'elle avoit essuyée, si ses Esclaves qui veilloient sur sa fureur, n'en eussent sauvé son visage ; mais elles avoient beau s'empresser à la secourir, elles ne pouvoient calmer son agitation. Pendant qu'elle étoit dans cet état affreux, le Prince des

Nogaïs, charmé du réſultat du Divan, nâgeoit dans la joye & ſe livroit à l'eſperance de poſſeder ſa Maîtreſſe le jour ſuivant.

JOUR LXXV.

LE Roi étant revenu de la Salle du Conſeil dans ſon appartement, envoya chercher Calaf pour l'entretenir en particulier ſur ce qui s'étoit paſſé au Divan; le Prince Nogaïs accourut auſſi-tôt aux ordres du Monarque, qui lui dit après l'avoir embraſſé avec beaucoup de tendreſſe: Ah! mon fils, viens m'ôter de l'inquietude où je ſuis; je crains que ma fille ne réponde à la queſtion que tu lui as propoſée: Pouquoi t'es-tu mis en danger de perdre l'objet de ton amour? Seigneur, répondit Calaf, que votre Majeſté n'apprehende rien; il eſt impoſſible que la Princeſſe me diſe

comment s'appelle le Prince dont je lui ai demandé le nom, puisque je suis ce Prince & que personne ne me connoît dans votre Cour.

Ce discours me rassûre, s'écria le Roi avec transport, j'étois allarmé, je te l'avoüe; Tourandocte est fort pénétrante; la subtilité de son esprit me faisoit trembler pour toi; mais, graces au Ciel, tu me rends tranquille: quelle facilité qu'elle ait à percer le sens des énigmes, elle ne peut en effet deviner ton nom; je ne t'accuse plus d'être un téméraire, & je m'apperçois que ce qui m'a paru un défaut de prudence est un tour ingénieux dont tu t'es servi pour ôter tout prétexte à ma fille de se refuser à tes vœux.

Altoun-Can après avoir ri avec Calaf de la question faite à la Princesse, se disposa à prendre le divertissement de la Chasse; il se revêtit d'un Caffetan étroit & leger & fit enfermer sa barbe dans un sac de

Satin noir. Il ordonna aux Mandarins de se tenir prêts à l'accompagner, & fit donner des habits de chasse au Prince des Nogaïs ; ils mangerent quelques morceaux à la hâte, ensuite ils sortirent du Palais : les Mandarins dans des chaises d'yvoire enrichies d'or & découvertes, étoient à la tête ; chacun avoit six hommes qui le portoient, deux qui marchoient devant lui avec des foüets de corde, & deux autres qui le suivoient avec des tables d'argent, sur lesquelles étoient écrites en gros caracteres toutes ses qualités ; le Roi & Calaf dans une litiere de bois de sandal rouge, portée par vingt Officiers militaires, aussi découverte, & sur laquelle la premiere lettre du nom du Monarque & plusieurs figures d'animaux étoient peintes en traits d'argent, paroissoient après les Mandarins ; deux Generaux des Armées d'Altoun Can, tenoient à côté de la litie-

re, chacun un large évantail pour les préſerver de la chaleur ; & trois mille Eunuques qui marchoient derriere, terminoient le cortége.

Lorſqu'ils furent arrivés au lieu où les Officiers de la Vennerie attendoient le Roi avec des Oiſeaux de proye, on commença la chaſſe aux Cailles, qui dura juſqu'au coucher du Soleil. Alors ce Prince & les perſonnes de ſa ſuite s'en retournerent au Palais dans le même ordre qu'ils en étoient ſortis. Ils trouverent dans une cour, ſous pluſieurs Pavillons de taffetas de diverſes couleurs, une infinité de petites tables dreſſées, bien verniſſées, (*a*) & couvertes de toutes ſortes de viandes couppées. Calaf & les Mandarins s'aſſirent, à l'exemple

(*a*) On mange à la Chine ſur des tables enduites d'un vernis nommé *Charan* : Ils ne ſe ſervent point de nappes ni de ſerviettes ; il n'y a pas non plus de coûteaux, parce que les viandes ſont coupées quand on les préſente, & ils ſe ſervent de deux petits bâtons, au lieu de fourchettes.

du Roi, chacun à une petite table ſeparée, auprès de laquelle il y en avoit une autre qui ſervoit de buffet. Ils commencerent tous à boire pluſieurs raſades de vin de riz (*a*) avant que de toucher aux viandes, enſuite ils ne firent plus que manger ſans boire. Le repas achevé, Altoun-Can emmena le Prince des Nogaïs dans une grande ſalle fort éclairée & remplie de ſiéges rangés comme pour voir quelque ſpectacle, & ils furent ſuivis de tous les Mandarins. Le Roi regla les rangs, & fit aſſeoir Calaf auprès de lui ſur un grand Trône d'Ebéne orné de filigranes d'or.

Auſſi-tôt que tout le monde eut pris ſa place, il entra des chanteurs & des joüeurs d'inſtrumens, qui s'accordant enſemble, commencerent un concert fort agréable. Altoun-Can en étoit charmé. En-

(*a*) Le vin de riz eſt de couleur d'Ambre & auſſi délicat que le vin d'Eſpagne.

têté de la Musique Chinoise, il demandoit de tems en tems au fils de Timurtasch ce qu'il en pensoit, & ce jeune Prince par complaisance, la mettoit audessus de toutes les musiques du monde. Le concert fini, les chanteurs & joüeurs d'instrumens se retirerent pour faire place à un Eléphant artificiel, qui s'étant avancé par ressorts au milieu de la salle, vomit six Baladins, qui commencerent à faire des sauts périlleux. Ils étoient presque nuds; ils avoient seulement des escarpins (*a*), des calçons de toile des Indes, & des bonnets de brocard. Après qu'ils eurent fait voir leur soupleſſe & leur agilité par mille tours surprenans, ils rentrerent dans l'Eléphant, qui sortit comme il étoit entré. Il parut ensuite des Comédiens (*b*) qui representerent

(*a*) On les appelle Naleines.

(*b*) Les Comédiens Chinois, tant ceux du Roi que les autres, joüent sur le champ tout ce

ſur le champ une Piece dont le Roi leur preſcrivit le ſujet. Quand tous ces divertiſſemens furent finis, la nuit ſe trouvant fort avancée, Altoun-Can & Calaf ſe leverent pour aller repoſer dans leurs appartemens, & tous les Mandarins ſe retirerent.

JOUR LXXVI.

LE jeune Prince des Nogaïs conduit par des Eunuques qui portoient dans des flambeaux d'or des bougies de ſerpent (*a*), ſe préparoit à goûter la douceur du ſommeil, autant que l'impatience de retourner au Divan le lui pourroit permettre, lorſqu'en entrant dans

qu'on leur ordonne de jouer, comme les Comédiens Italiens.

(*a*) Ce ſont des bougies faites de l'huile d'une certaine eſpece de ſerpent, mêlée avec un peu de cire. Elles ſont plus blanches & jettent une lumiere plus brillante que les nôtres.

ſon appartement, il y trouva une jeune Dame revêtuë d'une robbe de brocard rouge à fleurs d'argent, fort ample, par deſſus une autre plus étroite de ſatin blanc tout brodé d'or & parſemé de rubis & d'émeraudes. Elle avoit un bonnet d'un ſimple taffetas de couleur de roſe garni de perles, & relevé d'une broderie d'argent fort legere, qui ne lui couvroit que le haut de la tête, & laiſſoit voir de très-beaux cheveux bien bouclés, & mêlés de quelques fleurs artificielles : à l'égard de ſa taille & de ſon viſage, on ne pouvoit rien voir de plus beau ni de plus parfait après la Princeſſe de la Chine.

Le fils de Timurtaſch fut aſſez ſurpris de rencontrer au milieu de la nuit une Dame ſeule & ſi charmante dans ſon appartement. Il ne l'auroit pas impunément regardée, s'il n'eût vû Tourandocte ; mais un Amant de cette Princeſſe pouvoit

il avoit des yeux pour une autre ? Si-tôt que la Dame apperçut Calaf, elle se leva de dessus un sofa où elle étoit assise, & sur lequel elle avoit mis son voile ; & après avoir fait une inclination de tête assez basse : Prince, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyiez fort étonné de trouver ici une femme, car vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est défendu sous de très-rigoureuses peines aux hommes & aux femmes qui habitent ce Serail, d'avoir ensemble quelque communication ; mais l'importance des choses que j'ai à vous dire, m'a fait mépriser tous les périls ; j'ai eu l'adresse & le bonheur de lever tous les obstacles qui s'opposoient à mon dessein ; j'ai gagné les Eunuques qui vous servent : enfin je me suis introduite dans votre appartement. Il ne me reste plus qu'à vous dire ce qui m'amene, & c'est ce que vous allez entendre.

Ce

Ce début intereſſa Calaf ; il ne douta point que la Dame, puiſqu'elle avoit fait une démarche ſi périlleuſe, n'eût à lui dire des choſes dignes de ſon attention. Il la pria de ſe remettre ſur le ſofa ; ils s'y aſſirent tous deux, enſuite la Dame reprit la parole, en ces termes.

Seigneur, je croi devoir commencer par vous apprendre que je ſuis fille d'un Can Tributaire d'Altoun-Can. Mon pere, il y a quelques années, fut aſſez hardi pour refuſer de payer le Tribut ordinaire ; & ſe fiant un peu trop à ſon expérience dans l'Art militaire, ainſi qu'à la valeur de ſes ſoldats, il ſe mit en état de ſe défendre ſi on le venoit attaquer : cela ne manqua pas d'arriver. Le Roi de la Chine irrité de ſon audace, envoya contre lui le plus habile de ſes Generaux avec une puiſſante Armée. Mon pere, quoique moins fort, alla au-devant de lui. Après un ſan-

glant combat qui se donna sur le bord d'un fleuve, le General Chinois demeura victorieux. Mon pere percé de mille coups, mourut pendant l'action; mais en mourant il ordonna qu'on jettât dans le fleuve ses femmes & ses enfans, pour les préserver de l'esclavage. Ceux qu'il chargea de cet ordre genereux, mais inhumain, l'executerent; ils me précipiterent dans l'eau avec ma mere, mes sœurs, & deux freres, que leur enfance retenoit auprès de nous. Le General Chinois arriva dans le moment à l'endroit du fleuve où l'on nous avoit jettés, & où nous achevions notre miserable destinée. Ce triste & horrible spectacle excita sa compassion; il promit une récompense à ceux de ses soldats qui sauveroient quelque reste de la famille du Can vaincu. Plusieurs Cavaliers Chinois, malgré la rapidité du fleuve, y entrerent aussi-tôt, & pousserent leurs

chevaux par tout où ils voyoient flotter nos corps mourans. Ils en recüeillirent une partie, mais leur ſecours ne fut utile qu'à moi ſeule; je reſpirois encore quand ils me porterent à terre, le reſte ſe trouva dans vie. Le General prit grand ſoin de mes jours; comme ſi ſa gloire en eût eu beſoin, & que ma captivité eût donné un nouvel éclat à ſa Victoire. Il m'amena dans cette ville, & me préſenta au Roi, après lui avoir rendu compte de ſa conduite. Altoun-Can me mit auprès de la Princeſſe ſa fille, qui eſt de deux ou trois années plus jeune que moi.

Quoique je ne fuſſe pas encore ſortie de l'enfance, je ne laiſſois pas de penſer que j'étois devenuë eſclave, & que je devois avoir des ſentimens conformes à mon infortune; ainſi j'étudiai l'humeur de Tourandocte; je m'attachai à lui plaire, & je fis ſi bien par ma com-

plaisance & par mes soins, que je gagnai son amitié. Depuis ce tems là je partage sa confidence avec une jeune personne d'une naissance illustre, que les malheurs de sa maison ont aussi réduite à l'esclavage.

Pardonnez-moi, Seigneur, poursuivit-elle, ce récit qui n'a rien de commun avec le sujet qui me conduit ici. J'ai crû devoir vous apprendre que je suis d'un sang noble, pour vous faire prendre plus de confiance en moi : car le rapport important que j'ai à vous faire est tel qu'une simple Esclave pourroit trouver peu de créance dans votre esprit. Je ne sçai même si, quoique fille de Can, je vous persuaderai ; un Prince charmé de Tourandocte, ajoûtera-t'il foi à ce que je vais lui dire d'elle ? Canume, (*a*) interrompit en cet endroit le fils de Timurtasch, ne me tenez pas davantage en suspens ;

(*a*) C'est-à-dire Princesse.

apprenez-moi de grace ce que vous avez à me dire de la Princesse de la Chine. Seigneur, reprit la Dame, Tourandocte, la barbare Tourandocte a formé le dessein de vous faire assassiner. A ces paroles, Calaf se renversant sur le sofa, demeura dans la situation d'un homme saisi d'horreur & d'étonnement.

JOUR LXXVII.

LA Princesse Esclave qui avoit bien prévû la surprise du jeune Prince, lui dit : Je ne suis pas étonnée que vous receviez ainsi cette effroyable nouvelle, & je vois bien que j'avois raison de douter que vous la vouluſſiez croire. Juste Ciel ! s'écria Calaf, lorsqu'il fut revenu de son accablement, l'ai-je bien entendu ? la Princesse de la Chine peut-elle être capable d'un si noir attentat ? comment l'a-t'elle pû concevoir ? Prince, lui dit la Dame,

voici de quelle maniere elle a pris cette horrible réfolution : Ce matin, quand elle eſt ſortie du Divan où j'étois derriere ſon Trône, elle avoit un dépit mortel de ce qui venoit de ſe paſſer ; elle eſt revenuë dans ſon appartement, agitée des plus vifs mouvemens de haine & de rage ; elle a rêvé long-tems à la queſtion que vous lui avez propoſée, & n'y pouvant trouver de réponſe à ſon gré, elle s'eſt abandonnée au déſeſpoir. Je n'ai rien épargné, non plus que l'autre Eſclave favorite, pour calmer la violence de ſes tranſports. Nous avons fait même tout notre poſſible pour lui inſpirer des ſentimens favorables pour vous ; nous lui avons vanté votre bonne mine & votre eſprit, & nous lui avons repreſenté qu'au lieu de s'affliger ſans moderation, elle devoit plûtôt ſe déterminer à vous donner la main. Mais elle nous a impoſé ſilence par un tor-

rent de mots injurieux qui lui ſont échappés contre les hommes ; le plus aimable ne fait pas plus d'impreſſions ſur elle que le plus laid & le plus mal fait. Ce ſont tous, a-t-elle dit, des objets mépriſables, & pour qui je n'aurai jamais que de l'averſion. A l'égard de celui qui ſe préſente, j'ai encore plus de haine pour lui que pour les autres ; & puiſque je ne ſçaurois m'en délivrer autrement que par un aſſaſſinat, je veux le faire aſſaſſiner.

J'ai combatu ce deſſein déteſtable, continua la Princeſſe eſclave, j'en ai fait enviſager à Tourandocte les ſuites terribles. Je lui ai repreſenté le tort qu'elle ſe feroit à elle-même, & la juſte horreur que les ſiecles à venir auroient de ſa memoire. De ſon côté, l'autre Eſclave favorite, n'a pas manqué d'ajoûter des raiſons aux miennes ; mais tous nos diſcours ont été inutiles, nous n'avons pû la détourner

de ſon entrepriſe. Elle a chargé des Eunuques affidés, du ſoin de vous ôter la vie demain matin lorſque vous ſortirez de votre Palais pour vous rendre au Divan.

O Princeſſe inhumaine, perfide Tourandocte ! s'écria le Prince des Nogaïs, eſt-ce ainſi que vous vous préparez à couronner la tendreſſe du malheureux fils de Timurtaſch? Calaf vous a donc paru bien horrible, puiſque vous aimez mieux vous en défaire par un crime qui va vous déshonorer, que de joindre votre deſtinée à la ſienne. Grand Dieu ! que ma vie eſt compoſée d'avantures bizarres ! Tantôt je parois joüir d'un bonheur digne d'envie, & tantôt je ſuis plongé dans un abîme de maux.

Seigneur, lui dit la Dame Eſclave, ſi le Ciel vous fait éprouver des malheurs, il ne veut pas du moins que vous y ſuccombiez, puiſqu'il vous avertit des périls qui vous menacent.

ment. Oüi, Prince, c'est lui qui m'a sans doute inspiré la pensée de vous sauver, car je ne viens pas seulement vous découvrir un piége dressé contre vos jours, je viens vous donner les moyens de l'éviter. Par l'entremise de quelques Eunuques qui me sont dévoüés, j'ai gagné des Soldats de la garde, qui vous faciliteront la sortie du Serail. Comme après votre retraite on ne manquera pas de faire des perquisitions, & d'apprendre que j'en suis l'auteur, j'ai résolu de partir avec vous, pour m'éloigner de cette fatale Cour, où j'ai plus d'un sujet d'ennui; mon Esclavage me la fait haïr, & vous me la rendez encore plus odieuse.

Il y a, continua-t-elle, dans un endroit de cette ville, des chevaux qui nous attendent : partons, & gagnons, s'il est possible, les terres de la Tribu de Berlas. Le sang me lie avec le Prince Alinguer qui en

eſt le Souverain ; il aura une extrême joye de voir ſa parente hors des fers du ſuperbe Altoun-Can, & il vous recevra comme mon liberateur. Nous vivrons tous deux ſous ſes Tentes, plus tranquiles & plus heureux qu'ici ; moi, dégagée des liens de ma captivité, j'y joüirai d'un ſort plus doux ; & vous, Seigneur, vous y pourrez trouver quelque Princeſſe aſſez belle pour mériter d'être aimée ; & qui bien loin d'attenter à votre vie, pour ne pas devenir votre femme, ne ſera occupée que du ſoin de vous plaire, ſi elle peut faire le bonheur d'un Prince tel que vous. Ne perdons point de tems, allons, & que demain le Soleil en commençant ſa courſe, nous trouve déja bien éloignés de Pequin.

Calaf répondit : Belle Princeſſe, j'ai mille graces à vous rendre de m'avoir voulu délivrer du danger où je ſuis. Que ne puis-je, par re-

connoissance, vous tirer d'esclavage, & vous conduire à la Horde du Can de Berlas votre parent ! que j'aurois de plaisir à vous remettre entre ses mains ! par là je m'acquitterois de quelques obligations que je lui ai. Mais, dites-moi, Canume, dois-je ainsi disparoître aux yeux d'Altoun-Can ? que penseroit-il de moi ? il croiroit que je ne serois venu dans sa Cour que pour vous enlever : & dans le tems que je ne fuirois que pour épargner un crime à sa fille, il m'accuseroit d'avoir violé les droits de l'hospitalité ; d'ailleurs, faut-il vous l'avoüer, toute barbare qu'est la Princesse de la Chine, mon lâche cœur ne sçauroit la haïr. Que dis-je, la haïr ! je l'adore ; je suis devoüé à toutes ses volontés, & puisqu'elle veut m'immoler, la victime est toute prête.

La Dame Esclave voyant le Prince des Nogaïs dans la résolution de mourir, plûtôt que de par-

tir avec elle, se prit à pleurer, en lui disant : est-il possible, Seigneur, que vous préferiez la mort à la reconnoissance d'une Princesse captive dont vous pouvez briser les fers ? Si Tourandocte est plus belle que moi, en récompense, j'ai un autre cœur que le sien. Hélas ! quand vous vous êtes presenté ce matin au Divan, j'ai tremblé pour vous ; j'ai craint que vous ne répondissiez mal aux questions de la fille d'Altoun-Can ; & lorsque vous y avez bien répondu, j'ai senti naître un autre trouble : je pressentois, sans doute, qu'on attenteroit sur vos jours. Ah ! mon cher Prince, ajoûta-t-elle, je vous conjure de réflechir sur vous-même, & de ne vous point laisser entraîner à cette fureur qui vous fait envisager la mort sans pâlir. Qu'un aveugle amour ne vous fasse point mépriser un péril qui m'allarme : cedez à la crainte qui m'agite pour vous, &

tous deux, sans différer, sortons de ce Serail, où je souffre un cruel tourment.

Ma Princesse, repartit à ces paroles le fils de Timurtasch, quelque malheur qui me doive arriver, je ne puis me résoudre à une si prompte fuite. Vous avez, je l'avouë, de quoi payer votre liberateur, & lui faire un destein plein de charmes; mais je ne suis pas né pour être heureux; mon sort est d'aimer Tourandoëte, malgré l'horreur qu'elle a pour moi; je ne ferois, loin de ses yeux, que traîner des jours languissans... Hé bien, ingrat, demeure, interrompit brusquement la Dame en se levant. Ne t'éloigne pas de ce séjour qui fait tes délices, quand tu devrois l'arroser de ton sang, je ne te presse plus de partir, la fuite te déplaît avec une Esclave; si tu vois le fonds de mon cœur, je lis dans le tien; quelque ardeur que t'inspire la

Princeſſe de la Chine, tu as moins d'amour pour elle que d'averſion pour moi. En achevant ces mots, elle remit ſon voile, & ſortit de l'appartement de Calaf.

JOUR LXXIX.

CE jeune Prince après le départ de la Dame, demeura ſur le ſofa dans une grande perplexité. Dois-je croire, diſoit-il, ce que je viens d'entendre? peut-on juſques là pouſſer la barbarie? mais hélas! je n'en ſçaurois douter: cette Princeſſe Eſclave a eu horreur de l'attentat que médite Tourandocte, elle eſt venu m'en avertir, & les ſentimens même qu'elle m'a laiſſé voir, ſont de ſûrs garants de ſa ſincerité. Ah! cruelle fille du meilleur de tous les Rois, eſt-ce ainſi que vous abuſez des dons que vous avez reçûs du Ciel? O Dieu! com-

ment avez-vous pû doüer d'une beauté si parfaite, cette Princesse inhumaine, ou, pourquoi lui avez-vous donné une ame si barbare avec tant de charmes?

Au lieu de chercher à se procurer quelques heures de sommeil, il passa le reste de la nuit à se livrer aux plus affligeantes réflexions. Enfin le jour parut, le son des cloches & le bruit des tambours se firent entendre, & bien-tôt six Mandarins le vinrent prendre comme le jour precedent, pour le mener au Conseil. Il traversa la cour, où des soldats de la garde du Roi étoient en haye; il crut qu'il laisseroit la vie en cet endroit, & que sans doute les gens dont on avoit fait choix pour l'assassiner, l'attendoient au passage. Loin de se tenir sur ses gardes & de songer à se défendre, il marchoit comme un homme résolu à la mort, & sembloit même accuser de lenteur

ſes aſſaſſins. Il paſſa pourtant la cour, ſans que perſonne l'attaquât, & il arriva dans la premiere Salle du Divan. Ah ! c'eſt ſans doute ici, diſoit-il en lui-même, que l'ordre ſanguinaire de la Princeſſe doit être executé. En même tems il regardoit de tous côtés, & chaque perſonne qu'il voyoit, lui paroiſſoit ſon meurtrier. Il s'avance toutefois, & entre dans la chambre où ſe tenoit le Conſeil, ſans recevoir le coup mortel qu'il attendoit.

Tous les Docteurs & les Mandarins étoient déja ſous leurs Pavillons, & Alroun-Can alloit paroître. Quel eſt donc le deſſein de la Princeſſe, dit-il alors en lui-même ? veut-elle être témoin de ma mort, & veut-elle me faire aſſaſſiner aux yeux de ſon pere ? le Roi ſeroit-il complice de cet attentat ? que dois-je penſer ? auroit-elle changé de ſentiment, & revoqué l'Arrêt de mon trépas ? Tandis qu'il étoit dans

dans cette incertitude, la porte du Palais interieur s'ouvrit, & le Roi accompagné de Tourandocte, entra dans la Salle. Ils se placerent sur leurs Trônes, & le Prince des Nogaïs se tint debout devant eux, & à la même distance que le jour précedent.

Le Colao, dès qu'il vit le Roi assis, se leva, & demanda au jeune Prince s'il se ressouvenoit d'avoir promis de renoncer à la Princesse, si elle répondoit juste à la question qu'il lui avoit proposée ? Calaf fit réponse qu'oüi, & protesta de nouveau qu'à cette condition il cessoit de prétendre à l'honneur d'être Gendre du Roi. Le Colao ensuite adressa la parole à Tourandocte. Et vous, grande Princesse, lui dit-il, vous sçavez quel serment vous lie, & à quoi vous vous êtes soumise, si vous ne nommez pas aujourd'hui le Prince dont on vous a demandé le nom.

Le Roi, persuadé qu'elle ne pouvoit répondre à la question de Calaf, lui dit : Ma fille, vous avez eu tout le tems de rêver à ce qu'on vous a proposé ; mais quand on vous donneroit une année entiere pour y penser, je croi que malgré votre pénétration, vous seriez obligée d'avoüer à la fin, que c'est une chose impénétrable pour vous. Ainsi, puisque vous ne sçauriez la deviner, rendez-vous de bonne grace à l'amour de ce jeune Prince, & satisfaites l'envie que j'ai de le voir votre Epoux ; il est digne de l'être & de regner avec vous après moi sur les peuples de la Cine. Seigneur, dit Tourandocte, pourquoi vous imaginez-vous que je ne saurois répondre à la question de ce Prince ? cela n'est pas si difficile que vous le pensez ; si j'eus hier la honte d'être vaincuë, je prétens avoir aujourd'hui l'honneur de vaincre. Je vais confondre ce jeune témeraire,

qui a eu trop mauvaise opinion de mon esprit. Qu'il me fasse sa question, & j'y répondrai.

Madame, dit alors le Prince des Nogaïs, je vous demande *quel est le nom du Prince qui, après avoir souffert mille fatigues & mandié son pain, se trouve en ce moment comblé de joye & de gloire ? Ce Prince*, repartit Tourandocte, *se nomme Calaf, & il est fils de Timurtasch.* Aussi-tôt que Calaf entendit prononcer son nom, il changea de couleur ; ses yeux se couvrirent d'épaisses tenebres, & il tomba tout à coup sans sentiment. Le Roi & toute l'Assemblée jugeant par là que Tourandocte avoit effectivement nommé le Prince dont on lui demandoit le nom, pâlirent, & demeurerent dans une grande consternation.

Fin du Tome second.

A PARIS,
De l'Imprimerie de PIERRE PRAULT,
Quay de Gêvres, au Paradis.
1729.

71722224